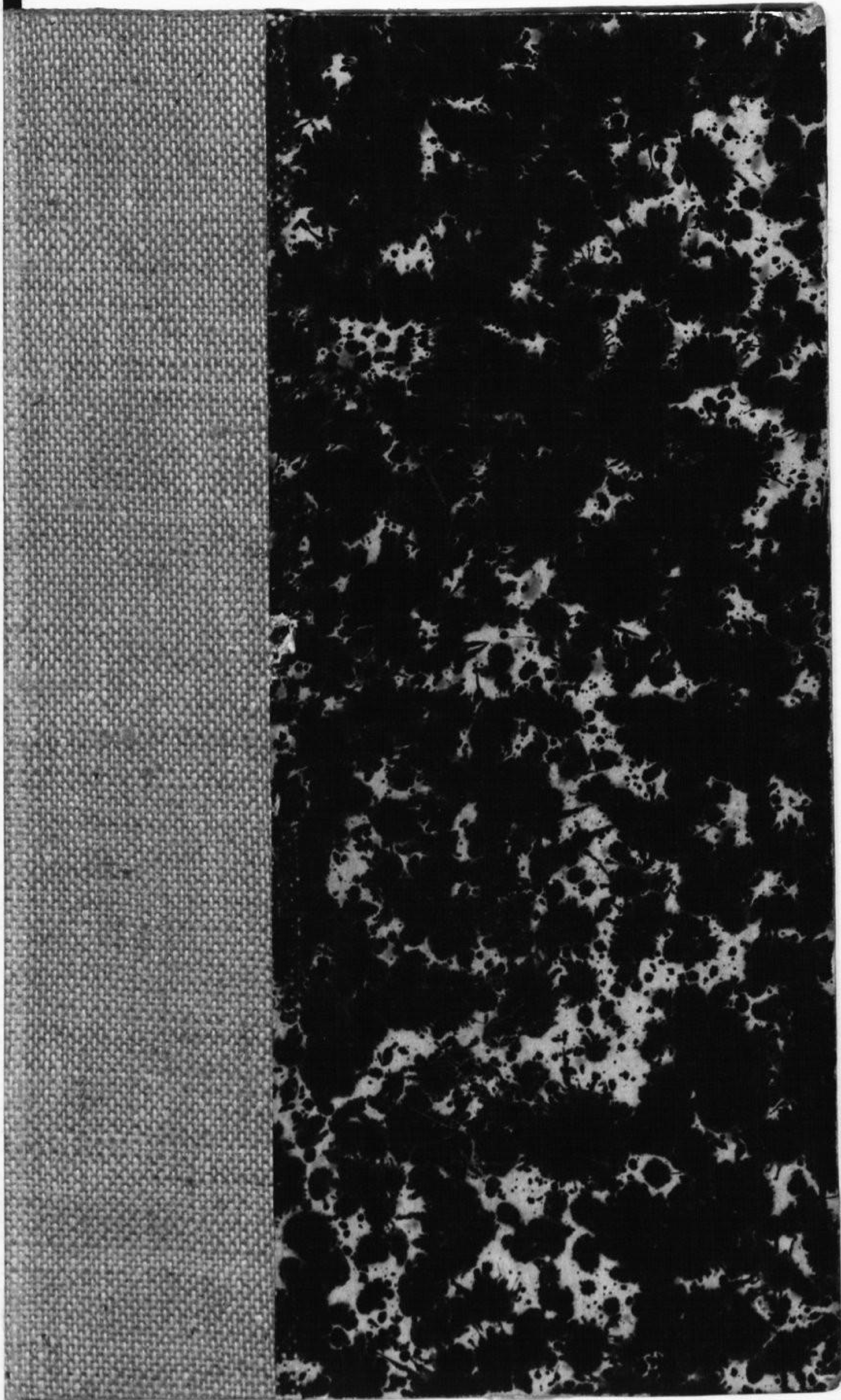
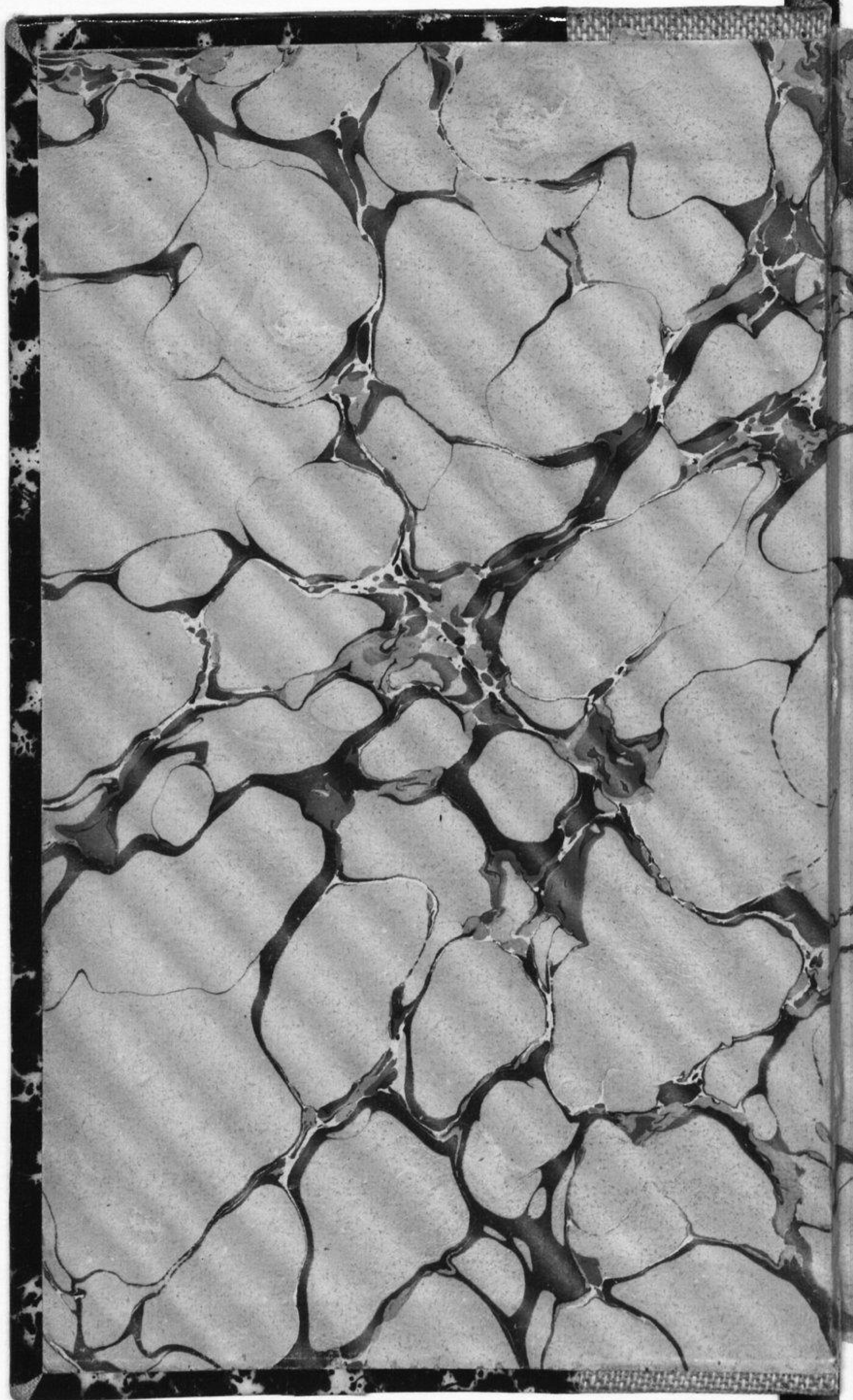
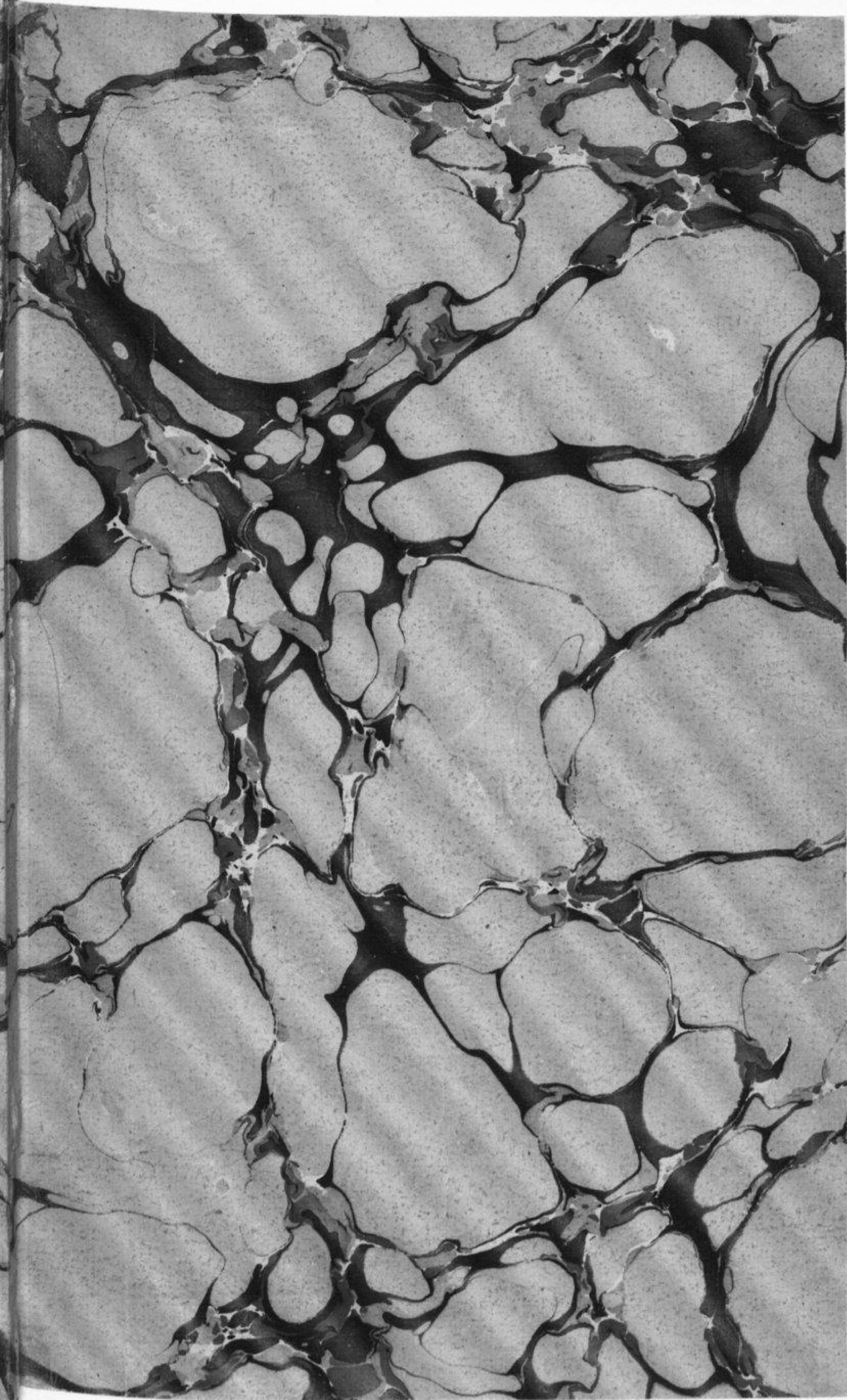
Études américaines : Race blanche, race noire, race rouge. Jones de Chicago / Henri Gaullieur







HENRI GAULLIEUR

ÉTUDES AMÉRICAINES

RACE BLANCHE — RACE NOIRE — RACE ROUGE

— JONES DE CHICAGO —



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1891

ÉTUDES AMÉRICAINES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1891.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

HENRI GAULLIEUR

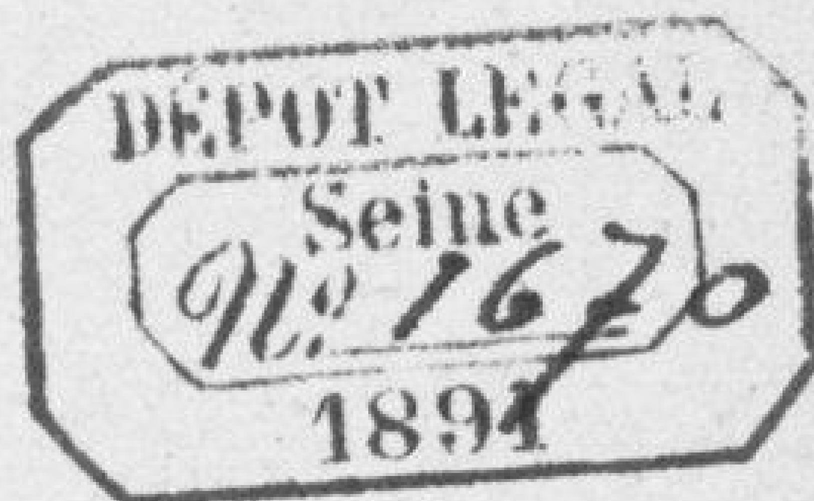
ÉTUDES AMÉRICAINES

RACE BLANCHE — RACE NOIRE — RACE ROUGE

— JONES DE CHICAGO —







PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1891



A MONSIEUR H. TAINE

de l'Académie Française.

Monsieur,

C'est en lisant les « Origines de la France contemporaine » que j'ai compris pour la première fois certains grands phénomènes sociaux et politiques dont votre pays a été le théâtre; c'est l'étude de cette grande œuvre, ce sont les remarques que j'avais parfois l'honneur de vous entendre faire lorsque vous me parliez de l'Amérique, qui éveillèrent en moi le désir de savoir pourquoi et comment les hommes du nouveau monde avaient acquis leur caractère actuel. Je me demandai quelles étaient les influences qui avaient opéré les transformations

de la race humaine en Amérique ; pourquoi le nègre américain diffère de son prototype africain; pourquoi, par contre, le Peau-Rouge, isolé des autres hommes par deux vastes Océans, avait conservé sans les altérer, depuis l'époque du mastodonte jusqu'à nos jours, certaines traditions, certaines habitudes de l'âge de pierre ; pourquoi enfin le nouvel édifice politique et social élevé par les hommes de race blanche aux États-Unis ressemblait si peu à celui du vieux monde ; pourquoi l'ordre d'idées qu'il abritait différait autant de la civilisation européenne? Je me disais en même temps que, pour pouvoir analyser les éléments aujourd'hui en fusion dans l'immense fournaise de l'Amérique, pour pouvoir peser scientifiquement leur influence sur la constitution morale et intellectuelle des Américains, pour pouvoir déterminer le rôle de chacun de ces agents qui ont contribué à créer outre mer des variétés nouvelles de l'homme politique et social, il faudrait posséder un esprit proportionné à la grandeur de l'étude : il faudrait être un penseur, un historien de votre taille.

En effet, pour quiconque s'intéresse à cette progression constante de l'humanité, commençant on ne sait où dans le passé, aboutissant on ne

sait où dans l'avenir, l'Amérique me paraît présenter un spectacle particulièrement étrange. C'est que, ainsi que je l'ai répété plus loin dans la première partie de ce travail, l'humanité a pris là un essor encore inconnu dans l'histoire, sur un terrain nouveau, dans des conditions qui n'ont jamais existé ailleurs ; c'est qu'elle marche là non seulement à pas de géant, avec une rapidité vertigineuse, mais encore c'est qu'elle s'avance sur une route non frayée, sur des sentiers non battus. Le territoire dont elle s'est emparée est immense : il présente des ressources inconnues à l'Europe ; il se peuple, des rives glacées de l'océan Polaire au Tropique, de gens parlant tous une même langue, habitués à penser, à réfléchir, à comparer selon d'autres procédés que les nôtres, ne connaissant aucune barrière militaire, nationale, ou fiscale sur leur vaste domaine, développant par des procédés nouveaux dus à leur génie pratique et calculateur, par leur éducation, par leur richesse croissante, un système politique entièrement distinct de celui des peuples du vieux monde. L'humanité me paraît avoir acquis là des caractères, des vertus et des vices spéciaux, comme la flore et la faune de ce nouveau continent destiné dès à présent à inaugurer une nou-

velle phase dans l'histoire du monde. La découverte de ce nouveau monde me paraît être, de tous les événements connus dans l'histoire, celui qui a entraîné à sa suite les conséquences les plus importantes, car l'expérience que l'humanité fait sur une échelle si colossale, de nouveaux principes sociaux et politiques si opposés aux nôtres, pourrait entraîner la déchéance des nôtres, comme les nôtres ont entraîné la déchéance des civilisations de l'Asie.

Ce développement extraordinaire des États-Unis, imprévu par nos pères, cette supériorité croissante des Américains, dont ceux-ci ont conscience et qui échappe à l'œil des masses européennes, ce transfert graduel du centre de gravité économique et politique de l'autre côté de l'Océan, ne sont pas le simple résultat de certaines conditions géographiques. En effet, le Mexique, le Brésil, toute l'Amérique du Sud, le Canada français et anglais, l'Afrique australe si richement dotée par la nature, l'Australie elle-même, paralysée aujourd'hui par l'ingérence de son État colonial, tous les pays *neufs*, en un mot, présentaient à l'humanité des conditions tout aussi favorables à son développement. Par conséquent, la richesse du sol, la bonté du climat, le peu de

densité de la population ne suffisaient pas pour créer cette civilisation nouvelle : pas plus que les conditions contraires ne suffiront pour la détruire. Cette civilisation s'appuie encore sur d'autres bases dont on n'apprécie pas assez l'importance en Europe.

Beaucoup de gens ne voient aux États-Unis que des phénomènes économiques sans valeur morale. Ils oublient que le développement économique d'un peuple marche de pair aujourd'hui avec son développement intellectuel et moral; bien plus, qu'il en est pour ainsi dire la conséquence. La statistique nous le prouve : *l'intensité intellectuelle* correspond exactement en géographie avec *l'intensité de la richesse :* la misère et l'ignorance sont devenues synonymes. Ils oublient encore que dans cent ans les États-Unis présenteront le spectacle inouï de deux ou trois cent millions d'hommes civilisés réunis par leur intérêt en une masse homogène, possédant tous, à l'inverse des Européens, la même éducation politique, les mêmes mœurs, la même littérature, les mêmes besoins, et parlant tous, ainsi que je le disais, la même langue; ils oublient que les deux régimes opposés, celui des États-Unis et celui du continent européen, conduisent infailli-

blement à des résultats différents : l'un développe le sentiment de la responsabilité individuelle, et toutes ces facultés qui donnent à l'homme sa vraie valeur; l'autre régime, celui dont la Prusse fournit pour ainsi dire l'exemple le plus parfait aujourd'hui, conduit, par l'absorption de l'individu par l'État, à l'atrophie, à la paralysie des organes.

Bornant mes prétentions à constater et à essayer d'expliquer ce que je voyais, je ne pouvais rendre compte de tous les facteurs dont le système et les mœurs de l'Amérique sont la résultante; et en réunissant dans ce volume ces trois études écrites pour le *Journal de Genève*, je n'ai fait qu'un tableau très incomplet de ce système et de ces mœurs. Pour faire ce travail, je ne possédais qu'un avantage, — et un avantage fortuit, — sur des auteurs plus habiles : je me trouvais en quelque sorte dans la position de ces locataires qui apprécient tous les inconvénients ou les conforts de la maison qu'ils habitent, non qu'ils soient architectes, mais parce que la vie pratique et journalière leur révèle des mérites et des vices dans la distribution, l'aménagement intérieur de l'édifice, qui échapperaient peut-être à l'œil d'étrangers plus intelligents. Or, pour bien comprendre l'édifice politi-

que et social du peuple américain, le plus vaste qui existe, il faut, je crois, y avoir longtemps vécu, s'y être installé, et avoir identifié sa vie à celle de ses voisins ; on sent alors s'il répond ou non aux besoins des habitants malgré la nouveauté du plan sur lequel il fut construit.

C'est là, Monsieur, le seul avantage que peut posséder ce locataire dont je parlais tout à l'heure ; et si je me permets de vous adresser mon rapport, ce n'est point que je prétende donner à la déclaration d'un témoin, quelque sincère qu'elle soit, l'importance d'une œuvre savante et réfléchie ; c'est que j'ai voulu simplement rendre hommage à l'un des plus grands représentants de cette méthode scientifique qui est fondée sur l'impartiale observation des faits.

Henri GAULLIEUR.

ÉTUDES AMÉRICAINES

LA RACE BLANCHE

AUX

ÉTATS-UNIS

Les progrès de l'Amérique nous étonnent : l'édifice politique et social qui s'est élevé sur les rives du nouveau monde prend des dimensions colossales ; or, si on veut en comprendre le caractère et la cause, il est de toute nécessité de tenir compte des besoins qui ont présidé à son style d'architecture.

« Quand on veut s'expliquer une bâtisse, — dit l'un « des plus profonds penseurs de la France moderne au « début de son article sur Napoléon Bonaparte (1), — il « faut s'en représenter les circonstances, je veux dire, « les difficultés et les moyens, l'espèce et la qualité des « matériaux disponibles, le moment, l'occasion, l'ur-

(1) H. Taine. *Napoléon Bonaparte*, 1re partie.

« gence : mais il importe encore davantage de consi-
« dérer le génie et le goût de l'architecte, surtout s'il
« est le propriétaire, s'il bâtit pour se loger, si, une
« fois installé, il approprie soigneusement la maison à
« son genre de vie, à ses besoins et à son service. »

Selon moi, l'édifice américain est un édifice à part et j'ai essayé ici de résumer les causes qui me paraissent avoir déterminé son caractère. Malheureusement, on ne peut analyser exactement, à la façon des chimistes, les divers éléments qui ont produit le caractère moderne des Américains. Tant de choses ont amené leur transformation que les poids, les valeurs, les influences échappent à l'analyse. Qui oserait, par exemple, décrire l'effet qu'ont eu sur un Français, un Anglais, ou un Allemand moderne les influences de race, d'hérédité, d'éducation, de climat, de nourriture intellectuelle et matérielle, de « milieu » et de tant d'autres agents ? Et, néanmoins, ce développement phénoménal et mystérieux de la race blanche, ces progrès merveilleux qu'elle a accomplis sur tous les continents du globe — particulièrement depuis 1850 — doit être une conséquence forcée de la combinaison de certaines forces latentes.

A mon avis, la transformation la plus caractérisée de la race blanche eut lieu en Amérique : les cent millions d'êtres humains de race européenne qui habitent le nouveau monde ont quitté les premiers les routes tracées par nos ancêtres ; l'humanité, oubliant là toutes ses vieilles traditions sociales et politiques, s'est lancée à travers champs, même à travers monts et vallées, steppes et forêts vierges, à la poursuite d'un nouvel horizon, et dans le nouveau milieu engendré par des conditions différentes d'existence naquit une variété nouvelle de l'espèce humaine qui va inévitablement,

grâce à son développement colossal, influer sensiblement sur la civilisation future.

Je prétends en effet qu'un abîme plus grand que celui de l'Atlantique sépare les États-Unis de nos vieilles sociétés. La race blanche a tourné là une page entièrement nouvelle de l'histoire du monde : diverses circonstances, dont je voudrais examiner ici l'influence, ont donné là à l'homme une impulsion, une manière de voir et de sentir complètement distinctes de celles qui existent en Europe. De nouveaux besoins, de nouvelles aspirations le dominent de l'autre côté de l'Atlantique; les hommes de notre sang, qui peuplent aujourd'hui le nouveau continent, ont rompu non seulement les liens politiques, mais encore les liens de communauté d'idées qui les attachaient à l'Europe, et de ces rives lointaines, notre vieux monde n'apparaît plus guère, la plupart du temps, que comme un souvenir, un monument du passé.

Jamais, il me semble, découverte n'influa plus sur les destinées de la race caucasienne que celle de cette petite île à côte basse et sablonneuse qui fut la première terre américaine rencontrée par Colomb; jamais plus grand événement ne se rattacha à une terre plus insignifiante; cette grève grisâtre, qui émerge des flots bleus de l'Océan et sur laquelle quelques rares palmiers élèvent çà et là vers le ciel leurs têtes agitées par la brise, habitée aujourd'hui par quelques pêcheurs de race nègre, était destinée à jouer un rôle aussi accidentel qu'étrange. Le jour où les premières lueurs blafardes de l'aube la signalèrent dans l'horizon d'Ouest aux regards du marin, une ère nouvelle commençait pour le monde.

Alors eut lieu la conquête espagnole.

Souvenez-vous, je vous prie, de ce qu'était alors le monde : du haut d'un tribunal qui passait pour suprême, l'Église catholique contredisait Galilée. Suivant la doctrine de Rome la terre ne tournait pas. Elle ne tourne pas encore aujourd'hui aux yeux de certaines gens; mais la science alors ne parlait pas en maître. Le despotisme spirituel régnait souverainement en Europe : c'était l'époque où la Réformation, jetant pour la première fois quelques lueurs sur cette longue période d'ignorance et de fanatisme qui constitue le moyen-âge européen, commençait à réveiller dans le cœur humain certaines vertus trop longtemps endormies. L'Église torturait ses adversaires, qu'ils fussent musulmans ou chrétiens; le prêtre et le seigneur gouvernaient partout, et les populations d'Europe, décimées par la guerre, la peste, la brutalité des papes et des princes, et mille fléaux divers, subissaient toutes les horreurs de luttes interminables. La soldatesque mercenaire massacrait et pillait. Un monarque « très chrétien », Philippe II d'Espagne, empruntant ses arguments à l'Église romaine, condamnait à mort d'un trait de plume, par un décret, toute la population des Pays-Bas, hommes, femmes et enfants. Lorsqu'on prenait une ville, on passait tout le monde au fil de l'épée, et l'on envoyait mourir sur le bûcher, de la mort la plus effroyable, la plus douloureuse qu'il fût donné à un homme d'infliger à ses semblables, tous ceux que leur malheureux sort avait épargnés du combat.

Cette série de crimes, que tout le monde connaît, constitue l'histoire de cette époque, jusqu'au jour où l'Angleterre, arrachant à l'Espagne et à l'Église, son alliée, la domination des pays d'outre-mer, planta enfin sa bannière sur le sol américain.

Sans doute, les institutions anglo-saxonnes qui allaient remplacer les institutions despotiques de l'Espagne et de la France latines devaient s'altérer singulièrement dans l'atmosphère du nouveau monde. Ces institutions, également empruntées au monde européen, devaient aussi se transformer sur ce vaste continent, dont les espaces immenses étaient la meilleure garantie des libertés humaines. Le caractère même des hommes qui émigraient en Amérique, leur naturel audacieux, entreprenant et téméraire, devait mal s'accommoder des entraves que l'État et l'Église, catholiques ou réformés, infligeaient en Europe à leurs subordonnés.

Et ainsi peu à peu la colonie américaine, se révoltant partout contre le joug imposé par la mère patrie, trancha les liens politiques qui la rattachaient au vieux monde; arrachant partout le drapeau de ses pères, elle créait peu à peu ce nouvel ordre de choses dont la devise de Monroe : « l'Amérique aux Américains, » fut l'expression sincère, de l'océan Arctique au cap Horn.

Ces événements n'étaient pas l'effet d'un accident.

L'idée européenne, toujours autoritaire, née par un concours de bouleversements politiques et greffée sur le tronc décrépit du vieil empire romain, était en Amérique une plante exotique : nous l'avons dit tout à l'heure. Le milieu dans lequel on l'avait transportée lui était peu favorable : elle devait se modifier pour étendre ses racines.

C'était bien chez nous que l'Amérique empruntait tout ce qu'elle voulut nous prendre ; aussi son mérite ne consiste-t-il nullement, à mes yeux, à avoir créé comme l'Europe, par de terribles labeurs, les grandes innovations qui ont fait le monde moderne. Le mérite de l'Amérique consiste bien plutôt à avoir su choisir,

parmi les institutions et les idées qu'elle empruntait à l'Europe, les matériaux convenables au nouvel édifice. Elle nous a imités lorsqu'elle le jugeait bon : elle nous a plantés là sur la route que nous lui indiquions lorsque nos errements lui paraissaient dangereux. De l'Angleterre, par exemple, elle conservait ses lois civiles et criminelles ; mais elle répudiait en même temps l'association de l'Église et de l'État et la constitution aristocratique, si profondément ancrées dans les mœurs britanniques. Parfois, mais rarement, elle copiait ce qu'elle voyait en France, tout en repoussant énergiquement néanmoins les doctrines jacobines et le despotisme d'État pour lesquels elle ne pouvait avoir malgré leur devise séduisante qu'une profonde antipathie. Les utopies parisiennes, fruits d'une atmosphère de serre chaude, n'auraient pu germer au grand air de l'Amérique.

La république de Washington eut une base solide et pratique avant qu'on détruisît la Bastille. En d'autres termes, tout en exportant de chez nous les matériaux qui convenaient au nouvel édifice politique et social du nouveau monde, l'Amérique ne copiait pas nos styles d'architecture politique. Son édifice est *sui generis* ; c'est le résultat non de travaux théoriques élaborés par des penseurs plus ou moins adroits, au coin de leurs cheminées, entre cent volumes hérités des Grecs ou des Romains, mais c'est l'œuvre pratique d'un peuple pratique vaquant à ses affaires, se souciant peu de théories et demandant avant tout à l'État de ne point s'ingérer sous des prétextes tutélaires, dans ce qui ne le regarde pas. Cet édifice, composé, je vous l'accorde, de matériaux péniblement façonnés par des siècles de dur travail en Europe, fut disposé sur un plan essentiellement nouveau qui ne ressemble en rien à celui des communautés d'Eu-

rope. Il en est résulté certaines incohérences, certaines incongruités qui choque l'œil des Européens; mais malgré ses vices et ses fautes l'édifice social répond aux besoins du pays. On pourrait dire l'inverse de la plupart des constitutions que la France cherchait depuis un siècle à appliquer chez elle.

La preuve que l'édifice fut le résultat pratique de l'expérience et qu'il s'adaptait bien plus aux besoins des locataires qu'une foule de monuments politiques de valeur éphémère élevés en Europe pour les besoins des peuples, par des révolutionnaires idéalistes, c'est que cet édifice abrite aujourd'hui des gens appartenant à toutes les races, à toutes les nationalités, à toutes les religions. Quelles que soient les différences d'éducation, de coutumes, d'origine et de tempérament importées du vieux monde, quels que soient les vices du nouvel ordre de choses, personne n'a jamais songé, en Amérique, à modifier radicalement le plan de l'édifice ni la coutume politique ou sociale du pays.

Et, chose étrange, là, toutes les nationalités les plus hostiles du vieux monde s'acclimatent rapidement côte à côte; elles se fondent dans cette masse bouillonnante de la population du pays et en deviennent aussitôt une partie intégrante, comme la goutte d'eau qui disparaît dans la mer. Il a donc fallu une force bien puissante pour fondre et amalgamer ainsi, en une masse aussi solide, tous les éléments hétérogènes dont se compose la population de race blanche du nouveau monde.

Sans doute, ce procédé de fusion est infiniment plus rapide aux États-Unis que dans l'Amérique latine, dont le développement s'est trouvé retardé par le caractère de la domination espagnole; mais qu'il faille encore un ou plusieurs siècles pour éliminer de l'Amérique cen-

trale et méridionale les mauvais principes inculqués là par l'Espagne et l'Église romaine, la transformation s'opère. Qu'importent quelques siècles, dans l'histoire de la civilisation sur un nouveau continent?

Je disais que personne n'avait jamais songé, en Amérique à modifier radicalement le plan de l'édifice social et politique : j'entendais par là que même la guerre civile n'a jamais abouti à modifier la coutume et les mœurs, ni même l'apparence extérieure des constitutions politiques. La plus formidable de ces luttes, la guerre de Sécession aux États-Unis, ne détruisit jamais ni au Nord ni au Sud la forme du gouvernement ni les principes cardinaux du peuple américain. Personne ne songeait, à Richmond ou à Washington, à substituer un empire, ni même une dictature aux institutions américaines ; personne ne songeait à réunir l'Église à l'État, ni à donner à l'un des deux une part plus grande dans l'administration des individus. Les procédés, les méthodes, les libertés américaines étaient trop fortement ancrés dans le pays pour qu'aucune convulsion politique pût les altérer profondément. C'est que le climat, la nature, la configuration du pays, le milieu, l'atmosphère morale et physique ont créé pour ainsi dire, aux États-Unis, et même plus au Sud, une variété très distincte et très nettement tranchée du prototype européen.

En Europe, la diversité de race et une série d'événements historiques ont formé la physionomie morale et politique des nationalités qui l'habitent. En Amérique, par contre, cette physionomie, ce caractère n'a pas eu les mêmes causes. A dire vrai, l'Américain n'a pas d'histoire : nous en avons peut-être trop. Si toutes les races, encore si tranchées en Europe dans le sens politique du mot, se fondent aussi rapidement en une masse homo-

gène sous le ciel d'Amérique, si l'histoire même du nouveau continent n'explique que faiblement ce lien intime qui les unit, une foule d'autres circonstances que nous allons examiner, inconnues dans l'expérience des peuples européens, ont contribué à imprimer à l'Américain son caractère à part et tout spécial.

En premier lieu, l'éloignement, l'isolement du nouveau continent, séparé des foyers de la civilisation européenne par une mer qui avait paru sans bornes à tous les peuples du vieux monde, devait nécessairement influer sur le caractère américain. Longtemps encore après la grande découverte, la traversée de l'Atlantique présentait mille dangers : la construction défectueuse des navires, le caractère tempestueux de l'Atlantique, l'existence des corsaires et les risques encourus par les bâtiments de commerce durant les interminables guerres maritimes entre l'Angleterre, la Hollande, la France et l'Espagne, présentaient mille obstacles. Les Européens qui s'aventuraient à émigrer en Amérique, — on les appelait en effet des aventuriers, — possédaient une audace, une énergie peu communes; à défaut d'autres vertus, qui leur manquaient souvent, ils avaient en tout cas certaine dose de hardiesse qui leur permettait d'affronter non seulement les périls du voyage, mais les dangers réels ou imaginaires de l'expatriation. Encore à l'heure qu'il est, malgré la rapidité, le confort et la sécurité d'un voyage transatlantique, alors que la perspective d'une capture par un navire de guerre ennemi, ou même celle d'un naufrage, n'existe plus au nombre des éventualités de l'entreprise, la traversée de l'Atlantique et l'idée de l'émigration font reculer bien des gens, même mal à l'aise en Europe. Les gens faibles et timides, ceux qui se défiaient de

leurs forces physiques ou spirituelles, ne colonisèrent point le nouveau monde : seuls ceux que l'ambition ou la nécessité impérieuse poussaient à risquer leur avenir pour améliorer leur sort s'aventuraient à passer l'Océan. Lisez les récits des voyageurs qui se rendirent en Amérique avant l'application de la vapeur à la navigation, à l'époque où l'on employait parfois cinquante jours et plus à la traversée, et vous serez étonné, vous qui voyagez à contre-cœur sur un magnifique steamer moderne, de l'énergie qu'il fallait encore à une époque relativement récente pour entreprendre le voyage.

On ne saurait donc nier que l'Amérique fût, dès sa adécouverte, le receptacle d'une classe éminemment audacieuse, et aujourd'hui encore éminemment entreprenante de la population européenne. Nous possédons pour ainsi dire ici un exemple curieux d'un procédé de sélection appliqué d'une façon assez originale à l'humanité. Il est évident selon moi que cent mille individus qui se décidaient à quitter l'Europe pour tenter fortune en Amérique possédaient tous plus ou moins un trait commun fort caractéristique, et que ce trait commun, la hardiesse de se risquer à l'inconnu en se confiant à ses forces ou à son étoile, ne se serait pas retrouvé parmi cent autres milliers de leurs compatriotes pris au hasard. Donc, déjà ici, dès le début, nous nous trouvons en face d'un fait remarquable : une sorte de supériorité d'énergie très caractéristique, fort au-dessus de la moyenne européenne, chez la masse colonisant le nouveau monde. Or, si cette qualité distingue les émigrés du vulgaire dans certain pays d'origine, elle est en général le partage de tous ceux qui, venus d'autres contrées, se sont décidés à imiter leur exemple; et c'est ainsi que cent

mille émigrés d'Angleterre, doués de plus de hardiesse que le commun des autres Anglais, se trouveront posséder dès l'abord la même qualité que cent mille Allemands qui se rendent également sur les rives du nouveau monde. Cette même qualité, on le voit, qui les distinguait du public de leur patrie, appartient aussi aux émigrés d'autre race : de là déjà un trait caractéristique de tous ces colons d'origine différente qui les relie pour ainsi dire entre eux, tandis qu'il les distingue du gros monceau de leurs compatriotes. Et si, aujourd'hui, le niveau d'énergie, de hardiesse et d'esprit aventureux des gens qui émigrent en Amérique est nécessairement plus bas, vu les facilités modernes et le peu de risques de l'entreprise, il ne faut pas oublier que ces facilités n'existaient pas jadis et que les dangers d'une colonisation étaient réels. Non seulement on courait certains risques faits pour intimider les gens prudents, mais on se séparait pour ainsi dire à jamais, ce qui était bien plus pénible, du foyer paternel, de ses parents, de ses amis, de ses compagnons les plus chers ; la poste dont la régularité et la rapidité sont une qualité moderne, ne vous reliait à eux que d'une façon imparfaite. Ne fallait-il pas des mois pour échanger une lettre, il y a encore cinquante ans, avec un parent d'Amérique ?

Ce procédé de sélection s'appliquait donc réellement, et s'applique même encore aujourd'hui, quoique à un moindre degré, aux Européens qui ont peuplé le nouveau monde. Nous relevons ce fait qui nous paraît avoir sa portée dans l'analyse des différents facteurs qui ont contribué à former le caractère américain : il fallait, j'insiste sur ce point, certaines qualités physiques et morales pour quitter sa patrie, même lorsqu'on était, à cer-

tains égards, privé de toute autre vertu. Or, il est clair que ces qualités ne devaient pas être sans influence sur la progéniture des émigrés, et par conséquent sur la race américaine.

D'autre part, cet éloignement de l'Amérique et la difficulté des communications et des rapports devait nécessairement affaiblir l'influence de la vieille société sur la nouvelle communauté. Abstraction faite de l'influence du nouveau milieu dont nous parlerons plus loin, le fait même que l'on vivait séparé du foyer politique et social d'une monarchie européenne, que l'on ne connaissait qu'imparfaitement même lorsqu'on s'y intéressait encore, les faits et gestes de la cour et des gens haut placés, contribuait à faire oublier certaines convictions, certaines mœurs et certains préjugés. On était parti imbu d'une foule d'opinions acquises par l'éducation et le contact de la vie européenne ; on n'avait jamais conçu la possibilité d'un autre mode de vivre et de prospérer que celui qu'on avait eu journellement sous les yeux dans sa propre patrie. Peu à peu, sous le ciel américain, les coutumes de la mère patrie perdaient leur importance ; on était royaliste, car tout le monde l'était encore; néanmoins la puissance royale si efficace à Londres, à Paris et dans les autres capitales, perdait sa couleur et son relief dans les solitudes de l'Amérique : elle pâlissait au grand air de la vie du nouveau monde. La faveur des grands, que l'on ambitionnait jadis même au prix de certaines bassesses ou tout au moins de certains sacrifices d'amour-propre, ne paraissait déjà plus une condition « sine quâ non » de la prospérité, et l'on apprenait à ne compter que sur soi-même et sur ses propres forces. Tout sujet que l'on était d'un souverain éloigné, l'on devenait indépendant et fier, au mépris des tradi-

tions inculquées dans l'enfance. On ne faisait pas de grande politique, on ne discutait pas encore les droits de la couronne, on ne lisait pas Voltaire et encore moins Rousseau, car le temps manquait pour philosopher ou écouter les argumentations savantes des écrivains et des rhéteurs du vieux monde : on avait bien autre chose à faire pour subsister et s'enrichir. Mais en revanche on apprenait avec ses voisins à gouverner son district, sans l'appui des agents du monarque; à défendre ses droits, sa famille et ses champs, sans attendre d'en haut une protection trop tardive. Et tout en se passant journellement de l'appui de l'État européen, on finissait peu à peu par ne dépendre que de soi et de la nouvelle communauté dont on faisait activement partie.

Si jamais grave erreur s'est accréditée en France sur le compte de l'Amérique, c'est bien celle d'attribuer les principes de la république américaine et l'établissement des libertés d'outre-mer à la grande influence d'écrits européens. Sur mille colons qui servaient sous Washington, il n'y en avait probablement pas un qui eût jamais entendu parler de Rousseau, ni vingt qui eussent été capables de lire le français.

Veuillez tenir compte avec moi des conséquences que je signale ici, provenant de l'éloignement de l'Amérique des cours européennes et de leur entourage, de l'isolement des planteurs, des colons dans les grandes solitudes du nouveau monde, et vous comprendrez aussitôt certains aspects de la transformation de la nouvelle société! A mesure que l'émigré, contraint par son genre de vie de dépendre de ses propres efforts et de ses voisins pour la lutte de l'existence, sent disparaître en lui ce respect pour les usages, les coutumes politiques et sociales de la patrie qu'il a abandonnée, à mesure qu'il

perd de vue les institutions et les manières qui répondent aux exigences de l'ancienne société, il acquiert avec ses nouveaux compatriotes de nouvelles qualités et de nouveaux défauts. Et la nature du pays, avec ses grands espaces, ses horizons sans bornes, ses ressources naturelles de tout genre, ses territoires inhabités, développe de plus en plus ces modifications de caractère. Il était parti pauvre, opprimé par le besoin, et il devient propriétaire ; lui qui dans sa patrie n'osait aspirer qu'à cultiver un misérable champ de dimension restreinte, ou à labourer à titre d'ouvrier ou de fermier les domaines de la noblesse et des gens fortunés ; lui qui dépendait à tant d'égards d'une société centralisée, d'une société à laquelle la densité de la population dictait souvent des mesures opprimant la liberté individuelle, le voilà subitement lancé dans un monde nouveau où la terre ne coûte rien, ou presque rien, en comparaison de celle de l'Europe, où elle produit abondamment, où l'espace ne manque pas, et où chacun peut, s'il a du savoir-faire et certaines qualités, conquérir une large place au soleil. Il était dépendant : il devient indépendant. Il courbait la tête, dans son propre intérêt, devant les puissants et tous ceux que leur naissance ou leur éducation plaçaient au-dessus de lui dans l'échelle sociale, et le voilà devenu fier, pénétré de sa propre valeur. Il avait été élevé à être prudent, cauteleux, économe, comme tous les gens de sa classe en Europe, au risque de devenir timide et presque avare dans l'administration de ses intérêts : et le voilà qui devient entreprenant, hardi dans ses calculs, souvent extravagant dans ses dépenses. Si l'éducation de la vieille Europe laisse encore des traces visibles en lui, ces traces disparaissent après la première génération : si le père possède encore un reste de cet esprit

cauteleux qui caractérise ses anciens camarades en Europe, le fils jette aux orties la défroque du père et en arrive un jour « à ne douter de rien ».

Ici l'éloignement de la mère patrie combine son influence avec celle encore plus puissante du nouveau milieu, du nouveau monde matériel et spirituel qui entoure le colon. Il serait presque oiseux de démontrer en quoi consiste le nouvel ordre de choses ; on connaît la condition européenne des classes qui émigrèrent en Amérique durant la période qui s'est écoulée depuis un siècle et demi, et l'on peut s'imaginer facilement la condition de ces mêmes gens sur les rives du nouveau monde. Là, quiconque peut ou veut travailler sent l'espérance du succès, et si un accident fortuit ou le manque de savoir faire empire même son sort, il n'en rend pas aussitôt responsable l'autorité, le nouvel état, ni la nouvelle société : car ses voisins, ses compagnons réussissent, et il a personnellement sous les yeux l'exemple du succès. Je parle, observez-le, de ce qui s'est passé en Amérique et non de ce qui s'y passe aujourd'hui ; je parle des gens qui ont formé et développé les États-Unis, qui ont donné jadis à l'Américain ce caractère que nous analysons ; je remonte aux causes très effacées aujourd'hui qui ont contribué à créer si rapidement une variété de race : je ne fais point un tableau contemporain de la condition présente des Anglais, Allemands, Scandinaves, Irlandais, etc., qui se rendent en Amérique. Beaucoup de ces observations s'appliqueraient encore à leur égard : mais de même que les conditions du voyage sont différentes aujourd'hui, de même les conditions politiques et sociales de l'Europe et même de l'Amérique, ont singulièrement varié. L'Europe est devenue plus libérale à beaucoup d'égards, plus philanthrope,

plus soucieuse de certains intérêts populaires : les États-Unis ont une population plus dense et il faut aller aujourd'hui aux confins du Far-West pour retrouver les possibilités de succès qui attendaient jadis et à peu près partout le travailleur européen. Mais jadis, et jusqu'à une époque toute récente, les différences de milieu entre le vieux et le nouveau monde étaient bien plus accentuées. Les proscriptions politiques, celles par exemple qui succédèrent aux troubles de 1848, étaient à l'ordre du jour en Europe : l'État européen infligeait sa doctrine à tous ses sujets. Qu'on fût un libéral dans l'Allemagne monarchique, ou un réactionnaire dans la France jacobine, on n'échappait souvent au cachot et à la mort qu'en s'embarquant pour l'Amérique ; la tyrannie de l'État européen, qu'il fût monarchie ou république, poursuivait toutes les manifestations d'opinions contraires à ce qu'il considérait être le salut public. La presse n'était pas libre, le droit de réunion n'existait pas, le gouvernement s'infligeait en tout ou partout, qu'il fût entre les mains des uns ou des autres. Dans beaucoup de familles notables qui vivaient alors en France, en Allemagne, en Italie, et même en Suisse, certain parent, pour peu qu'il fût un homme doué de convictions sincères et de courage, s'exposait au courroux de l'État. Dès qu'on arrivait au pouvoir, on persécutait ses adversaires, on confisquait leurs biens et l'on exilait par décret quiconque était censé « dangereux ». A chaque révolution, les États de l'Europe continentale recouraient à la persécution, et un nouveau contingent d'émigrés, appartenant cette fois à la classe la plus intellectuellement active du pays, accouraient renforcer en Amérique les rangs des premiers pionniers et de leurs descendants. Cette saignée à blanc fut à son apogée

en 1848 : où que vous alliez aujourd'hui aux État-Unis vous rencontrerez infailliblement quelque Allemand, quelque Italien, quelque Autrichien, quelque Français, quelque Hongrois, quelque Suisse échappé de son pays, et persécuté jadis par sa patrie pour ses opinions politiques. Cette manie de persécuter, de proscrire ses adversaires a caractérisé tous les gouvernements du continent européen, qu'ils fussent monarchiques ou républicains : elle existait encore sous Napoléon III, comme elle exista jadis sous la République en France. Il n'en pouvait être autrement sur un continent où l'État est toujours considéré comme un être tutélaire auquel incombent les fonctions non de garde police, comme aux États-Unis, mais de véritable tuteur.

Les persécutions religieuses en Europe avaient commencé à établir l'Amérique; les persécutions politiques continuèrent à l'affermir et à l'enrichir à nos dépens. Elle doit aux folies et à l'intolérance de nos ancêtres le meilleur sang qu'elle possède : elle le sait et elle s'en vante lorsqu'elle parle du contraste entre son histoire et la nôtre. De même que Louis XIV enlevait à la France d'un trait de plume par la révocation de l'édit de Nantes une des meilleures parties de la société française, la société huguenote, de même qu'il enlevait à son pays, sous la pression catholique, tout ce que la France avait de mieux en intelligence et en caractère, pour en enrichir l'étranger, l'Europe a continué jusqu'à une époque toute récente à favoriser le développement américain par ses mesures autoritaires. Tous ces hommes-là, comme les puritains réfugiés dans la Nouvelle-Angleterre, comme les huguenots établis à New-York et ailleurs, ont constitué, eux et leurs descendants, l'aristocratie intellectuelle du pays. Persécutés en Europe pour avoir trop pensé et

pour avoir eu le courage de dire ce qu'ils pensaient, ces hommes possédaient tous des éléments de succès qui étaient les bienvenus dans la communauté américaine. Ils étaient instruits, convaincus, enthousiastes, ardents partisans de la liberté et de l'indépendance individuelle, et ils n'avaient pas craint de sacrifier leurs fortunes sur l'autel de leurs convictions. Ces hommes étaient forts : ils devaient infailliblement perdre au contact du nouveau milieu l'exagération de leurs opinions ; et s'ils ne la perdaient pas, personne n'en avait cure et ne s'inquiétait d'eux ; le milieu était changé : l'État n'avait ni religion, ni opinion ; par conséquent il eût été difficile de recommencer dans le nouveau monde les luttes dont on sortait.

Aux hardis aventuriers des premiers temps de l'Amérique, à ces hommes de fer dont l'intrépidité et l'ambition étaient souvent les seules qualités recommandables, au prolétaire robuste dévoré par la soif de posséder une place que lui refusait sa patrie, succédait une invasion de gens d'éducation et d'intelligence, tout aussi virils et hardis que les autres, mais plus cultivés, ou éduqués du moins dans les universités et les bibliothèques du vieux monde. New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, même Charleston plus au Sud, profitaient de cette émigration, comme Genève profita jadis, sur une plus petite échelle, des décrets contre les huguenots. Les familles les plus notables de la société américaine descendent toutes plus ou moins de ces proscrits du vieux monde ; ou si elles n'en descendent pas directement, elles cherchent toutes à rattacher leur généalogie à ces noms honnis jadis en Europe. On se fait un mérite aujourd'hui d'avoir eu parmi ses ancêtres un proscrit européen, comme on s'en fait un en

Europe de descendre des croisés. J'avoue que s'il y avait quelque mérite « à descendre de quelqu'un » la croisade intellectuelle qu'entreprenait cette classe de proscrits européens valait mieux, à mon avis, que la croisade brutale des barons du moyen-âge qui guerroyaient en Terre Sainte. Sans doute, ces proscrits n'apportaient que trop fréquemment avec eux les préjugés inhérents à leurs croyances religieuses ou politiques, et je ne veux point discuter ici la question de savoir si leurs opinions convenaient ou ne convenaient pas aux sociétés européennes. Beaucoup de ces gens-là étaient des visionnaires, des idéalistes, des enthousiastes, des utopistes : j'affirme seulement que ces fanatiques de tout genre, de toutes les formes et de toutes les couleurs, qui se persécutaient à tour de rôle en Europe, venaient respirer à l'aise en Amérique, et ont considérablement contribué à la culture générale : et de plus le sentiment d'indépendance individuelle dont, non seulement eux, mais tous les autres membres de la communauté américaine étaient imprégnés, s'est trouvé être le meilleur antidote contre tout fanatisme.

Dans un pays en effet qui était le réceptacle de toutes les opinions, qui ouvrait ses portes à toutes les sectes et les doctrines, où la loi ne s'arrogeait que le droit de veiller sur les vies et les propriétés et non sur vos doctrines, il était pour ainsi dire impossible de reconstituer une majorité intransigeante. Le cas s'était néanmoins présenté dans la Nouvelle-Angleterre : Massachussetts, où les puritains se trouvaient par hasard réunis en masse, passa des décrets dont l'intolérance rappelait celle de l'Europe. Tant qu'ils se trouvèrent en grande majorité, les puritains abusèrent de leur pouvoir ; suivant l'expression américaine, « ils étaient venus en Amérique pour ado-

rer Dieu à leur manière et empêcher les autres d'en faire autant ». Dès que le flot de l'émigration européenne commença à envahir sérieusement les États-Unis, l'état de Massachussetts dut, par la force même des choses, abolir son système : cent autres sectes s'étaient établies là, et les puritains fanatiques ne constituèrent bientôt plus qu'une minorité dans le pays.

Il en a été de même des essais plus récents de l'Église catholique d'accaparer la direction de certaines écoles et de s'assurer certains privilèges. Toutes les autres sectes, tombant d'accord sur ce point d'intérêt commun, ont opposé à son esprit d'envahissement des barrières qui règlent ces questions-là. Tant que les États-Unis continueront à contenir un nombre si grand de croyances différentes, la liberté religieuse restera illimitée et aucune secte ne se sentira de force à persécuter ses rivales. En d'autres termes, le fait même de la liberté religieuse, et l'absence de religion d'État ont été là les meilleures garanties de cette même liberté. En Europe, par contre, même en Suisse, l'État croit de sa mission de taxer les citoyens pour subventionner une église; la discorde, la jalousie, la haine et parfois certaines formes modérées de persécution trouvent encore aujourd'hui un champ d'activité qui n'est que trop fertile.

De même que nous nous expliquons facilement par la diversité des races et des croyances cette sorte de tolérance obligatoire imposée aux États-Unis, de même nous nous expliquerons facilement la situation arriérée des Hispano-Américains. Là, l'éloignement de l'Espagne, maîtresse alors de leurs contrées, produisait bien sans doute la même tiédeur qu'aux États-Unis envers la mère patrie; mais l'Église catholique s'était emparée dès le début de ces nouvelles contrées, les jésuites

avaient pénétré partout où la race latine avait planté son drapeau, au Canada comme sur les bords de la Plata. L'Église, d'accord avec l'Espagne et la France, fermait les portes de ces régions à l'émigration réformée : ses agents, enrégimentés avec l'esprit d'ordre, de système et de discipline qui caractérise l'Église catholique, veillaient d'un œil jaloux sur les opinions des fidèles et élevaient des murailles de Chine autour de leurs croyances. Là, aucun mélange de races ni de nationalités ; l'Espagne excluait tout ce que l'Église repoussait. Et lorsque le mépris des habitants pour les formes politiques de la mère patrie finit, longtemps après, par renverser l'étendard espagnol, lorsqu'entraîné par l'exemple de Washington, Bolivar trancha, plus de quarante ans après la fondation des États-Unis, les liens politiques qui rattachaient l'Amérique espagnole à l'Espagne, l'Église resta debout durant cette convulsion. Cajolant la république comme elle avait cajolé la monarchie afin de conserver son pouvoir, elle lutta de toutes ses forces contre la liberté de religion. Ce n'est qu'à une époque toute récente que les États hispano-américains, entraînés enfin, quoique un peu tard pour leur honneur, par l'exemple des États-Unis, ont accordé aux autres sectes religieuses le droit de s'établir chez eux.

Observez enfin que cette liberté religieuse, qui caractérise les États-Unis, fut non l'effet de l'influence de quelques philosophes, ni le résultat de ce que l'on est convenu d'appeler des opinions libérales : elle fut le résultat du fait qu'aucune église ne possédait une majorité suffisante pour écraser les autres. Ce ne fut pas un décret gouvernemental qui causa cette tolérance : on n'abolit pas le fanatisme par un décret d'État ; elle était le seul *modus vivendi* possible dans un pays où toutes

les croyances se coudoyaient sans qu'aucune ne s'appuyât sur l'État. Par contre, dans un pays comme l'Amérique centrale ou méridionale, où l'Église catholique est prépondérante, il n'a pas suffi de proclamer de par la loi la liberté des cultes pour obtenir aujourd'hui l'extinction du fanatisme. L'intolérance de fait peut exister nonobstant les lois et les philosophes, tant qu'une secte possède à elle seule la majorité des électeurs. La tolérance existait aux États-Unis par la bonne raison qu'aucune secte ne dominait.

L'une des conséquences les plus singulières de cette obligation de transiger entre elles, imposée aux diverses sectes religieuses auxquelles appartiennent les colons des États-Unis, c'est l'intensité et le libre développement des croyances. Nulle part les gens ne font plus de sacrifices sur l'autel de la religion; la non-intervention de l'État dont les fonctions sont réduites, dans ce nouveau milieu, au plus strict minimum de ce qui est nécessaire aux intérêts communs à tous, a pour effet de stimuler le zèle des particuliers. Tout le monde contribue de sa poche à la construction, au maintien des églises et des édifices religieux : presbytériens, baptistes, épiscopaliens, méthodistes, catholiques romains, juifs, universalistes, etc., tous défrayent de leurs propres deniers les dépenses nécessaires aux différents cultes qui doivent assurer le salut de leur âme. Autant l'empiétement sur les droits du voisin est interdit bon gré mal gré par l'intérêt commun, autant l'on veille à ce que l'étendard de la religion que l'on professe ne tombe pas faute d'appui. De là cette abondance de « meetings », de journaux, de publications religieuses ayant tous pour but de resserrer les liens entre les divers membres de la secte à laquelle on appartient. La

tiédeur religieuse qui caractérise les hommes du continent européen fait place, aux États-Unis, au plus grand zèle : les manifestations de ce zèle nous frappent alors par leur caractère étrange; l'Européen s'étonne des singulières coutumes des « camp meeting », où l'on mange, boit, bivouaque et prie en commun sur l'herbe de la prairie durant toute une semaine pour raviver, exciter le feu des croyances ; il est surpris de ces réunions religieuses à l'église où l'on mange des glaces et des fraises pour cimenter, par l'influence sociale et presque mondaine du contact, l'union entre les différents membres d'une même congrégation. Il se demande d'où sort tout cet argent dépensé à profusion dans l'érection d'églises, de chapelles, de temples, de bâtiments de tout genre qui s'élèvent partout, pour ainsi dire dans chaque rue, et qui sont destinés à un but religieux. Il cherche enfin, lui qui vient d'un continent ensanglanté jadis par les guerres religieuses et où les haines, les dissensions paraissent être en raison directe, encore de nos jours, de la foi des citoyens; il cherche enfin, dis-je, l'explication de ce singulier phénomène américain, l'intensité du sentiment religieux d'une part, bien plus développé qu'en Europe, vu les sacrifices pécuniaires qu'il s'impose, et l'absence complète de fanatisme, d'intolérance dans les rapports politiques et civils entre les citoyens.

La nature même de l'émigration, la diversité des races, des mœurs, des coutumes, des idées, des croyances imposait donc, dans l'intérêt même de leur préservation, un *modus vivendi* accepté par tout le monde : et l'église romaine elle-même, avec son élasticité habituelle, elle qui partout où elle a la suprématie prêche et réclame de l'État l'exclusion des autres religions,

s'allie à chaque instant aux presbytériens, aux méthodistes et aux autres sectes pour proclamer à haute voix la liberté religieuse. Elle qui, dans l'Amérique du Sud, dans le Canada français, interdit à ses fidèles d'ouvrir les portes du pays à tout élément hérétique, qui s'oppose par tous les moyens en son pouvoir à l'établissement de chapelles et de communautés protestantes, sous prétexte qu'il n'y a de salut religieux, politique et civil, que sous son influence, se trouve à chaque instant contrainte de proclamer dans son intérêt le principe le plus large de l'indépendance, de la liberté des croyances. Forcée de se contredire sous peine de se voir expulsée de certains États par des majorités protestantes, en vertu des mêmes principes autoritaires dont elle se sert ailleurs, elle se prévaut du grand principe de tolérance américaine pour édifier ses propres temples.

Cette évolution n'est pas l'un des phénomènes les moins curieux de la civilisation américaine, et voici donc une innovation, une transformation de l'esprit européen opérée sous l'influence d'un nouvel état de choses et de besoins impérieux.

Nous venons de voir combien le caractère, l'origine de l'Européen s'effaçaient sous le ciel d'Amérique ; combien les institutions du vieux monde perdaient leur importance, leur valeur, leur raison d'être dans la nouvelle société. Si l'homme, écrasé par les tendances autoritaires des gouvernements tutélaires du vieux continent, redresse la tête au contact du grand air de l'Amérique, si de prolétaire il devient propriétaire ; de fugitif, persécuté pour ses croyances, ses opinions, un penseur libre et indépendant, en revanche, ses mœurs tout en s'annoblissant à certains égards, prennent un caractère plus rude. Dans la formation du nouvel état,

la science, la littérature, les arts perdent leur côté brillant ; on ne demande plus à l'homme qu'une valeur intrinsèque, un apport pratique au stock intellectuel de la communauté. Jusqu'en 1850, — l'on pourrait dire jusqu'à la fin de la guerre de Sécession, jusqu'à 1865 environ, — l'Amérique défriche, taille et façonne sans se préoccuper des travaux qui donnent à la civilisation européenne son lustre incomparable. Si quelque science prend racine dans la nouvelle société, c'est invariablement quelque science d'un intérêt pratique et immédiatement utile, telle que celle de la mécanique ou de l'électricité. La jeune société est comme une nouvelle plante qui développe sa tige, ses racines et ses feuilles ; elle croît et s'empare des nouvelles ressources du sol et de l'air pour grandir et enrichir ses fibres ; dans cette terre vierge, le développement de la plante devient presqu'une merveille de force et de santé physique, mais c'est à peine si, çà et là, on observe sur elle quelque embryon de fleur intellectuelle. L'art, par exemple, cette fleur du jardin si cultivé de la vieille Europe, cette fleur exotique, ne peut prospérer dans le nouveau milieu. Elle exige des soins qui lui manquent, une profondeur d'esprit, une taille, une coupe savante qui ne permettent pas à la sève d'empiéter sur le fruit. Plus tard peut-être, la plante, empruntant au nouveau sol, à la nouvelle atmosphère, des éléments distincts de ceux qui firent prospérer la souche dont elle fut détachée, portera à son tour ses fleurs et ses fruits, d'un parfum, d'une faveur spéciale. En tout cas, quelles que soient ses prétentions à cet égard, l'Amérique, il faut le reconnaître, n'a fait jusqu'à présent que développer sa tige, sa feuille, sa fibre. L'art et la littérature qui sont nés sur son sol manquent des qualités dues à une

longue culture. Ses artistes, ses écrivains, incapables en général de créer une œuvre inspirée par le monde qui les entoure, incapables de fournir une œuvre vraiment américaine, manquent de caractère. Ils écrivent comme les Anglais, ils peignent comme les Français, et quelle que soit l'excellence plus ou moins grande de la technique, du « métier », emprunté à Londres ou à Paris, leurs productions ne sont presque jamais que des reflets de l'art européen. Ils n'ont constitué aucune école, et vu le développement gigantesque de la plante, on se demande parfois si l'exubérance de la végétation n'a pas condamné l'arbre à developper son bois aux dépens de ses fleurs. Quoi qu'il en soit, la tendance qui fait agir l'esprit américain n'est pas celle qui produit les chefs-d'œuvre des lettres ou des arts. L'habitude de tout estimer à sa valeur intrinsèque ou vénale et de ne jamais distinguer entre ces deux mots, « le mérite et le succès, » a imprégné le caractère américain, et rien n'est plus fade et écœurant que la pâleur artistique des gens qui écrivent, qui peignent et qui composent en Amérique.

En revanche, de même que l'ingérence européenne de l'État en matière de religion devait infailliblement faire place à un nouveau principe, celui de la neutralité parfaite, les relations entre l'État et l'individu devaient subir en Amérique une transformation complète. Les deux sociétés avaient eu une formation, une base différente ; aussi comprirent-elles l'État autrement l'une que l'autre.

L'histoire du vieux monde n'est qu'une histoire de guerres incessantes, d'événements accomplis par l'épée. De tout temps, dès le début des Grecs jusqu'à cette heure, les nations européennes, aussi barbares à cet

égard, malgré dix-neuf siècles de christianisme, qu'elles l'étaient lors de la guerre de Troie, se sont maintenues par la force brutale et la conquête. A la guerre de tribu à tribu, de ville à ville, de seigneur à seigneur, succède la guerre de peuple à peuple, de nation à nation; et à celle-ci la tendance plus moderne d'élargir encore la scène du combat en partageant l'Europe en deux grands camps retranchés, par des combinaisons d'alliance. Jadis, Athènes, Sparte, et toutes les villes de la Grèce guerroyaient incessamment entre elles; le développement de Rome n'est qu'une série de conquêtes. L'Europe au moyen-âge n'est que le théâtre de luttes et de combats; l'avènement d'une ère plus civilisée n'arrête en rien l'effusion du sang; la liberté individuelle est si absorbée par le pouvoir autocratique de l'État, monarchie ou république, qu'il suffit d'un rien pour plonger son pays ou celui de ses voisins dans toutes les horreurs de la guerre. L'individu ne compte pas en Europe; sa vie, son temps, sa bourse sont à la merci du gouvernement *qu'il a l'honneur de servir* et du pays où il est né. Il ne peut en être autrement, puisque la guerre est un état chronique, et pour que la communauté ne périsse pas, l'esprit guerrier, l'esprit de patriotisme brutal lui est indispensable : on l'inculque à l'enfant, on l'entretient soigneusement dans l'âge mûr, et si quelque voix timide s'élève contre l'omnipotence de l'État, on l'étouffe aussitôt en brandissant le drapeau national. D'ailleurs, jusqu'à nos jours, la conquête, qui n'est après tout que le brigandage de peuple à peuple, était un titre admis par tout le monde. Le caprice d'un seul homme, d'un Napoléon Ier ou d'un Napoléon III, couvrait encore récemment un champ de bataille de morts et de blessés; et la majorité des Français s'est

plainte réellement plutôt d'avoir été battue que du système de barbarie politique auquel elle se trouvait soumise.

Je n'examine point ici les motifs plus ou moins valables d'un pareil état de choses : je ne prétends pas blâmer ou approuver, condamner ou louer les principes qui ont implanté sur le continent européen la bannière du militarisme à outrance. Que la discorde internationale soit ou ne soit pas le seul état possible pour des nations européennes, c'est là une question qui est étrangère à mon sujet. Je constate uniquement ce que personne ne niera, qu'elle a toujours existé, qu'elle a nécessairement exigé de tout temps et exige encore aujourd'hui à tort ou à raison le sacrifice de l'individu au profit de l'État qui lui demande son sang et son argent.

En Amérique, rien de pareil. L'État n'est point fondé sur la conquête : du moins l'opposition de la race rouge à l'envahissement des blancs ne donne lieu dès l'origine qu'à des conflits peu graves pour la sécurité de l'État. Ce sont les particuliers plutôt que l'autorité qui veillent aux intérêts de la frontière. L'État d'ailleurs n'a pas là de prestige comme en Europe : le colon qui vit dans les grands espaces, sur la lisière des forêts vierges ou des steppes sans bornes, n'entretient que peu de rapports avec le pouvoir central ; à tel point que lorsque l'État européen veut appliquer là les mesures arbitraires qui lui sont habituelles, la colonie se révolte et expulse aussitôt ses troupes et ses agents. Le patriotisme dans le sens européen du mot est une chose inconnue ; si l'on court aux armes, c'est non par conviction libérale, par antipathie de race, par enthousiasme guerrier ; c'est pour empêcher l'Angleterre de puiser dans la bourse des colons et de les taxer comme bon lui semble. Le dra-

peau n'existe pas : les révoltés qui ne se sont réellement jamais occupés des théories républicaines de l'antiquité, qui surveillent uniquement leurs intérêts, se réunissent pour protester contre le décret qui renchérit le prix du thé : on jettte à la mer une cargaison de cette denrée dans le port de Boston ; on se refuse à payer des droits de douane et la guerre a commencé.

Durant cette guerre d'indépendance, qui fonde les États-Unis, c'est l'intérêt seul des colons qui les guide : les lettres de Washington témoignent de l'esprit mercenaire de ses troupes : elles ne le suivent que tant qu'on n'exige pas trop d'elles. A l'inverse des Français de Lafayette, qu'un caprice de leur gouvernement envoya se faire inutilement tuer sur les rives du nouveau monde, l'armée américaine, tout en se battant bien, ne sert pas sans murmurer : et si l'Angleterre était assez sage pour abolir ses taxes impolitiques, chacun retournerait à ses champs pour s'occuper de sa récolte. Mais l'Angleterre est impérieuse, intraitable : et les colons prononcent la déchéance du souverain parce que celui-ci fait tout pour se rendre impossible. On n'a plus d'attachement pour la mère patrie ; elle est trop éloignée ; néanmoins, lorsqu'on s'est révolté, c'était pour empêcher la perception d'une taxe, non pour créer une nation, encore moins une république. L'enthousiasme n'existe pas dès le début ; car la plupart des Américains se disent encore royalistes. Heureusement que les institutions, les habitudes des colons qui se gouvernent eux-mêmes depuis si longtemps, sans l'aide du roi, permettront vite à leurs chefs de trouver une formule politique exprimant leurs pensées et leurs volontés.

Lorsque le nouvel État fait appel aux citoyens, il ne compte que sur leur bonne volonté ; il n'a ni le droit

ni la force de les contraindre à marcher : les soldats de Washington s'engagent moyennant une solde qu'ils exigent régulièrement. La devise européenne : « Tous les citoyens se doivent à l'État, » n'existe pas. Pareille prétention eût suffi alors pour rétablir le pouvoir monarchique de l'Angleterre. En premier lieu, les Américains détestent le militarisme sous toutes ses formes ; leur intérêt individuel prime celui de la communauté, et si l'on se soumet à la communauté c'est parce qu'on s'en trouve bien ; si l'on s'en trouvait mal, on la modifierait. Ici l'État est fait pour l'avantage des individus, et non les individus pour l'avantage de l'État. Sur le continent européen, où la liberté individuelle n'a réellement jamais existé dans l'acception américaine du mot, où l'État domine, centralise et enchaîne, c'est la devise inverse qui prédomine, car le patriotisme consiste encore, dans le vieux monde, à se laisser écraser sans dire mot par la charge des impôts et du militarisme, à se priver soi et sa famille, de toutes les aises, de tout le confort, souvent de certains vivres sur lesquels l'État prélève par ses douanes des droits de plus en plus exorbitants, afin de maintenir haut le drapeau national. Jadis, au moyen-âge, ce drapeau représentait quelque chose : c'était une bannière sous laquelle tout le monde se ralliait pour résister par l'union au meurtre et au pillage : le brigandage était à l'ordre du jour dans toutes ses formes, le brigandage des seigneurs, des rois et des barons : l'union faisait la force, et l'État représentait l'union. En Amérique, rien de tout cela. Le pionnier compte sur sa carabine et non sur le sabre du gendarme pour défendre ses pénates contre les représailles de l'Indien et les attaques de quiconque envahit son domaine. La police ne le protège guère hors des villes ; c'est lui-

même et ses voisins, intéressés comme lui aux bonnes mœurs et au respect de la propriété, qui fait cette police, et elle n'en est souvent que mieux faite dans les campagnes. De là cette coutume américaine encore en vogue aujourd'hui, qui permet à tout citoyen de tuer un agresseur, qui lui ordonne de prêter main-forte au shérif, l'agent qu'il a élu dans sa commune, pour pendre les malfaiteurs. Il ne demande que peu de chose à l'État ; il se passe de sa protection, de sa tutelle : il n'exige de lui que des mesures de politique générale affectant les rapports du pays avec l'étranger, des mesures administratives relatives à la poste, à la circulation monétaire, à l'observation de la constitution. Pour lui, le meilleur des gouvernements c'est celui qui gouverne le moins, dont l'autorité se fait le moins sentir et qui gêne le moins ses mouvements. Il ne lui demande pas la perfection : il lui pardonne ses maladresses tant qu'il n'en souffre pas directement; il ferme les yeux sur certaines erreurs qui révolteraient les « administrés » d'un État européen, mais il lui interdit de se mêler de ses affaires, lui refuse le service militaire en temps de paix et ne lui permet pas de renchérir son pain, ni sa viande, ni son sucre, ni son café, ni son sel, ni aucune denrée indispensable au peuple. Ses milices ne sont composées que de volontaires indépendants qui élisent tous leurs chefs : il refuse même à l'État le choix des juges chargés d'administrer la justice et il les élit lui-même. Enfin, pour empêcher le congrès, dont il se défie toujours un peu, de faire des lois qui portent atteinte à son indépendance individuelle, il crée une Cour suprême chargée de casser ces lois inconstitutionnelles dès qu'il en fait la requête.

Il ne pouvait en être autrement : l'État jouait un rôle

relativement si mesquin dans la vie du colon que le gouvernement aurait réclamé en vain l'omnipotence de la république européenne. On lui accordait peu, puisqu'on lui demandait peu ; on ne le chargeait ni de maintenir la foi, comme en Europe, ni de la persécuter ; on ne le chargeait ni d'acquérir par la conquête de la gloire militaire, ni de niveler les inégalités de la nature humaine; on ne l'autorisait pas à maintenir une église, à taxer des protestants pour payer des curés, ni à taxer des catholiques pour payer des pasteurs; on ne lui permettait pas de maintenir une armée en temps de paix au prix d'énormes sacrifices, ni d'inventorier les biens des morts par exemple, comme dans certain canton suisse (1), pour s'assurer l'impôt sur la fortune. On voulait un système qui ne gênât ni le travail, ni le développement de la richesse, qui permît au pauvre de tirer parti, pour s'enrichir, de ses bras, de sa tête et des ressources du pays, qui ne fît pas de distinctions ni en faveur des gens fortunés, ni en faveur des pauvres. Et l'on y réussit, car le système était tout indiqué par les besoins du pays. La nature avait créé non l'égalité des utopistes français, mais elle permettait à tout le monde de réussir suivant ses aptitudes et ses talents pratiques.

Tels sont les traits généraux qui distinguent la jeune société des États-Unis à son origine de la communauté européenne. Ces traits se retrouvent presque partout, excepté dans la puritaine Nouvelle-Angleterre qui appartient à une secte religieuse comme le Canada français ou le Mexique aux catholiques. Là, les puritains étant en majorité, on conserve les traditions despotiques du vieux monde ; l'État met les gens à l'amende s'ils ne vont pas à l'église ; il les persécute pour leurs croyances, il ban-

(1) Le canton de Vaud.

nit l'hérésie et se mêle de ce qui ne le regarde pas. Il en résulte une société puritaine toujours en antagonisme avec la société des États plus méridionaux, où la liberté est autrement comprise. De fait, la Nouvelle-Angleterre est bien nommée : c'est la continuation de l'Europe avec ses qualités et ses défauts sur le sol américain. On y est plus cultivé, plus instruit, plus lettré qu'au Sud ou à l'Ouest ; la machine de l'État y est plus soigneusement entretenue et fonctionne avec plus de précision ; mais on y est moins tolérant, moins libéral et l'on acquiert là une étroitesse d'âme et d'idée qui développe la sécheresse et l'égoïsme du cœur humain d'une façon encore inconnue parmi les chrétiens. Le puritain devient une variété d'Américain, une variété de la variété : ce qui le distingue de ses compatriotes durant les premiers trois quarts de siècle qui succèdent à la guerre d'Indépendance, c'est ce fait qu'il est en majorité dans la Nouvelle-Angleterre, qu'il peut y maintenir l'autorité civile sous l'égide du sentiment théologique.

On a beaucoup vanté la Nouvelle-Angleterre : je crois que, quels que fussent les mérites de sa population, ses principes n'étaient pas réellement américains; qu'elle n'a pas autant de titres à notre admiration que veulent nous le faire croire ses historiens et ses hommes d'État. Tandis que dans les Carolines, en Virginie, au Kentucky et plus tard dans tous les nouveaux États de l'Ouest, l'Ohio, le Texas, la Californie, les immenses territoires du Far-West, le principe américain de la non-intervention de l'État, que nous avons essayé d'esquisser, règne en maître suprême, la Nouvelle-Angleterre conserve ses préjugés et ses théories dus à son intolérance religieuse. Sous une apparence moins rude et plus cultivée, elle conserve et fait prévaloir une étroitesse

d'idées qui ne cadre pas avec l'esprit du nouveau monde ; heureusement que si sa culture, son instruction lui donnent d'abord une certaine suprématie dans la direction générale du pays, cet esprit étroit, cette sécheresse de sentiment se trouvent bientôt débordés par les flots d'émigrants qui envahissent l'Union. New-York enlève peu à peu à Boston son influence pratique sur la vie commerciale du pays; l'Ouest, en développant ses ressources immenses, prend bientôt une position dominante dans les conseils de la nation : et l'esprit libéral du siècle contribue à priver la Nouvelle-Angleterre de son influence directe sur les mœurs nationales.

Pour compléter ce tableau général de l'état de choses qui sert de base à l'édifice social et politique des États-Unis, nous empruntons à un Européen intelligent, qui assista à la formation de la république américaine, certaines observations, corroborant ce que nous avons dit. Cet homme n'est rien moins que le ministre de France aux États-Unis, Gérard de Reyneval, dont la mission consistait, au siècle passé, à renseigner son gouvernement sur les faits et gestes de ses nouveaux alliés.

« En général, dit-il en parlant du congrès américain, le salaire de ses membres est fort inférieur à la dignité qu'ils occupent. Certains États n'accordent que fort peu à leurs représentants et discutent toujours énergiquement leurs comptes. Pas un seul député ne vit comme il conviendrait, et aucun d'eux ne peut donner un dîner ailleurs qu'à la taverne. Il en résulte que dès qu'un député sent que ses affaires sont en souffrance, il quitte son poste et son État perd son représentant... Un quart à peine des habitants de Philadelphie favorisent la cause (de l'indépendance). Des liens de commerce et de famille, ainsi qu'une aversion pour le gouvernement

populaire me paraissent être le motif de ce peu d'enthousiasme. Ce même sentiment existe à New-York et à Boston; mais ce n'est pas le cas dans les campagnes, où le peuple se compose de cultivateurs et non de commerçants. »

On le voit; le prestige du nouveau gouvernement n'est pas grand : l'intérêt est le grand mobile qui fait agir les révoltés ; l'idée patriotique n'existe pas dans le sens européen du mot. Partout où la domination anglaise coûte plus qu'elle ne rapporte, dans les campagnes, le colon se prononce pour la république; partout où l'on a intérêt à rester en bons termes avec l'Angleterre, on se prononce, ou du moins l'on sympathise avec l'ancien gouvernement : c'est naturellemeut le cas dans les ports importants en rapports constants avec l'Europe.

Plus loin le ministre du roi de France, jugeant impartialement le nouvel ordre de choses, exprime son peu de confiance dans les capacités administratives du nouveau gouvernement. « La plupart des membres du congrès, dit-il, ne doivent leur place qu'au zèle qu'ils ont montré pour la cause américaine, mais l'on ne s'est pas préoccupé des talents qu'il fallait pour accomplir le travail énorme de l'administration. Dans certains départements, il n'y a pas un seul membre qui en connaisse les détails. Si un membre se trouve acquérir quelque notoriété à cause de son intelligence, la jalousie et le principe de prévenir tout ascendant personnel le rejettent à l'arrière-plan. On transfère un marchand du comité du commerce aux affaires étrangères, et on le déplace encore parce qu'il est soupçonné de gagner de l'argent au moyen de secrètes informations. Il y a beaucoup de colonels et de généraux au congrès, mais l'on n'en emploie aucun dans les comités de la guerre. Il en

résulte, Monseigneur, que l'administration est retardée sur tous les points où le système méthodique et la régularité des détails deviennent essentiels. Les arrangements pour l'organisation, le recrutement et le service des troupes continentales demeurent en suspens, ainsi qu'une foule d'autres matières. Les finances souffrent tout particulièrement. »

Le successeur de Gérard de Rayneval, le chevalier de la Luzerne, observateur aussi intelligent que son prédécesseur, émet une opinion analogue sur le peu de patriotisme qui caractérise la guerre de l'Indépendance américaine.

« Il est difficile, écrit-il à son gouvernement, de se « faire une idée juste des déprédations qui ont été « commises dans l'administration du commissariat de la « guerre. Près de 9.000 personnes employées à ce service « ont reçu des salaires énormes et dévoré la substance « de l'armée, au moment où celle-ci était tourmentée « par la faim et une misère extrême. »

Pour se rendre compte de cette misère, le ministre de France, craignant que l'on exagérât les rapports qu'il reçoit, se rend au camp de l'armée américaine. Les généraux en sont arrivés, nous dit-il, à ne pas pouvoir se montrer à leurs soldats sans que ceux-ci ne réclament du pain ou des vêtements.

Washington lui-même, contrecarré dans ses vues par l'influence puritaine de la Nouvelle-Angleterre, représentée par Adams et par Lee, désespère parfois du succès de sa cause. Il est Virginien et les gens de la Nouvelle-Angleterre voient de mauvais œil son ascendant sur le peuple. De là des cabales et des intrigues. La Nouvelle-Angleterre oppose le général Gates à Washington au risque de perdre les intérêts de tous. « La bataille de

Monmouth la réduit heureusement au silence, » nous dit le ministre de France qui a estimé Washington à sa juste valeur. Mais le manque d'ordre, de système et de dévouement des politiciens américains de l'époque n'échappe pas à celui-ci et il prédit l'écrasement de la cause américaine, si la France n'active pas ses mesures militaires.

« Je répète ce que j'ai déjà dit, — écrit Washington à Franklin qui est à Paris, — c'est que rien ne me paraît plus évident ; notre lutte va finir très prochainement si nos alliés ne nous donnent une aide efficace. »

Dans une lettre adressée le 28 mai 1781 à Joseph Reed, un homme d'État de cette époque :

« Le pays, dit Washington, est dans un tel état d'indifférence et d'insensibilité à ses intérêts que je ne me flatte pas que les choses s'amélioreront. »

En juin de la même année, il écrit au gouverneur Trumbull : « Comme j'ai toujours parlé en toute confiance et amitié à Votre Excellence, je dois avouer que la politique qui règne actuellement m'a rempli depuis longtemps de craintes et d'anxiétés inexprimables. Elle me paraît menacer le renversement de notre indépendance. »

Il ne m'appartient pas de faire l'histoire de cette époque, et je ne cite ces témoignages pris au hasard que pour confirmer mes assertions précédentes. La guerre d'Indépendance américaine ne ressemble en rien aux guerres de l'indépendance des nations européennes, car le caractère des colons n'est déjà plus le caractère de leurs pères. Chez eux, l'enthousiasme national manque ; on se bat par intérêt et non par patriotisme ; ce qui ne veut pas dire qu'on se batte plus mal que d'autres, bien au contraire. Quant au gouvernement, il n'a déjà plus le prestige, l'influence autoritaire de l'État romain, de

l'État germanique. La preuve en est cette observation du ministre de France que ses représentants sont mal payés et contraints de « dîner à la taverne ». C'est que le peuple américain, qui estime tout à sa valeur intrinsèque, estime leurs services à leur poids, et si la machine gouvernementale pouvait, en se simplifiant, se dispenser de leurs services, il ne demanderait pas mieux que de se passer d'eux.

De là ce sentiment de soulagement qu'éprouve encore aujourd'hui toute la communauté américaine lorsque le Congrès s'ajourne et quitte la capitale de Washington. « Enlevez-nous le gouvernement et laissez-nous la police, — me disait un jour en plaisantant un journaliste américain, — et les choses marcheront quand même !... »

La guerre de l'Indépendance finie, en 1783, un véritable état d'anarchie règne dans la nouvelle république ; et il dure jusqu'à 1789, époque à laquelle la constitution est enfin achevée. L'esprit de clocher prévaut partout et chacun prêche pour sa paroisse : le fait est que personne ne comprend le gouvernement, l'administration, sur une plus grande échelle que celle des affaires de son district et de sa commune. Le principe qui règne est celui de l'égoïsme particulier, et, chacun tirant la corde de son côté, l'État s'en trouve naturellement si affaibli que s'il avait quelque puissant voisin, comme les nations européennes, il serait incapable de lui résister. En revanche, l'État n'absorbe pas l'individu, et ce même égoïsme qui caractérise les citoyens de la nouvelle république empêche l'autorité d'exercer une puissance, une influence dont le pays peut se passer. C'est l'inverse en France, où quiconque réussit à enthousiasmer les masses, à éveiller en elles certains sentiments, qu'il se nomme Mirabeau, Robespierre, Napoléon Ier ou Napoléon III,

réussit aussitôt à s'emparer des rênes. D'un côté de l'Atlantique, c'est le froid calcul, l'intérêt individuel qui est le mobile politique; de l'autre, c'est le sentimentalisme, l'enthousiasme pour un principe, une idée abstraite, une devise, un drapeau. En Amérique, le peuple gouverne l'État; en Europe, l'État gouverne le peuple.

Il est enfin une autre sphère dans laquelle la liberté, l'indépendance de l'individu s'affirme en Amérique : c'est celle de la famille. Ici encore cette institution se distingue des mœurs européennes, grâce au milieu dans lequel elle se meut.

En effet, le colon américain, forcé par la nature même du pays à ne compter que sur ses propres forces et ses propres ressources, vivant dans une contrée peu peuplée, souvent presque déserte, ne considère pas le mariage comme une charge. Il lui faut une aide, une compagne qui dirige son ménage, qui égaie sa solitude; il ne lui demande pas d'argent; d'abord elle ne saurait en avoir puisque les fortunes ne sont encore ni faites ni assises dans un pays aussi neuf. Ensuite, les avantages matériels qui découleront de son mariage suffisent pour rejeter au second plan la considération de la dot qui joue un si grand rôle sur le continent d'Europe. La femme qu'il épouse a une valeur à ses yeux, s'il est cultivateur, car elle lui épargnera les services fort chers dans un pareil pays d'une servante ou d'une ménagère toujours très difficile à trouver; s'il n'a pas de fortune, elle lui facilitera sa tâche; s'il en a, il pourra en acquérir davantage. De toute façon il cherche une femme qui lui plaise et lui convienne. Fier et indépendant de son naturel, habitué à la lutte de la vie, accoutumé à savoir se tirer d'affaires, hardi et entreprenant, il n'attend pas même d'avoir accumulé ses épargnes pour

épouser celle qu'il a choisie. Il se marie très jeune et affronte courageusement l'avenir, presque assuré de pouvoir pourvoir aux besoins de sa famille, car l'Amérique est grande; la terre et les entreprises de tout genre n'y font jamais défaut.

Quant aux enfants, ils occuperont vis-à-vis des parents une position différente qu'en Europe. Eux aussi commenceront de bonne heure la lutte de la vie; ils savent que, quelle que soit la fortune que le père a acquise et qu'il peut d'ailleurs perdre presque du jour au lendemain, ils devront se frayer eux-mêmes leur chemin. Les parents ont comme tout le monde, dans ce pays neuf, éprouvé des crises et des moments difficiles; ils auront connu l'adversité et connu la prospérité, car la vie affairée de l'Américain est un kaléidoscope dont le tableau change et se modifie à chaque mouvement de la communauté. Le père aura inculqué dès l'enfance à son fils les deux principes suivants qui sont les principes cardinaux de la vie américaine : se tirer d'affaires tout seul, sans compter sur l'appui de personne, et surveiller ses intérêts. Il en résulte que l'enfant, habitué à ne voir autour de lui que travail, affaires et vie active, à n'entendre parler que d'entreprises, de victoires et de défaites industrielles et commerciales, est saisi à son tour par l'ambition de réussir; et l'éducation pratique qu'il reçoit et qui est destinée à l'armer pour la lutte de la vie développe la tournure d'esprit héréditaire qu'il tient du père. Son instruction et l'étendue de ses connaissances ne sont que des moyens de faire fortune : un excellent moyen, par parenthèse, car l'Américain est trop pratique pour ne pas savoir que l'ignorance engendre la misère; de tout temps l'enfant américain a fréquenté l'école et a su lire et écrire, tandis qu'en Europe l'in-

struction la plus élémentaire n'était, il y a un demi-siècle, qu'un privilège des gens aisés. Habitué à comprendre l'importance pratique de tout ce qui l'entoure, l'enfant cherche bientôt une carrière, une affaire, une entreprise qui l'intéresse : il a comme son père un sentiment inné que ses droits individuels sont inviolables, que c'est la raison et le calcul, et non l'émotion, qui triomphent des obstacles; il étouffera le plus possible sous une apparence stoïque ses plaisirs et ses chagrins. On lui a enseigné que la force brutale, la colère ne sont pas aussi efficaces que la réflexion et le sang-froid, et il s'imprègne de cette maxime qui règne suprême dans la vie journalière de son pays. Comme son père, il se taira, quitte à pâlir ou à rougir un peu sous l'effet d'une injure ou d'une émotion violente, et il calculera aussitôt, en contrôlant ses nerfs, la meilleure manière dont il peut sauvegarder sa dignité et ses intérêts. S'il se dispute avec ses camarades, il n'élèvera pas la voix, car ce fait le déconsidérerait aux yeux de tous, puisqu'il ne sert à rien et n'est qu'une manifestation impratique d'une émotion inutile ; il cherchera plutôt dans son adresse et son courage un moyen efficace de terminer la querelle. Il apprend, au foyer paternel et dans son entourage, la valeur pratique de certaines qualités indispensables pour vaincre les difficultés de la vie américaine ; certaines connaissances lui seront nécessaires et il travaillera pour les acquérir : le découragement, la timidité, l'entraînement de la passion, la maladresse physique et intellectuelle sont autant d'écueils qu'il doit éviter ; par contre, la force de volonté, la hardiesse, le sang-froid, l'habileté, la faculté d'observer, de réfléchir et de combiner sont des qualités utiles dont il saisit l'importance.

D'autre part son indépendance de caractère, que personne ne réprime puisqu'elle est presque une vertu dans ce pays-là, ne saurait s'accorder avec le respect filial. « Je veux » et « je ne veux pas » sont deux expressions constamment dans la bouche de l'enfant américain : elles ne choquent ni son père, ni sa mère, ni ceux chargés de son éducation ; on lui laisse la plus ample liberté, et pour venir à bout de son opposition on recourt au raisonnement, au bon sens, jamais à l'humiliation ni aux mesures de coercition dont l'effet serait éminemment pernicieux sur un enfant destiné un jour à affronter les risques et les dangers d'une carrière mouvementée et active.

Il sait d'autre part, — et ceci le distingue encore de l'enfant européen, — qu'il sera forcé un jour de quitter le foyer paternel pour aller recommencer dans un État plus neuf une lutte du même genre que celle qu'a soutenue son père ; il ne compte pas sur l'héritage paternel, car cet héritage peut lui échapper par les éventualités auxquelles sont soumises toutes les fortunes du pays ; d'ailleurs, le père peut laisser ses biens à qui bon lui semble ; il peut tester comme il veut, en faveur des filles au préjudice des garçons, en faveur de sa femme, en faveur d'un étranger, d'une institution, d'un hospice ou d'une église. La loi ne limite pas le pouvoir de tester : les biens d'un homme sont sa propriété absolue et l'État n'a pas le droit de s'ingérer dans la disposition qu'il veut en faire : ce serait aux yeux d'un Américain un attentat à sa liberté que de l'empêcher de faire l'usage que bon lui semble par son testament des biens qu'il possède. Jamais l'État américain n'oserait prétendre intervenir entre le père et l'enfant dans la distribution de sa fortune et fixer au premier une limite

qu'il ne doit pas franchir; cette ingérence de l'État ne saurait exister qu'en Europe, où l'État croit de son devoir de tout ordonner, de tout gouverner, en vertu de le mission tétulaire qu'il s'arroge. En Amérique, le seul pouvoir qu'on lui accorde est celui de protéger, de garantir les propriétés : non pas celui d'en surveiller la répartition sous prétexte d'équité; ses attributions sont celles du gendarme, non pas celles d'agent de la justice divine. Et quelles que soient les bonnes intentions de l'État européen, quel que soit le sentiment charitable qui l'anime, il n'a, aux yeux de l'Américain, aucun titre, aucun droit à dicter des mesures relatives à la disposition de biens qui ne lui appartiennent pas. Son intervention, qui paraît toujours un panacée universel aux gens d'Europe, qu'ils soient monarchistes, jacobins, ultramontains ou libéraux, serait considérée ici comme une mesure despotique, car la première des libertés consiste à pouvoir jouir et disposer comme bon vous semble du fruit de votre travail et de vos économies.

Le père américain peut par conséquent, s'il le veut, déshériter un ou tous ses enfants. En Europe, l'État le lui défend, excepté dans le cas très rare d'indignité de l'enfant. Il en résulte que, dans la vie pratique du nouveau monde, le fils ne peut compter sur la fortune paternelle; il ne peut savoir si son père, sous le prétexte qu'un garçon en Amérique peut et doit toujours se tirer d'affaires, ne laissera pas toute sa fortune à ses sœurs dont le sexe exige aide et protection. En Europe, où les fortunes sont bien plus stables, le champ paternel du paysan, l'immeuble du propriétaire bourgeois, les capitaux de l'industriel sont pour les enfants une garantie de l'avenir qui les exempte plus ou moins, si le

père a de la fortune, d'efforts pénibles pour se créer une subsistance. On *naît riche* ou aisé, et l'on sait d'avance qu'à moins d'une calamité, d'un hasard, le bien-être ne dépendra pas uniquement de ce que l'on aura su acquérir par ses propres efforts. Dans la vie courante européenne, cette expression : *Il* ou *elle aura de la fortune*, s'entend tous les jours, et l'oreille de l'enfant en saisit la portée sociale et pratique. Du millionnaire américain, comme le premier des Vanderbilt, au plus petit cultivateur, le principe de l'inégalité des parts d'héritage semble prédominer ; si le père croit que l'un de ses enfants fera mauvais ou maladroit usage de son argent, il le prive d'héritage et lui substitue parfois une rente viagère que son légataire est chargé de lui payer. Là, le « fils de famille », le prodigue fainéant et dépensier qui escompte chez l'usurier la succession d'un père encore vivant, réglementée d'avance par la loi, devient une anomalie, pour ne pas dire une impossibilité. Lorsque Vanderbilt, le fondateur de la fortune colossale qui le rendit célèbre, déshérita son fils Cornélius, qui lui paraissait incapable de gérer un chemin de fer, il ne faisait qu'obéir à un sentiment inné dans l'esprit américain : celui de la libre disposition de ses biens en faveur de celui qui lui paraissait devoir en faire le meilleur usage.

On comprend donc que cette instabilité des fortunes américaines, qu'elle provienne ou non de circonstances désastreuses, de spéculations malheureuses, ou de la volonté paternelle, imprime dès l'enfance un caractère bien différent de celui du milieu européen à l'ambition d'un jeune homme. Il sent que quels que soient l'élégance, le confort qui règnent sous le toit paternel, il devra partir, abandonner ses aises et aller gagner sa vie ou en

tout cas entreprendre et spéculer ailleurs. Et comme il sent qu'il devra tout à lui-même et non à ses parents, il donne libre cours à ses sentiments d'indépendance; qu'il leur soit attaché, c'est naturel; mais qu'il dépende d'eux pour son établissement, qu'il se range à leur avis en se lançant dans la vie, qu'il renonce, sur leur désir, à épouser la jeune fille qu'il aime, ce sont là des choses qu'il ne fera pas. Il se mariera à sa guise et ne consultera probablement pas même ses parents, sinon peut-être comme il consulterait un ami sur le choix qu'il va faire d'une fiancée. Les deux jeunes gens s'entendront entre eux, feront leurs plans d'avenir avant d'en dire mot à personne, et si on désapprouve leur union, peu importe. L'esprit américain de liberté individuelle n'admet pas non plus ici d'intervention. Encore là l'État, qui n'a d'autre attribution que celle de garantir cette liberté, ne saurait intervenir. Ni son opposition, basée sur le refus de consentement des parents, ni les précautions dilatoires dont il entoure la célébration du mariage en Europe ne seraient en harmonie avec son rôle. Les deux jeunes gens se rendront quand et comme ils voudront, de jour ou de nuit, chez le premier juge de paix venu; là, à son domicile, ils déclareront leur intention de se marier et si les jeunes gens paraissent d'âge nubile, le juge de paix leur fera prêter serment de fidélité l'un à l'autre, prendra acte de la déclaration et le mariage sera conclu sans autre formalité. Ces mœurs-là sont incarnées dans la population; elles sont la conséquence du nouveau milieu, du nouvel état de choses particulier à l'Amérique. Que l'on préfère ou non la coutume européenne, qui subordonne en France, en Italie, en Espagne, et même ailleurs dans les pays germaniques, l'inclination des jeunes gens à

l'intérêt pécuniaire, aux convenances sociales, le système américain existe parce qu'il convient, parce qu'il s'adapte aux conditions de la vie américaine basée sur le libre exercice de la liberté individuelle. On ne saurait emmaillotter des fils et des filles prêts et en général capables de se passer d'assistance paternelle. Que les parents les déshéritent, c'est leur droit ; que les enfants se marient et s'établissent à leur guise, c'est le leur, et aucune convenance sociale ne saurait priver les uns et les autres de leurs privilèges. Quant à l'État, nous l'avons dit, ces choses-là ne le regardent pas : son seul devoir sera de punir les bigames et d'obliger le mari à pourvoir aux besoins de sa femme légitime en proportion de sa fortune ou de son salaire.

Cette indépendance des jeunes gens se manifeste dès le premier contact social des deux sexes. Le jeune homme recherche la société de la jeune fille honnête, en vertu de l'attraction qu'éprouve tout cœur viril et fier pour celle qui mérite d'être aimée ; la jeune fille américaine, de son côté, est flattée des attentions qu'elle inspire. Si elle a un frère, les amis de celui-ci, ou les frères de ses amies l'entoureront de bonne heure de mille prévenances, et rien n'adoucit, ne polit les mœurs américaines comme ces relations entre jeunes gens. Les relations basées sur le voisinage dans les districts des campagnes, sur la communauté de profession, de position sociale, de religion, dans les villes, naissent d'elles-mêmes et tout naturellement. Excepté dans les grand centres, où l'activité est devenue si intense qu'elle absorbe tout le temps disponible, les familles se visitent et se fréquentent mutuellement. De là des liaisons constantes entre filles et garçons : ces liaisons commencent avec l'enfance ; les deux sexes s'habituent l'un à

l'autre et la force de l'éducation, le développement du caractère, la réprobation générale et universelle qui frappe infailliblement toute inconvenance, toute légèreté de propos du jeune homme, permet à la jeune fille des rapports constants et peu compromettants avec ceux qu'elle préfère. En Europe, rien de pareil, surtout parmi les races latines, où la jeune fille est élevée si souvent sous verre comme une plante de serre chaude. Je ne discute pas les mérites ou les défauts des deux systèmes; je constate tout simplement qu'ils diffèrent radicalement entre eux, et j'affirme encore ici que le système prévalant en Amérique est une conséquence d'un milieu qui a transformé l'humanité.

Rien n'est plus difficile de faire comprendre à un Européen le respect dont jouit la femme en Amérique : un père de famille français ou allemand frémirait à l'idée de voir constamment sa fille se rendre à la promenade, à l'église, au concert, au théâtre, sous la seule escorte d'un jeune homme qu'il ne connaît pas intimement. Et cependant ses scrupules paraîtraient absurdes aux États-Unis. C'est que le caractère des filles et des garçons américains ne ressemble guère à celui des jeunes gens du vieux monde. Le sentiment de l'honneur est compris tout différemment dans les deux sociétés et je crois que la manière dont on l'entend en Amérique influe considérablement sur la facilité des relations sociales entre les deux sexes. Ici encore ce sentiment, mobile si puissant des actions humaines, repose sur des bases différentes. De même que le Chinois, le Japonais se croirait déshonoré dans des circonstances qui n'altéreraient pas l'équanimité de l'Européen, le Français, l'Allemand ou l'Italien se croiront dégradés dans l'estime générale par un fait qui paraîtrait presque

puéril à un Américain. Aussi, l'idée exprimée par le mot français gentilhomme ne correspond nullement au sens américain du mot anglais « gentleman »; et le premier devoir du « gentleman » aux États-Unis consiste à ne jamais faire rougir une femme. Tout homme, en Amérique, aspire à la qualification impliquée dans ce mot si difficile à définir et qui veut dire tant de choses.

Ce respect extraordinaire de l'Américain pour les femmes de toutes classes, de toutes conditions, est un de ses traits les plus caractéristiques et les plus nobles. On peut affirmer sans la moindre exagération, — et le fait est connu en Europe, — que la brutalité, la grossièreté, quoique fréquente parmi les hommes, n'existe pas en présence d'une femme. Ce phénomène étonne tous les Européens : il est surprenant en effet et la règle en pareille matière est presque poussée à l'extrême. Tel vaurien du Far-West qui n'hésiterait pas à tirer son révolver sur un de ses camarades modifiera son langage et ses expressions en présence d'une femme respectable; tel homme du peuple qui, sous l'influence du whiskey, se laisse entraîner en société masculine à des imprécations ou à des emportements se calmera dès son entrée dans un wagon ou un lieu public où se trouveront des « dames », et ce respect de la femme s'accentuera de plus en plus même envers celles qui ne se respectent pas elles-mêmes, à mesure que l'on s'avance dans des contrées sauvages et peu civilisées. La colonisation de la Californie, à l'époque où les mines d'or attiraient là tous les aventuriers du monde, a présenté à cet égard les phénomènes les plus curieux. L'un des meilleurs romanciers de l'Amérique, Bret Harte, nous a trop bien décrit les mœurs de cette époque pour que je m'y arrête.

C'est que tout homme qui oublie en Amérique le respect de la femme se déshonore aussitôt non seulement aux yeux du public, mais à ses propres yeux. Pour lui, l'honneur ne consiste pas à accomplir scrupuleusement toutes les formalités ridicules du duel pratiquées sur le continent européen ; pas plus qu'il ne consiste pour l'Européen à s'ouvrir le ventre en certain cas comme on fait au Japon ou en Chine. A cet égard, l'Américain n'est pas un « gentilhomme » dans le sens français du mot. En revanche, son honneur, son amour-propre exigent de lui autre chose : la femme étant un être plus faible auquel tout Américain doit protection, il ne peut sans se dégrader l'embarrasser par sa conduite, la gêner par ses propos ; le pacte tacite entre tous les membres de la société dont il fait partie exige qu'il la respecte et il n'aurait aucune excuse, même aux yeux des gens les plus dévergondés, s'il abusait de sa suprématie masculine. J'ai entendu dire fréquemment en Europe que les Américains étaient mal élevés ; j'ai entendu dire la même chose des Européens en Amérique : c'est que l'idéal de la bonne éducation diffère. Tel jeune homme d'Amérique, qui appuiera les talons de ses bottes sur la verandah d'un hôtel, détournera les yeux du visage d'une jolie femme de crainte de paraître impertinent, et tel « gentilhomme » européen, dont le langage dans un salon est aussi correct que guindé, se permettra, en compagnie d'une étrangère, des remarques ou des observations qui lui feraient, en Amérique, la réputation d'être un manant ou une brute.

On se demande d'où provient en Amérique ce respect universel de la femme, incarné dans le peuple. Vraisemblablement l'influence des mœurs coloniales fut la cause de cette vertu que j'oserais appeler une

vertu américaine ; en effet, en Amérique, elle est générale ; elle existe partout, et dans toutes les classes, dans les salons comme dans les tavernes et les camps de chercheurs d'or ; en Europe, elle n'existe que chez la classe heureusement nombreuse qui constitue les honnêtes gens. Évidemment l'intérêt commun des colons exigeait, dès l'origine de la nouvelle société, le respect de deux choses qui étaient indispensables : le respect de la vertu des femmes et celui de la propriété. Il y a encore quelques années qu'un aventurier eût pu commettre n'importe quel excès au Far-West, excepté le vol d'un cheval ou l'enlèvement d'une femme. Quiconque a vécu longtemps en Amérique sait par expérience qu'aucune jeune fille n'a besoin d'une escorte, qu'elle traverse seule New-York ou tout le continent.

Par conséquent, le contact du jeune homme avec la société féminine n'a réellement, en Amérique, qu'une excellente influence. Malgré vingt-cinq ans d'expérience parmi toutes les classes aux États-Unis, je ne me souviens d'aucun cas où l'on ait pu accuser la coutume américaine d'accorder une grande liberté aux jeunes filles de conséquences funestes. De même que certaines gens en Europe se feraient plutôt sauter la cervelle que de ne pas acquitter une dette dite « d'honneur », fût-elle même contractée à une table de jeu, — et c'est le cas par exemple en Allemagne, — de même un jeune homme chargé, en Amérique, d'escorter une jeune fille, se considérerait déshonoré à jamais si celle-ci avait lieu de se repentir de la confiance qu'elle a en lui.

De cette position particulière qu'occupe la femme aux États-Unis dépendent une foule de conséquences qui nous paraissent étranges sur notre vieux continent. Non seulement la femme voyagera seule, ce qui sim-

plifie singulièrement les choses, dans un pays où tout le monde se déplace, mais elle acquiert une liberté d'allures, une indépendance de manières qui nous choque en Europe. Nous attribuons à de la coquetterie, à de la légèreté de mœurs, un sans-façon, un sans-gêne qui n'est en définitive que l'effet de ce qu'elle n'a jamais rien à craindre. Elle n'a littéralement pas besoin de protection ; elle le sait et elle use et abuse même de son privilège : au point que certaines gens appellent facétieusement son sexe, le sexe fort. L'homme doit s'effacer devant elle, abdiquer ses droits : elle abordera un étranger assis dans un tramway ou dans un omnibus, lui tendra son argent pour qu'il paie le conducteur et se fasse rendre la monnaie de sa pièce, et l'étranger, après avoir vérifié la somme rendue par le conducteur, la lui remettra d'un air grave. Si la place manque dans le véhicule, l'Américain pur sang se lèvera sans dire mot et lui cédera la sienne, quitte à rester debout durant tout le reste du trajet. On assistera une femme à porter un colis ou un paquet en entrant ou en descendant de wagon. Et néanmoins aucun de ces actes de politesse n'autorisera quelqu'un à lui adresser la parole ou à la regarder même en face. Cet acte serait un acte d'inconvenance dont personne ne se soucie d'encourir la responsabilité : on ne tient nulle part à passer pour un fou.

Cette liberté d'allures, qui est sans danger réel pour les mœurs, donne néanmoins à la femme américaine un caractère particulier qui n'existe pas en Europe. Jeune fille, elle raffole du « flirt » ; elle aime à s'entourer d'une véritable cour de jeunes hommes qui ont l'habitude de supporter tous ses caprices, de lui pardonner toutes ses fantaisies. La société des hommes la rend

plus vive et moins lourde que la jeune fille européenne, habituée dès l'enfance à la timidité ; elle cause mieux, elle sait plus, car elle a vu et observé davantage ; tandis que sa sœur européenne se hasarde à peine à dire quelque banalité au jeune homme qu'elle rencontre dans un bal, elle abordera sans hésiter tous les sujets graves ou légers qui lui passent par la tête ; elle sera presque bruyante ; elle aura observé l'effet de ses avantages naturels sur l'esprit de ses courtisans, et elle en tirera parti en véritable femme, avec le sentiment de coquetterie que la nature a donné à celle-ci. La jeune Européenne, peut-être tout aussi coquette au fond du cœur, n'oserait afficher audacieusement le plaisir qu'elle éprouve à plaire ; l'Américaine le fera, car elle a le privilège de s'exprimer librement, sans qu'aucun homme ne l'accuse d'être ce qu'elle n'est pas. D'autre part, son contact avec la société masculine lui apprend à s'intéresser à autre chose qu'à ces sujets qui défraient ordinairement les conversations des femmes. Elle lit davantage, souvent beaucoup trop pour sa santé, afin de pouvoir se mettre à la hauteur des hommes qui la fréquentent ; elle méprise volontiers tous ces travaux d'aiguille sur lesquels les jeunes filles européennes passent silencieusement une partie de leur vie ; elle abandonne à sa mère tous les soins du ménage, car elle ne s'occupera de pareille chose que lorsqu'elle sera mariée. Tant qu'elle est jeune fille, elle s'amuse, s'instruit et s'initie au caractère des hommes.

D'ailleurs, quoique plus capable d'émotion, puisque elle est femme, elle a été élevée comme ses frères à se défier de tout ce qui n'est qu'un simple sentiment. On lui a aussi inculqué le principe que la raison et le calcul doivent l'emporter sur les élans du cœur Comme

son frère, qui a appris que la colère est un mauvais conseiller, elle considère avant tout le côté pratique de la vie. Elle épousera peut-être volontiers un homme pauvre, si elle l'aime ou croit l'aimer; car elle sait qu'il peut faire sa fortune ; que les riches deviennent pauvres et que les pauvres deviennent riches ; mais elle insistera sur la nécessité qu'il entreprenne sérieusement sa carrière : elle aura une antipathie instinctive, — comme tout le monde américain d'ailleurs, — pour l'homme désœuvré, pour celui qui ne produit rien, qui ne gagne rien. Car elle est ambitieuse et elle comprend bien mieux que sa sœur européenne, élevée sans contact avec la vie des hommes, que le succès, la réussite, la fortune appartiennent aux capables, aux intelligents, aux gens qui sont actifs et adroits.

Il va sans dire que pour comprendre la femme américaine il faut l'étudier dans le milieu où elle vit et non dans la colonie étrangère qui réside à Paris ou à Londres. Cette colonie, composée en général de gens fortunés, retirés plus ou moins des luttes harassantes de la vie active de l'Amérique, ne représente nullement la population des États-Unis. Ces gens-là sont en général des rentiers ; or, le rentier n'existe pas en Amérique : tout le monde y travaille, les riches comme les pauvres, et le fait même qu'ils séjournent et résident en Europe indique que ces gens-là ne font pas partie intégrante de la communauté qui les a vu naître. Aussi, la jeune millionnaire américaine que vous rencontrerez à Cannes ou aux Champs-Élysées ne représente-t-elle pas plus, malgré certains traits communs à elle et à ses compatriotes, les femmes de son pays, que les mœurs des boulevards parisiens ne représentent la société française. C'est là un fait que l'on oublie fréquemment en Eu-

rope : la classe oisive est une exception partout, particulièrement dans la société américaine.

De même que l'intérêt pécuniaire est la cause, en Europe, de ces unions mal assorties où l'inclination n'a pas joué le rôle qu'elle devait, la liberté de se marier quand et comme on veut, aux États-Unis, produit naturellement parfois de mauvaises conséquences. L'autorité des parents qui fait ou empêche certains mariages dans le vieux monde n'existe pas en Amérique; par conséquent, les jeunes gens s'y marient par goût, par sympathie. Mais leur jeunesse même, abandonnée à ses allures indépendantes, leur fait prendre parfois pour un attachement ce qui n'est qu'un caprice. C'est là le seul inconvénient du système qui n'a pas d'ailleurs en pratique des conséquences aussi désastreuses qu'on pourrait s'y attendre en Europe. Le fait qu'on se marie jeune en Amérique a une influence marquée sur le caractère des hommes : le véritable ennemi du bonheur conjugal me paraît être là la position très privilégiée de la femme et l'absence de certaines responsabilités après le mariage, plutôt que la liberté entière qu'elle possède de choisir son mari; j'entends, par l'absence de certaines responsabilités, l'habitude qu'elle a de disposer comme elle l'entend de son temps et de sa bourse. Tandis que son mari, entraîné par le courant des occupations qui l'absorbent sans relâche du matin au soir, travaille et gagne de l'argent, sa femme, à qui les procédés pratiques de la vie matérielle du pays ont singulièrement simplifié l'administration et les soucis du ménage, cherche à se distraire dans son oisiveté relative par une foulede dépenses. Toujours désireuse de s'entourer des aises et des conforts qu'elle remarque chez sa voisine, elle cherche volontiers dans le luxe,

en se passant ses fantaisies, une contribution à son bonheur intérieur, et comme son éducation libérale a développé son goût et son intelligence, qu'elle peut aller seule partout, elle consacre une partie de son temps à des plaisirs peu fréquents en Europe. C'est ainsi que les théâtres des grandes villes regorgent, durant le jour, de monde féminin ; les « matinées », si en vogue en Amérique, sont destinées exclusivement à la récréation des femmes que le retour de leur mari, pour le dîner de sept heures, retient à la maison le soir. Entrez dans ces salles remplies et vous y verrez à peine un homme. Théâtres, concerts, expositions, bazars de tout genre fourmillent, à New-York, à Boston, à Philadelphie, à Chicago, à Cincinnati, à Baltimore, à St-Louis et ailleurs, de femmes célibataires ou mariées en quête de distraction ; le passe-temps du « shopping » caractérise encore l'Américaine ; il est presque inconnu dans le vieux monde et consiste à aller dans les grands magasins, en quête, non d'un article nécessaire, mais de récréation. Durant la journée, les époux sont toujours séparés. L'Américain sort de chez lui de bonne heure le matin, et ne rentre à la maison que le soir pour y dîner et dormir. Ses occupations exigent qu'il leur consacre tout son temps ; il ne peut s'accorder le luxe de rentrer chez lui au milieu de la journée, pour un repas en famille : il perdrait une ou deux heures précieuses au moment le plus occupé de la journée ; il ne s'absentera à cette heure-là qu'un instant de son bureau pour avaler rapidement, au restaurant le plus voisin, un sandwich ou quelqu'autre nourriture légère ; il mangera même debout, sans prendre le temps de s'asseoir, tout en discutant une affaire avec une connaissance. En effet, il a invariablement, avant de sortir de chez lui,

pris en prévision de la journée un déjeuner substantiel qui caractérise les mœurs du pays. A huit heures, souvent déjà à sept heures du matin, il aura avalé viandes, poissons et mille autres mets inconnus à pareille heure du jour à l'estomac européen. Ce déjeuner solide, qui est presque obligatoire parmi toutes les classes de la société, chez l'artisan comme chez le banquier américain pur sang, me paraît être un trait caractéristique de la vie du pays. La journée devant être invariablement remplie et consacrée aux affaires sans qu'on l'interrompe à midi, il faut pouvoir tenir tête à l'ouvrage et ne pas avoir l'estomac vide. Où que vous alliez, cette coutume existe, car les besoins, les nécessités inhérentes à la nature du pays sont partout les mêmes aux États-Unis.

Puis de cette activité fiévreuse, qui résulte de l'accumulation d'entreprises et de travaux sur un nouveau continent, dépend un autre trait du caractère de l'homme américain. Il dépense et vit largement. A côté de lui, l'Européen, qu'il ait hérité sa position sociale de ses ancêtres ou qu'il l'ait faite lui-même, vit presque toujours en bourgeois. Qu'il soit *parvenu* par sa naissance et ses ancêtres, ou par son mérite individuel, l'Européen, le Français surtout, se distingue toujours de l'Américain par un esprit d'épargne, d'économie, souvent de parcimonie qui fait sourire celui-ci. Les conditions économiques des deux continents diffèrent et leur influence ne peut être analogue l'une à l'autre. Qu'il ait de la fortune ou qu'il n'en ait pas, l'Américain est généralement plus « grand seigneur » que l'homme titré du vieux monde, dont les prétentions cachent en général un esprit conservateur aussi manifeste lorsqu'il s'agit de sa bourse qu'en politique ou en coutumes. Dé-

pouillez l'aristocratie du continent européen, de France, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie ou d'Italie, du manteau d'apparences dont elle se revêt et vous trouverez en général que cette société, qui affiche si volontiers son mépris pour l'argent, se compose de gens éminemment intéressés et, à leur manière, très soigneux de leurs fortunes. On s'y marie surtout par intérêt, on cherche par des liaisons de famille à augmenter ou à maintenir son revenu, on calcule l'héritage de parents, on s'interdit toute union qui ne contribuerait pas à augmenter ses rentes ou qui aurait pour effet de les diminuer et de vous obliger à descendre du tréteau que l'on occupe devant la société. On sacrifiera ses sympathies à l'appât d'une dot bien sonnante et si l'on s'impose des charges pour satisfaire aux convenances et s'accorder des plaisirs mondains, on se gardera de sacrifices en faveur d'institutions d'intérêt public; on se refusera même certains conforts communs aux classes aisées en Amérique. Toutes les donations que l'on fait en France, chaque année, en faveur d'établissements philanthropiques n'atteignent pas le chiffre de celles de l'État de New-York, par exemple, où la population est neuf fois moins considérable; et néanmoins la France est riche et regorge de capitaux accumulés par l'épargne. A égalité de conditions, la maison américaine présentera des aspects d'aise, de confort, qui ne sont en Europe que le privilège de gens très riches; on vous dira, aux États-Unis, qu'une famille française pourrait vivre à la rigueur de ce qu'une famille américaine de même condition jette par la fenêtre. C'est que l'Américain, habitué dès sa jeunesse au travail et à la lutte pour l'existence, ressent, aux heures de repos, des besoins inconnus en Europe aux

rentiers plus fortunés que lui. Comme le marin, il se risque volontiers; en revanche, il demande aux jouissances matérielles de la vie une compensation à ses épreuves; il veut « détendre ses nerfs », trop fatigués par son genre d'existence. Pour ne parler que des faits connus de tout le monde, je mentionnerai comme preuve de ces tendances dépensières les chiffres fabuleux des importations d'objets de luxe aux États-Unis. La grande république achète plus de vins de champagne, de cigares de la Havane, de soieries, de diamants, etc..., que toutes les autres nations du continent européen. Or, de pareils articles ne sont pas réservés, en Amérique, exclusivement aux riches : car les millionnaires, malgré l'augmentation constante de leur nombre en Amérique, ne constituent réellement qu'une fraction très infime de la population totale. Ces articles sont d'un usage constant parmi les masses, et malgré le tarif de la douane qui frappe les objets de luxe de droits si élevés qu'il double et triple parfois leur coût original, le peuple ne saurait s'en passer. La femme du cultivateur possède une robe de soie, sa fille demandera un diamant à son fiancé; un simple commis fumera des cigares de vingt sous et son patron cherchera à se distraire des soucis causés par la perte de son argent en débouchant une bouteille de champagne ou de cognac qui lui coûte vingt-cinq francs. L'artisan dédaignera des bottes ou des vêtements ravaudés; il les jettera aux orties et en achètera des neufs. Partout le mépris de la petite économie qui caractérise le Français, l'Allemand, ou l'Italien. Tout récemment encore, la monnaie de cuivre d'un sou était exclue par l'opinion publique des États du Pacifique, et lorsqu'un voyageur la présentait comme appoint dans un magasin on l'engageait ironiquement à

garder « ses capitaux de l'Est ». Il a fallu toute la pression de l'influence commerciale pour faire consentir les Californiens à accepter des pièces de nickel de cinq sous; ils ne voulurent, durant longtemps, d'autre monnaie plus petite que des pièces de dix sous.

Si l'on veut se rendre compte des causes qui ont imprimé à l'Américain des États-Unis ce singulier caractère mélangé d'égoïsme et de générosité, il faut contempler la grandeur de l'ouvrage qu'il a accompli depuis trois quarts de siècle. La métamorphose de sa patrie est un fait si connu que je m'abstiens d'en faire le tableau. La population urbaine, insignifiante au commencement du siècle, est aujourd'hui de quatorze millions d'habitants, soit plus du cinquième de la population du pays : toutes ces villes, ces rues, ces édifices, ces maisons, tous ces chemins de fer qui y aboutissent, tous ces champs cultivés qui fournissent des aliments à ces villes sont l'œuvre toute récente de deux générations. La somme de travail nécessaire à cette transformation du désert surpasse toute conception. Essayez par exemple d'estimer seulement la quantité d'ouvrage de maçonnerie nécessaire à l'établissement de ces villes; la quantité de labeur qu'il a fallu pour défricher cet immense pays et convertir en terres cultivées tous les millions d'hectares qui alimentent aujourd'hui soixante-quatre millions de gens domiciliés dans la contrée, sans compter les produits qu'ils exportent; essayez de vous faire une idée du travail qu'il a fallu pour sortir des entrailles de la terre cet or, cet argent, que l'Amérique a jetés dans la circulation, ce fer, cet acier qui apparaît partout sous forme d'outils, de machines, de rails, de charpente, et qu'il a fallu transformer en objets utiles à l'homme; calculez le poids de ce charbon qu'il a fallu extraire du sol pour la

fusion de ces métaux et surtout pour la production de ces millions de chevaux de vapeur qui ont servi à fabriquer, façonner, transporter. Et dites-vous que ce pays n'avait que cinq millions trois cent mille habitants en 1800, dix millions à peine en 1820, vingt-trois en 1850, trente-huit et demi en 1870, cinquante en 1880, et qu'il en a soixante-quatre aujourd'hui. Ce pays, qui compte plus de kilomètres de voies ferrées, plus de journaux, plus de lignes télégraphiques (1) que toute l'Europe avec son énorme population, n'a donc pu accomplir tout cet énorme travail avec si peu de bras en si peu de temps qu'en déployant une activité, une énergie phénoménale. Vous étonnerez-vous par conséquent de ce que, l'habitude étant devenue une seconde nature, l'Américain soit aujourd'hui ce qu'il est ? Son caractère n'est-il pas le produit du milieu où il est né ? Cette masse d'entreprises industrielles nécessaires à la construction de ces villes, à la production de tout ce qu'il consomme et employe, ne lui a-t-elle pas permis d'acquérir cet esprit à la fois adroit et débonnaire, calculateur et dépensier, sage et extravagant, frugal et sybarite, qui nous frappe et nous surprend? Où que l'Américain tourne les yeux, son activité, son énergie, ses connaissances théoriques et pratiques, son bon sens, son jugement convertiront en or le temps qu'il consacrera au travail : il ne perdra donc pas un instant, inventera mille machines pour faciliter sa tâche et la rendre moins coûteuse, s'adonnera sans répit, au risque de compromettre sa santé et ses nerfs, à l'ouvrage entrepris. Puis, luttant avec le sentiment d'un homme qui sent que rien ne peut l'abattre, qu'aucune défaite momentanée ne peut

(1) Les chemins de fer et les télégraphes n'appartiennent qu'à des particuliers aux Etats-Unis. L'Etat n'en possède pas.

l'écraser, il s'accordera durant ses courts instants de repos tout le luxe que lui permet l'argent comptant dont il peut disposer. Il n'est pas riche! Peu importe. Il ne compte pas sa dépense; il trouvera bien moyen, le lendemain, de réparer la brèche qu'il a faite à sa bourse. Il sourira, lorsqu'il viendra faire rapidement le tour de l'Europe pour se reposer et pour calmer son cerveau, de la vie paisible, monotone, systématisée du vieux monde, où les carrières sont remplies, où personne ne se hâte, et où les bonnes affaires sont si rares que ceux qui peuvent éviter de risquer l'aventure préfèrent végéter, et pour ainsi dire moisir, les bras croisés. L'Européen ne comprendra pas cet homme. Parce que cet Américain dépense sans compter, l'Européen supposera qu'il est riche; il ne concevrait pas, le jugeant par son propre caractère, que cet homme, dont le plus grand capital est peut-être son cerveau, se permette le luxe de voyager, au risque d'être forcé l'année suivante de faire le plus rude des métiers pour refaire sa fortune. Beaucoup de ces désœuvrés du vieux régime, jaloux de ces fortunes d'outre-mer qui leur font sentir la perte de leur propre importance, accuseront cet homme du nouveau monde de chercher à éblouir les gens par l'éclat de ses dollars. Et néanmoins cet étranger, quelque riche qu'il soit peut-être en réalité, est vraisemblablement un homme intelligent et modeste qui rougirait de s'afficher en public entouré d'un apparat ridicule.

L'Américain ne comprendra pas davantage les mœurs européennes, et si vous avez sa confiance et qu'il vous fasse part de ses impressions de voyage, vous serez surpris de voir le mépris qu'il professe pour une foule de choses dont nous nous glorifions.

Il est enfin un autre phénomène curieux aux États-

Unis qui se manifeste pour ainsi dire d'une façon physiologique : l'influence de l'hérédité, du milieu, du climat, de la nourriture matérielle et intellectuelle se fait sentir non seulement sur les mœurs politiques et sociales, mais même sur le corps humain. Le fait est aujourd'hui constaté par la science médicale que la charpente osseuse de l'homme américain de race blanche est plus parfaite que sur le continent européen; si j'ose affirmer ce fait, c'est qu'il est reconnu par les savants des deux mondes qui ont étudié ce sujet. Les cas de déformation de l'épine dorsale sont presque inconnus, paraît-il, aux États-Unis : le squelette est mieux fait quoique la consistance des os soit moins dure qu'en Europe. L'idiotisme, le crétinisme ne se rencontrent presque pas; en revanche, diverses maladies nerveuses presque entièrement nouvelles et inconnues en Europe se manifestent tous les jours. La construction du corps humain paraît donc avoir subi là, comme le caractère et la tournure d'esprit, une modification; or, les causes de cette modification physique sont, de l'avis même d'autorités médicales, celles que nous venons d'indiquer.

Il est en effet un fait indiscutable : c'est que non-seulement la population américaine vit mieux que celle d'Europe, mais qu'elle est intellectuellement plus active; et il serait puéril de s'appuyer sur le fait que l'Europe contient une élite de penseurs, d'artistes, de savants supérieure à celle des États-Unis, pour contredire cette assertion. Cette élite européenn ne représente pas les masses de la population européenne : pour un grand écrivain, un grand génie qui naît, pour cent hommes qui ont puisé dans une éducation soignée tous les avantages de la culture exquise du vieux monde,

mille ou dix mille êtres humains végètent au pied de l'échelle sociale. Parcourez les campagnes de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Autriche-Hongrie, des pays slaves et scandinaves, même celles de la Suisse, dont la constitution politique est construite sur le modèle emprunté aux États-Unis, et vous serez frappé, si vous avez vécu en Amérique, du croupissement intellectuel des paysans qui forment la majorité numérique des habitants. Il va de soi que ce fait ne frappe jamais ou rarement l'Européen qui ne connaît d'autre continent, d'autre civilisation que la sienne : pour estimer, il faut pouvoir comparer, il faut par conséquent avoir étudié sur place le milieu du nouveau monde, pour pouvoir juger l'autre. Or, ainsi que le prétendent avec raison les Américains, leur pays a produit ce qu'ils appellent « la meilleure moyenne d'humanité » connue jusqu'à nos jours. Il est positif, à mon avis, que cette moyenne intellectuelle est de beaucoup de degrés inférieure en Europe, et la science nous montre en effet que, même dans le domaine physiologique, la supériorité du développement humain s'affirme par le raffinement général du corps. Sans doute, ce raffinement est une arme à deux tranchants : toute vertu peut devenir un défaut si l'on abuse de son usage. Ainsi, le sentiment d'indépendance individuelle, le mépris de cet esclavage méthodique et systématisé qui constitue les relations entre l'État et le citoyen européen, conduisent inévitablement, aux États-Unis, à un certain désordre administratif. De là ce phénomène observé par tous ceux qui connaissent bien le pays et ne se laissent pas aveugler par les mots creux et vides qu'aux États-Unis le peuple vaut infiniment mieux que son gouvernement. Observez les actes des congrès, des présidents

américains, et vous y trouverez rarement une grande sagesse politique. S'il y a quelque mesure illogique, maladroite à éviter et une décision sage à prendre, ce ne sera jamais le bon sens, le patriotisme, mais le hasard ou l'intérêt qui décidera entre les deux. La guerre de Sécession fut causée, on peut le dire, par un manque total d'habileté politique des deux partis. L'Angleterre, bien plus sage dans son gouvernement et toujours bien mieux servie par ses agents, a émancipé ses nègres sans commotion violente ; elle avait donné un exemple que l'on aurait dû suivre longtemps avant la guerre de Sécession, si le quart des tirades philanthropiques, débitées après l'ouverture des hostilités, avaient été sincères. Il eût été plus sage de rembourser aux propriétaires l'argent de leurs esclaves, dont la propriété n'avait jamais été mise en doute jusque-là, plutôt que de faire périr un million d'hommes, de dépenser des milliards et de ruiner les planteurs.

On pourrait même dire que le gouvernement américain s'est rendu et se rend encore aujourd'hui fréquemment ridicule par ses inconséquences, ses fautes, ses mesures mal prises, ses milliers de lois mal étudiées, incohérentes et souvent contraires à tous les principes du bon sens. Faites-en la remarque à un Américain intelligent, et il en conviendra avec vous ; mais il ajoutera que le pays est si sain que les fautes de l'État ne nuisent guère à la santé générale de sa patrie. On s'étonne en Europe, où l'on est habitué à voir la prospérité dépendre de mesures politiques ou administratives du gouvernement, de ce qu'une république, si dépourvue de véritables hommes d'État, prospère et tolère en même temps de si grands abus : c'est qu'on oublie, ainsi que j'ai essayé de le démontrer, que l'État

joue aux États-Unis un tout autre rôle que chez nous. Si, malgré l'excitation d'une campagne électorale, les vaincus se soumettent sans rancune au résultat de l'élection, c'est qu'ils sentent instinctivement que l'autorité que vont exercer leurs adversaires est trop restreinte pour leur permettre d'empiéter sur la liberté individuelle. Il y a quelques années, qu'après huit ans d'une administration éminemment corrompue et démoralisante, celle du général Grant, le peuple américain se trouvait partagé en deux camps à peu près numériquement égaux. Le parti républicain, qui avait élevé le général Grant à la présidence, votait pour M. Hayes, l'ex-gouverneur de l'Ohio ; le parti démocrate, qui réclamait la réforme, avait accordé ses suffrages à l'ex-gouverneur de New-York, M. Tilden. Des différentes campagnes électorales auxquelles il m'a été donné d'assister aux États-Unis, celle-ci fut certainement l'une des plus animées. La chance voulait que le vote électoral fût également divisé. Durant trois jours, le parti démocrate réclama la victoire ; le parti républicain prétendait que des fraudes commises dans trois États du Sud, où le vote était entre les mains des nègres, l'autorisaient à rejeter certains districts qui avaient décidé l'élection contre lui. Il s'agissait alors de savoir si la République continuerait à suivre les errements d'un parti dont les chefs avaient été convaincus de toutes sortes de méfaits, ou si le parti démocrate, appuyé par les gens honnêtes, réussirait à s'emparer des rênes. Jamais le salut d'un pays ne parut dépendre plus de pareille décision, dont tout le monde comprenait l'importance. Grâce aux manœuvres de certains politiciens, M. Hayes, qui réellement n'avait pas été élu, fut déclaré président par une commission électorale de sept membres, dont quatre appar-

tenaient à son parti, et M. Tilden, le véritable président, fut déclaré battu.

Je doute que, dans aucun pays d'Europe, le peuple n'eût pas immédiatement couru aux armes, car l'injustice était flagrante, et l'avenir du pays paraissait dépendre d'une réforme nécessaire ; néanmoins, malgré l'agitation générale, personne ne songea un instant à revendiquer par la force les droits de la majorité. « Que nous importe, à vous et à moi, — me disait à cette époque un Américain, — que A... ou B... soit à la tête du pays ? Est-ce que nos intérêts dépendent de leur gouvernement ? L'essentiel n'est-il pas de maintenir l'ordre, de ne pas bouleverser l'union pour une bagatelle, et de pouvoir vaquer à nos affaires ? »

Vingt révolutions ont mis un pays à feu et à sang en Europe pour une cause moins grave, car il s'agissait là d'une véritable usurpation. On dira peut-être que cette indifférence du public en matière d'honnêteté politique condamne le peuple américain. Que sais-je ? Le nouveau président, qui était censé représenter la cause de la corruption, se trouva être un parfait honnête homme, dont l'administration fut l'une des meilleures que la République ait vues. « C'est une affaire de chance, — observais-je à un homme d'État américain. — Bah ! — me répliquait-il en riant, — les États-Unis ont toujours ces chances-là !... »

Mais ce calme, ce sang-froid politique n'est pas le résultat prémédité d'une sagesse supérieure : c'est tout simplement l'effet du peu d'importance qu'a l'État dans la vie pratique et journalière des habitants. En Europe, l'élection d'A... ou de B... eût eu probablement une influence directe sur la forme des institutions. A... eût été monarchiste et B... un radical ; or, le monarchiste

eût été un ultramontain en France, ou un anti-ultramontain en Italie, tandis que B... eût voulu abolir les couvents, séculariser les biens du clergé et abolir les budgets des cultes. De là des haines, des sentiments de rage contre la tyrannie, des violences enfin, et puis la guerre civile. En Amérique, ni A... ni B... ne pouvaient influer sur les libertés de l'église, sur l'éducation des enfants, sur les droits de tout genre que possède le citoyen. Donc à quoi bon se battre? Et la paix fut préservée.

Après l'assassinat de Garfield par un forcené, la succession politique échut à son antagoniste, le vice-président Arthur. Ici encore le pays se trouvait partagé en deux camps : le sang du Président paraissait presque retomber sur la tête de son successeur. Ailleurs, des troubles eussent éclaté aussitôt. Tout resta dans l'ordre. En quelques heures, l'administration de ce grand pays passa des mains du mourant à celles de son ennemi politique. Les partisans de Garfield se turent et peu de jours après, son successeur, faisant subitement volte-face, et revenant de ses erreurs, maintenait d'une main ferme, dans la même voie que Garfield, l'administration de l'État.

Affaire de chance, dira-t-on encore? Peut-être ; et néanmoins lorsque, le lendemain de l'assassinat, je déplorais auprès de l'homme d'État mentionné plus haut que la succession de l'autorité tombât entre les mains de l'adversaire du Président assassiné. — « Bah ! — me répondit-il également en haussant les épaules, — je « déteste les principes de cet homme; mais après tout « quel mal pourrait-il faire ?... Son seul pouvoir consis- « tera à donner des places à ses amis. »

Il ne faut donc pas être surpris si, malgré le peu de

gens de vrai talent que les États-Unis ont élus au congrès et à la présidence, si malgré les fautes, les erreurs les vices et la corruption de leurs politiciens, le peuple américain vit politiquement heureux et prospère. Ce n'est pas le fait d'un bon gouvernement : c'est le fait, je le répète, que les libertés américaines, si peu en honneur chez nous, sont à l'abri de *tout* gouvernement.

En effet, les dangers qui menacent les Américains sont d'un autre genre que les nôtres. Les Américains ont résolu depuis longtemps à leur manière des problèmes qui nous paraissent encore insolubles, relégué le militarisme et la force armée, rendus inutiles par leur union, au rang de mesures folles et barbares, tranché pour toujours les questions éternellement vivantes en Europe d'antagonisme religieux, rendu à l'homme non ces libertés vides et creuses que réclame à grands cris le radicalisme européen, tout en enchaînant de plus en plus les citoyens par ses mesures autoritaires et ses taxes, mais son indépendance individuelle, ses droits les plus sacrés. Les garanties de la loi d'*habeas corpus* empruntées à l'Angleterre par exemple, et aussi inconnues de l'absolutisme russe que du républicanisme français ou suisse, sont ancrées dans l'esprit du nouveau continent. Là, l'autorité n'arrête pas un homme, ne le met pas sous verrous, sans avoir à rendre compte au magistrat désigné par le captif, durant les vingt-quatre heures suivant l'arrestation, des motifs de celle-ci. Et la mise en liberté sous caution, presque inconnue de nos états tutélaires, préserve des mesures despotiques en vogue sur notre continent. On se souvient des cas d'arrestations opérées si fréquemment chez nous en temps de révolution et même en temps de calme. Que de gens emprisonnés, poursuivis comme des criminels par haine poli-

tique qui occupent quelques années plus tard les charges les plus élevées de leur patrie! En France, en Italie, en Allemagne, les chambres et les bureaux de l'État fourmillent de gens utiles, jadis proscrits, exilés, emprisonnés et souvent même condamnés à mort par le régime précédent. L'État se trompait donc lorsqu'il violait leurs libertés individuelles sous prétexte de veiller au bien public!

Ce sont d'autres questions que celles que l'Europe n'a pas pu résoudre qui présentent aux États-Unis des dangers pour l'avenir. Ils n'ont rien à craindre du conflit des haines politiques qui divisent par exemple la France en monarchistes, bonapartistes, républicains, cléricaux et libéraux; mais ils ont à redouter des conflits d'intérêts ligués de façon à exploiter la bourse de certaines classes; les syndicats de tout genre qui centralisent le pouvoir économique d'une façon incompréhensible en Europe sont bien plus à redouter que les actes maladroits du congrès. Le socialisme d'État, auquel l'Europe dite « libérale » prétend vouloir s'acheminer, et le développement phénoménal de la puissance individuelle d'un industriel, d'un roi de chemin de fer ou d'un financier américain, procèdent de deux causes opposées. L'un est l'excès de centralisation, d'abdication complète des libertés véritables d'un être humain, l'autre est l'abus de la décentralisation et de la supériorité de l'individu sur l'État. Entre ces deux maux, le premier me paraît, à en juger par le mécontentement général en Europe, et le contentement des Américains, infiniment plus funeste au développement de l'homme.

Enfin, l'activité du courant américain débarrasse également la société du nouveau monde de cette classe si nombreuse chez nous qui croupit à la surface, aussi

bien que dans les bas-fonds de nos eaux plus tranquilles. Chez elle, la sève atteint l'extrémité des racines comme les branches les plus hautes ; chez nous, les racines, la partie inférieure de notre société, se pourrissent faute d'aliments, d'air, de lumière, et la partie supérieure de la plante, celle qui est la plus haute, qui domine en apparence, notre aristocratie en un mot, a cessé depuis longtemps de verdoyer et de porter des fruits. Elle s'est desséchée ; elle est devenue du bois mort inutile à la vie de l'arbre, comme ces vieilles branches sans feuilles, recouvertes par la mousse de l'âge, dont les formes bizarres, et presque ridicules aujourd'hui, rappellent à peine le rôle qu'elles ont joué jadis dans l'économie végétale de la plante. Qu'il s'agisse de l'aristocratie française, espagnole ou italienne, de l'aristocratie allemande, autrichienne, scandinave ou magyare, tout revêt l'apparence du sépulcre blanchi : le peuple en a conscience ; il connaît l'incapacité intellectuelle de ce monde désœuvré, qui ne contribue ni par son travail au progrès scientifique ni par son exemple aux progrès matériels et moraux. Ce ne sont point eux qui remplissent les chaires de nos universités, qui construisent nos édifices, nos chemins de fer, nos machines, nos steamers, nos mille et un engins de civilisation, qui dirigent en un mot le mouvement moderne.

Un journal prussien, organe royaliste, que l'on ne soupçonnera pas de radicalisme, s'exprimait récemment ainsi, à propos de la conduite scandaleuse de trois jeunes gentilshommes allemands dont les faits et gestes touchaient au suprême de l'ignoble :

« Beaucoup d'argent, pas de travail sérieux, pas de
« discipline morale, pas de sens de la vie pratique, ne

« vivre que pour son plaisir, dormir la grasse mati-
« née, partager sa journée entre la toilette, le déjeuner
« et le dîner, et sa soirée entre le théâtre et le café !...
« Comment un jeune homme n'arriverait-il pas à se
« dépraver dans de pareilles conditions ? »

Cette classe-là est inconnue à l'Amérique : du moins si le dévergondage de la jeunesse dorée existe dans les grandes villes, l'accès des emplois, des charges publiques, de l'armée, de la marine, des maisons et des familles qui se respectent est interdit à ces gens-là, dont le titre nobiliaire et l'uniforme d'officier en imposent encore trop souvent à la société du vieux monde.

On se souvient de ce mot à la fois cruel et charmant de Lincoln à un jeune officier autrichien, rejeton de grande famille, que le ministre d'Autriche présentait un jour à la maison Blanche. Le jeune homme désirait se faire incorporer avec son grade dans un régiment américain; Lincoln l'avait interrogé longtemps pour se rendre compte de sa valeur intrinsèque; et le jeune homme, un peu impatienté de cet examen, avait observé qu'il appartenait à une des premières familles de la Hongrie.

« Oh ! — dit Lincoln en l'interrompant avec cette bonhomie ironique qui le caractérisait et en posant la main sur l'épaule du jeune gentilhomme : « *Ces choses-là ne vous empêcheront pas de réussir dans ce pays !* »

D'autre part, le paysan, c'est-à-dire cet être engourdi, tantôt brutal et superstitieux, tantôt lâche et indifférent, sur lequel l'État européen s'appuie pour maintenir son pouvoir, n'existe pas aux États-Unis. Là, le cultivateur a franchi d'un bond, grâce aux conditions du milieu où il vit, plusieurs échelons de la so-

ciété humaine. Le « farmer » américain travaille moins de ses bras : il ne courbe peut-être pas son front sur la terre qu'il cultive, avec cette résignation lente du bœuf de labour qui paraît parfois en Europe l'idéal du travail. En revanche, son cerveau a été développé par l'éducation et la lecture, et s'il est moins opiniâtre au travail, moins patient, moins parcimonieux, c'est qu'il compte plus sur son intelligence que sur ses bras pour s'assurer son pain. Ce mépris du travail purement manuel et brutal caractérise d'ailleurs l'Américain : selon lui, c'est la machine de fer et d'acier, et non la machine humaine, qui doit accomplir l'œuvre. Ce qui frappe toujours le touriste américain en Europe, ce qu'il ne pardonne jamais à notre civilisation, c'est que la femme travaille aux champs et que l'homme s'exténue à faire l'ouvrage qui chez lui est le travail d'une machine. Lorsqu'il aperçoit dans nos campagnes ces êtres écrasés par l'action combinée d'une diète insuffisamment riche où la viande est remplacée par la pomme de terre, et d'un labeur incessant qui empêche l'homme, la femme et l'enfant d'atteindre tout leur développement physique et intellectuel, l'Américain sourit. Il se sent grand seigneur et repousse avec dédain nos prétentions à marcher de pair avec lui. Il hausse les épaules en voyant l'effet du renchérissement opéré par les taxes de l'État sur toutes les denrées alimentaires, sur tous les articles qui contribueraient à améliorer la vie. Chez lui, où le protectionnisme n'est autre chose que la guerre aux industries européennes au profit des industriels américains, le pain, la viande, le coton, le pétrole, la laine, le cuir des chaussures, le fer, le charbon sont bon marché, abondants et sont des produits du pays. Les denrées nécessaires à une vie saine

et hygiénique ne passent point en douane, et lorsqu'elles y passent, comme le café, le sucre, le thé, l'État n'oserait pas les frapper : les individus, le peuple ne le supporteraient pas. De fait, tous les revenus énormes de la douane des États-Unis, la seule taxe imposée par l'État fédéral, sont prélevés pour ainsi dire sur des articles de luxe ou des articles qui ne sont pas indispensables au peuple. C'est pour cela que le peuple américain considère avec indifférence les mesures peu libérales de son gouvernement protectionniste. Que lui importe qu'on frappe de droits presque prohibitifs les articles de France, d'Angleterre ou d'Allemagne?

En Europe, c'est différent. Là, l'État dévore ses enfants comme l'ogre de la fable. Sous prétexte de salut public, on interdit presque la viande aux classes pauvres, on taxe leurs vêtements, leurs souliers, tout ce qui est nécessaire à leur existence, à leurs aises, àleur confort; le café, qui ne vaut que vingt sous la livre au Brésil, le pétrole, qui permet à l'artisan de lire et de s'instruire durant la longue soirée d'hiver, le sucre, le tabac, l'outil étranger qui simplifie le travail, tout devient « objet de luxe ». On s'arrêtera peut-être lorsque l'État, qu'il soit monarchie, comme en Prusse, ou république, comme en Suisse, n'aura plus pour contribuables, dans certaines contrées, que des misérables nourris de pommes de terre depuis trois ou quatre générations, commandés par les sergents de l'État réglementeur de l'agriculture, de l'industrie, du commerce sur le modèle de la caserne. L'idéal paraît être pour certaines gens cette autorité qui d'une main prétend s'interposer entre l'ouvrier et le patron au profit du premier, et de l'autre écrase tout le monde de son militarisme et de son ingérence; un souverain qui préside avec onction et grand sérieux

le matin au règlement du travail et des salaires de certaines industries, qui oblige les patrons à puiser quelques sous dans leurs poches, et court de là commander la manœuvre en uniforme de cuirassier, alors que chaque coup de canon tiré en l'air représente la nourriture d'une dizaine de familles. Qu'il s'agisse de Berlin ou de Berne, le principe est le même.

C'est en vain que la statistique, le bon sens, la science, les faits nous avertissent qu'affamer certaines classes ou du moins les priver de tout confort pour remplir les coffres de l'État et permettre à celui-ci d' « *encaserner* » l'esprit humain, n'est pas une mesure sage. Les gens qui président aux destinées de l'Europe moderne paraissent ignorer que leur routine nous conduit peu à peu à la condition de ces peuples qui, comme la Turquie et l'Espagne, ont sombré moralement sous l'effet de l'écrasement de l'individu par l'État.

Le militarisme est une chose impossible aux États-Unis, par la simple raison que personne ne voudrait s'en imposer les charges. On ne divisera pas le pays, on préservera l'Union comme on l'a déjà fait, uniquement afin de ne pas répéter sur le continent américain les erreurs de l'Europe. En revanche, l'avenir réserve là aux futures générations des questions économiques qui n'ont jamais été posées nulle part.

Quels que soient les vices, les fautes des Américains, le milieu dans lequel ils se sont développés a réveillé en eux une singulière qualité de l'esprit : *ils ne fonctionnent jamais à vide*, si j'ose employer ici l'expression d'un écrivain français auquel j'emprunte le mot.

« Depuis trois siècles, — nous dit Taine, — nous per-
« dons de plus en plus la vue pleine et directe des
« choses ; sous la contrainte de l'éducation casanière

« multiple et prolongée, nous étudions, au lieu des « objets, leurs signes ; au lieu du terrain, la carte ; au « lieu des animaux qui luttent pour vivre, des nomen- « clatures, des classifications, et, au mieux, des spe- « cimens morts de muséum ; au lieu des hommes sen- « tants et agissants, des statistiques, des codes, de l'his- « toire, de la littérature, de la philosophie, bref des « mots imprimés et, chose pire, des mots abstraits, les- « quels, de siècle en siècle, deviennent plus abstraits, « partant plus éloignés de l'expérience, plus difficiles à « bien comprendre, moins maniables et plus décevants « surtout en matière humaine et sociale. Dans ce do- « maine, par l'extension des États, par la multiplication « des services, par l'enchevêtrement des intérêts, l'objet « indéfiniment agrandi et compliqué échappe main- « tenant à nos prises ; notre idée vague, incomplète, « inexacte, y correspond mal ou n'y correspond point ; « dans neuf esprits sur dix, et peut-être dans quatre- « vingt-dix-neuf esprits sur cent, elle n'est guère qu'un « mot ; aux autres, s'ils veulent se représenter effec- « tivement la société vivante, il faut, par-delà l'ensei- « gnement des livres, dix, quinze ans d'observation et « de réflexion, pour repenser les phrases dont ils ont « peuplé leur mémoire, pour se les traduire, pour en « préciser et vérifier le sens, pour mettre dans le mot « plus ou moins indéterminé et creux la plénitude et la « netteté d'une observation personnelle. Société, État, « gouvernement, souveraineté, droit, liberté, on a vu « combien ces idées, les plus importantes de toutes, « étaient, à la fin du XVIIIme siècle, écourtées et fausses, « comment, dans la plupart des cerveaux, le simple « raisonnement verbal les accouplait en axiomes et en « dogmes, quelle progéniture ces similaires métaphy-

« siques ont enfantée, combien d'avortons non viables « et grotesques, combien de chimères monstrueuses et « malfaisantes. »

C'est grâce à une tournure d'esprit diamétralement contraire à celle-là que la civilisation américaine, avec ses vertus et ses défauts, est devenue ce qu'elle est. Certaines utopies, dites libérales en Europe, ne correspondant pas à la substance de la liberté qu'exigeait le nouveau monde, n'y ont jamais pris pied. En revanche, les prédictions pessimistes des partisans européens d'un gouvernement fort et méthodique ne se sont jamais réalisées. Et ainsi que j'ai essayé de le montrer l'édifice politique et social des États-Unis reste debout, comme un monument *sui generis* d'une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité.

La race blanche est devenue majeure dans le nouveau monde; sur notre vieux continent, elle est restée mineure sous la tutelle de l'État.

LA RACE NOIRE

AUX

ANTILLES ET AUX ÉTATS-UNIS

Il fut un temps, avant l'abolition de l'esclavage, — cette institution malheureuse implantée par les conquérants espagnols sur le sol de la libre Amérique,— où la question nègre passionnait tout le monde. Mais depuis que l'émancipation des noirs était un fait accompli, cette question paraissait avoir perdu tout intérêt d'actualité.

Aujourd'hui, les récentes découvertes de Stanley et d'autres voyageurs sur le continent noir ont redonné en quelque sorte au nègre une certaine importance. L'homme noir redevient intéressant par le fait que nous avons tout récemment envahi son domaine jusque-là impénétrable ; et l'avenir très prochain nous réserve probablement le nouveau spectacle d'une suite non interrompue de conflits et de malentendus avec nos « frères africains ».

Il est clair que les nègres d'Amérique ne sont pas des nègres d'Afrique ; mais on a si peu compris en général en Europe le caractère et les aptitudes de la race noire qu'il conviendrait, je crois, — le jour où le conflit inévitable des noirs et des blancs, résultant des récentes

annexions de l'Angleterre et de l'Allemagne, recommencera sous une nouvelle forme,— il conviendrait, dis-je, de ne pas se faire les mêmes illusions que celles que l'on a entretenues au sujet du nègre d'Amérique. Or, la méthode d'observation, la méthode expérimentale, qui a succédé dans le domaine scientifique à la méthode sentimentale, est la seule, on le sait, qui puisse nous épargner certaines déceptions : et c'est par ce motif que je me hasarde à soumettre au lecteur, pour ce qu'elles peuvent valoir, les observations que de nombreuses années de contact avec la race noire en Amérique m'ont permis de recueillir.

Je ne prétends avoir aucun « système » au sujet de la race nègre. Sambo ou Pompée, avec sa belle peau noire ou couleur marron, ses belles dents blanches et ses bruyants éclats de rire qui rendent sa gaîté naturelle si souvent contagieuse, m'a toujours été sympathique. Les services de tout genre qu'il m'a rendus comme ouvrier, comme domestique, et même comme cultivateur du sol, m'ont personnellement souvent paru préférables à certains égards à ceux de beaucoup de gens de race blanche ; et n'ayant aucun préjugé ni pour ni contre lui, je demande humblement au lecteur d'en faire autant, et de déposer à la porte de cette étude toute idée préconçue sur son compte.

Les doctrines absolues et abstraites ne serviront pas plus en Afrique qu'en Amérique à la solution des questions qui vont s'y présenter. Gardons-nous maintenant, en conquérant ce nouveau continent, de répéter les mêmes erreurs. Il suffirait par exemple d'introduire en Afrique les doctrines, tantôt arbitraires, tantôt radicalement égalitaires qui ont caractérisé la gestion des Antilles françaises, pour y créer des difficultés, des

haines, des guerres interminables, et amener là finalement, comme à Haïti, la ruine morale et économique du pays.

Les relations qu'entretiennent entre elles les quatre grandes races humaines qui peuplent aujourd'hui l'Amérique sont vraiment curieuses. Elles s'y coudoient parfois de la façon la plus étrange, et, pour en donner une idée, avant de nous occuper spécialement de la race noire, je me permettrai de relater ici un incident qui, tout en ayant l'air d'une digression, n'en présente pas moins le côté pittoresque du nouvel état de choses créé dans le nouveau monde. La scène était étrange.

C'était aux États-Unis, au Far-West, dans un endroit « perdu » du Montana. Le lieu même n'offrait aucun intérêt, car le pays était désert à vingt lieues à la ronde, et il n'y avait là qu'une simple bicoque en bois qui servait à la fois de relais postal, de magasin de vêtements et de vivres, de débit de tabac, de cartouches et d'articles de tout genre, et puis enfin d' « hôtel ». Sous la petite véranda de cette maison isolée, en face du hangar où mon cheval et moi nous nous reposions un instant à l'ombre, se trouvaient quatre créatures humaines, dont l'apparence n'avait au premier abord rien d'extraordinaire pour moi.

Le premier de ces hommes était un Américain, émigré d'Ohio. C'était le propriétaire des terres environnant la maison. Il était assis devant sa porte et renversé sur sa chaise à l'américaine; les talons appuyés sur la balustrade, à la hauteur du menton, il lisait, un cigare à la bouche, le journal que la poste avait apporté ce jour-là.

Le second, appuyé à quelques pas plus loin contre l'un des poteaux de la véranda, debout, immobile comme

une statue, contemplait d'un air grave et solennel l'horizon de montagnes lointaines et bleuâtres vers lequel le soleil descendait rapidement. Il avait la main appuyée sur le canon de sa carabine, et une couverture rouge enroulée autour de sa haute taille cachait presque son corps. Deux longues tresses de cheveux noirs pendaient sur sa poitrine, et une plume d'aigle se dressait sur le sommet de sa tête. C'était un Peau-Rouge, un chef de la tribu des « Crows », qui était venu là pour flâner ou pour acheter peut-être quelques bagatelles pour l'une de ses femmes ou l'un de ses enfants.

Le troisième était un nègre. Il n'était pas silencieux comme les autres ; il fredonnait quelque chanson tout en graissant une paire de bottes appartenant au maître de la maison, et presque aussi luisante au soleil que la peau de ses bras nus. Ses cheveux crépus, sa grosse tête ronde, ses dents blanches comme celles d'un chien faisaient un singulier contraste avec la figure cuivrée de l'Indien qui lui tournait le dos à trois pas de là.

Le quatrième enfin était un Chinois, le « cuisinier » de « l'hôtel ». Il tournoyait d'un air affairé autour d'une marmite dans laquelle il cuisait quelque chose en plein air, tout près de la maison. Sa longue queue ne paraissait nullement l'incommoder dans ses opérations culinaires, pas plus que sa blouse flottante importée de Canton, comme ses pantalons courts, et ses souliers chinois. John, — tous les Chinois s'appellent John aux États-Unis, — ne disait mot. Il vaquait à ses affaires : Dieu sait d'ailleurs à quoi peut penser un Chinois, car l'expression de leurs visages ne m'a jamais paru varier.

Ma monture m'avait d'abord plus préoccupé que ces gens; puis tout en me reposant, à l'ombre, en face de

ces quatre hommes, je m'aperçus qu'ils représentaient là, devant moi, sur un espace de quelques mètres carrés et par hasard, les quatre races humaines. Je doute qu'il y eût quelqu'un d'autre qu'eux et moi au milieu de cette immense solitude, aussi loin que le regard pût s'étendre.

Ce qui me frappait encore, c'était que, par un caprice du sort, ces quatre figures qui posaient là inconsciemment sous mes yeux, devant cette bicoque, comme les représentants des quatre grandes divisions de la race humaine, assumassent précisément en ce même moment, et sans le savoir, une posture et une expression qui caractérisaient à merveille leurs différentes aptitudes. Leurs positions étaient si naturelles que chaque figure apparaissait moins comme un échantillon pris au hasard que comme un type véritable.

C'est pour cette raison que je me suis permis de parler de cet incident.

Je les observais sans mot dire, tout en réfléchissant à l'étrangeté de certains phénomènes sociaux en Amérique. Quelles péripéties, quelle succession, quelle combinaison d'événements avaient porté la race blanche à émigrer en masse en Amérique? La cupidité, les persécutions religieuses et politiques, et bien d'autres facteurs. Et comment la race noire était-elle venue d'Afrique, la race jaune d'Asie, pour se rencontrer avec elle et troubler le pauvre diable de Peau-Rouge dans ses solitudes d'Amérique?

D'ailleurs, cet Américain, ce propriétaire renversé sur sa chaise et lisant son journal au milieu de ce désert, n'était-il pas pour ainsi dire le symbole vivant de la suprématie de ses semblables de race blanche? Ne représentait-il pas en quelque sorte la supériorité du

travail intellectuel sur le travail manuel? N'était-ce pas par la réflexion, par l'observation, par l'étude, par mille manifestations de la faculté de penser plus développée en cet homme que chez les trois autres, que la race caucasienne avait conquis sa position prédominante dans le nouveau monde? Ces trois autres races n'étaient-elles pas devenues les vassales de la race blanche d'un bout du continent à l'autre, des plaines glacées que baigne l'océan Arctique jusqu'au cap Horn et à la Terre de Feu? Cet Américain me rappelait Galilée, Newton, l'invention de Gutenberg, la découverte de la vapeur, de l'électricité, la science moderne, en un mot. Que me rappelaient les autres?

Et certaines gens ont écrit des volumes dans notre vieille Europe, et y ont péroré en toute sincérité pour prouver « que tous les hommes sont égaux ». Les convictions honnêtes peuvent être respectables, mais elles ne sont pas toujours nées viables, et les faits en Amérique ne justifient malheureusement pas les utopies.

Qu'eût dit ce citoyen républicain de race blanche, cet Américain imbu des doctrines les plus réellement libérales qu'ait connues notre race, qui lisait là son journal sous la véranda, si vous lui eussiez nié sa supériorité sur ce Peau-Rouge, sur ce nègre et ce Chinois? Il eût haussé les épaules et à moins qu'il ne vous eût pris pour un fou, dont il serait cruel ou inutile de détruire l'illusion, il vous eût répondu comme tout autre Américain :

« Ce nègre auquel, à tort ou à raison, nous avons subitement accordé des droits politiques pour mettre fin à notre guerre de Sécession, n'est pas un méchant homme. Je lui reconnais des droits, mais il n'est pas mon égal : ses dispositions, ses aptitudes vous prouvent

qu'il est mon inférieur. Donc, je ne mangerai pas à la même table que lui ; néanmoins, nous autres Américains, nous ne sommes pas fiers et nous ignorons les distinctions sociales du vieux monde. Ce nègre ne voyagera pas, si faire se peut, dans le même wagon que moi ; on l'exclura des hôtels ou des auberges où je logerai, on lui interdira du moins l'accès des salles ou lieux publics destinés au confort et à l'amusement de la race blanche. »

Vous répondrez, vous qui venez d'Europe et ne connaissez d'autre race que la vôtre, que cette doctrine est absurde, qu'elle jure avec tous vos principes. Mais qu'importent vos opinions et vos principes s'ils sont en désaccord avec la réalité ! Ce nègre n'est pas l'égal de cet Américain, ni ce Peau-Rouge, ni ce Chinois. De là cet état de choses, qui vous étonne. Que la nature ait bien fait de priver ce nègre, ce Peau-Rouge et ce Chinois de certaines forces qui nous caractérisent, nous autres de race blanche, c'est une autre question. La nature a réglé, disposé les choses ici-bas à sa manière ; elle ne nous a pas consultés. Je ne sais si elle eut tort ou raison.

Remarquons, je vous prie, qu'il y a des siècles, — des centaines de siècles, —que l'Afrique existe, libre de toute ingérence étrangère, abandonnée à elle-même et à sa propre race ; car les nègres ont été jusqu'aujourd'hui les maîtres absolus de leur continent noir, comme les hommes de race rouge le furent jadis du leur jusqu'à Christophe Colomb, comme les Chinois chez eux, comme la race blanche en Europe. Et qu'ont fait les nègres en Afrique depuis les milliers d'années qu'ils y existent en souverains du pays ? Ils y ont planté des bananes, du riz et divers fruits, les ont récoltés, les ont mangés, de père en fils, de génération en génération, dévorant parfois leurs prisonniers de

guerre pour changer leur menu, et c'est à peu près tout ce que l'histoire a porté à leur actif, — si tant est que le cannibalisme, encore en vogue aujourd'hui dans les régions de l'intérieur, chez les « pur sang », chez ceux qui ont conservé, grâce à l'éloignement des côtes, les bonnes vieilles traditions nègres, doive se porter à leur actif.

Après toutes ces centaines de siècles, ces milliers de siècles peut-être, qui se sont écoulés depuis que le noir possède son continent, c'est là réellement à peu près tout ce qu'il a fait. Pas même une de ces ruines gigantesques, — car l'Égypte n'est pas nègre, quoiqu'elle soit en Afrique, — qui attestent ailleurs, au Mexique, au Yacatan, au Pérou, un certain degré de civilisation atteint par la race rouge.

Les Chinois firent au moins la Chine, et la Chine, on le sait, a du bon. Loin de moi de parler peu respectueusement de ces braves gens qui inventèrent la poudre sans savoir s'en servir, et cette encre dont parla si bien Tœpffer, et mille autres belles choses, depuis la confiture de gingembre jusqu'aux maximes de Confucius. L'homme jaune a joué du moins un rôle ici-bas, un drôle de rôle, si l'on veut, et quelque peu conforme à sa couleur (car le jaune est après tout une drôle de couleur), mais enfin qu'on aime ou qu'on n'aime pas les Chinois et les Japonais, leurs cousins, tout le monde reconnaît qu'ils sont parfois très forts.

De l'Indien d'Amérique nous ne savons presque rien, sinon ce que nous en ont dit les premiers Espagnols qui les virent. Mais, ainsi que l'a prouvé Wilson, un auteur américain, dans son excellent livre sur la *Conquête du Mexique*, il est plus que probable que les rapports de Cortez et de Pizarre sur la civilisation

qu'ils avaient découverte étaient en grande partie exagérés et parfois aussi imaginaires que des contes de fées ; ils avaient presque toujours pour but de grandir aux yeux de la cour d'Espagne l'importance des efforts et des victoires des conquérants. Mais enfin ces villes colossales de Palenque, d'Uxmal, de Zahi, de Coban, déjà en ruines lorsque Cortez envahit le Mexique, — car il passa à quelques milles de la première sans la voir ni se douter de son existence, tant la forêt vierge qui entourait déjà alors ces ruines était épaisse et solitaire, — ces villes, dis-je, témoignent par leur architecture qu'il y eut un temps en Amérique où la race rouge savait faire autre chose que chasser et poursuivre le gibier à la piste.

Quant à la race blanche, que n'a-t-elle pas fait ? Et que ne fera-t-elle pas encore ? Depuis l'âge de pierre, depuis l'époque lacustre, depuis cette époque reculée où sa main façonnait les instruments de silex retrouvés sous les graviers d'Abbeville et dans le sol des cavernes, quels progrès de tous genres n'a-t-elle pas faits ? N'a-t-elle pas créé la science, cette chose inconnue sur le continent noir ? N'a-t-elle pas élevé de plus en plus l'intelligence humaine sur des hauteurs qui vous donnent parfois le vertige ? N'a-t-elle pas inventé mille et un procédés pour alléger les souffrances humaines, et créé cette philanthropie toute moderne et pratique qui caractérise notre siècle, et a couvert l'Europe et les États-Unis d'asiles pour les aveugles, les sourds, les muets, les fous, les orphelins, les vieillards et les malades en tout genre ? Chez nous, une activité incessante tendant à tout améliorer, se trompant parfois de méthode et de procédés, je l'admets, mais conservant néanmoins toujours l'idée fondamentale du « progrès ».

En Afrique, chez les nègres du moins, rien de pareil. L'on prétendait que l'infériorité de la race noire en Amérique provenait du fait qu'elle y était asservie, écrasée et maltraitée par les blancs; mais en admettant, ce qui est faux, ainsi que nous le verrons plus loin, que l'esclave d'Amérique fût plus écrasé, maltraité, asservi dans le nouveau monde que dans sa propre patrie, pourquoi chez lui, sur son propre continent, dans ces immenses régions que parcourait récemment Stanley, n'a-t-il jamais pu s'élever au-dessus du niveau du barbare, du sauvage, de l'homme inhumain et cruel ? Le temps ne lui a certes pas manqué : il a peuplé son continent comme nous peuplâmes le nôtre, à une époque qui se perd dans la nuit des âges préhistoriques. Donc, s'il est resté en Afrique ce qu'il était, alors qu'aucune race étrangère ne l'opprimait chez lui, n'est-ce pas tout simplement qu'il ne nous valait pas, qu'il ne possédait pas ces dons naturels dont nous doua la nature ?

Certaines gens me diront que j'enfonce une porte ouverte, et qu'il est généralement admis que nous autres de race blanche sommes supérieurs aux nègres. Alors à quoi bon ces théories sentimentales qui ont si longtemps servi de boussole à une foule de personnes lorsqu'elles traitaient des droits des noirs et refusaient de tenir compte de la valeur relative du blanc et du nègre en Amérique? Sans doute, même le nègre cannibale a des droits : il est une créature humaine et même, « si par impossible, » comme disent les avocats, il ne l'était pas, il en aurait encore, puisqu'il possède des nerfs pour souffrir. Mais entre la possession de certains droits qui sont ou doivent être communs à tous les hommes et ces privilèges imaginaires que les jacobins français déclaraient être « l'héritage

commun de toute l'humanité », il y a mille lieues.

Libre à des gens détraqués ou rêveurs, à Rousseau, par exemple, et à ses amis, tous gens qui n'avaient jamais vu de nègres ni de sauvages d'assez près pour les connaître ou les juger, de pérorer et de rhétoriser sur « l'État de nature » et « les Droits de l'homme ». Le sauvage de Rousseau vaut, à mon avis, les bergers de Florian : en fait de philosophie expérimentale, ces deux écrivains se valent. Mais ne nous étonnons pas si les Américains, tout libéraux qu'ils sont, le sont à leur façon et n'admettent pas en pratique les doctrines égalitaires que la France a cherché en vain à exporter dans le nouveau monde. Elle n'a réussi qu'une fois à cette exportation : c'était à St-Domingue. On connaît le résultat immédiat qu'eut l'introduction des théories jacobines dans cette île; il fut désastreux pour tout le monde, aboutit à un massacre général des blancs d'abord, puis des nègres entre eux, et amena la ruine générale. Mais ce que l'on sait moins en Europe, c'est l'histoire plus moderne et abominable de cette île depuis le massacre des planteurs jusqu'à nos jours. Nous y reviendrons plus loin : le culte du Vaudou accompagné de sacrifices humains n'est malheureusement qu'une horrible réalité encore à l'heure qu'il est dans cet infortuné pays. C'est la seule contrée, nous le répétons, où la devise jacobine absurdement égalitaire ait jamais été proclamée en Amérique (à tel point que tous les actes officiels de la République noire sont précédés des mots : Liberté, Égalité, Fraternité), et c'est précisément la seule contrée du nouveau monde qui, par une ironie du sort, soit retombée à l'état de barbarie. L'utopie française a créé le Haïti moderne, où des mœurs presque aussi brutales et inhumaines que celles du

continent noir ont remplacé les erreurs de l'ancien système colonial.

De quelque manière que l'on considère l'institution de l'esclavage en Amérique, qu'elle ait été un crime de lèse-humanité, comme on le prétend généralement aujourd'hui, ou qu'elle ait été une mesure utile sanctionnée par la religion et la morale, ainsi que je l'ai souvent entendu affirmer jadis aux États-Unis et aux Antilles, elle fut en tout cas, — à mon avis du moins, — plus fatale aux intérêts de la race blanche que nuisible à ceux de la race noire. L'homme blanc perdait l'énergie au travail au contact de l'esclave; le nègre, par contre, que l'on enlevait d'Afrique pour cultiver les plantations du nouveau monde, perdait rarement au change. Gardons-nous, en effet, de juger la question de l'esclavage par des raisonnements auxquels les faits ne servent pas de base : j'entends que les choses ne se passaient pas en Amérique précisément comme on se le figure en général, ni comme l'ont habituellement raconté des gens qui n'ont jamais vécu sur une plantation. Je sais par expérience que les opinions toutes faites que j'avais apportées d'Europe ont été beaucoup modifiées par un séjour de plusieurs années au centre d'une contrée cultivée presque exclusivement par des nègres; et, sans prétendre faire plus, je soumets, toujours pour ce qu'elles peuvent valoir, les observations recueillies sur les lieux et les conclusions qu'elles m'ont inspirées.

Et d'abord nous parlerons de la « traite des noirs ».

J'ai connu deux ou trois capitaines de navires qui avaient été « négriers », et je me suis fréquemment entretenu avec eux de la façon dont ils achetaient et transportaient leur cargaison de chair humaine. Ces

hommes étaient des marins comme tous les marins du bon vieux temps où l'on voguait sans confort sur des voiliers et où l'on n'avait pas des vapeurs. Je veux dire par là que ces hommes étaient des « loups de mer » comme on en trouvait dans toutes les marines. Vous ne les eussiez pas pris pour des *monstres*, si vous les aviez connus : la réputation de tous ceux que j'ai vus était même bonne dans la communauté.

L'un d'eux, un beau vieillard, né à Bordeaux à la fin du siècle passé, me paraissait même être un brave homme. Il s'appelait Rignac, et après avoir risqué sa vie durant plusieurs années comme second sur un vaisseau négrier, il s'était retiré avec une fortune très modeste, avait commencé une entreprise de transports par « roulage » dans l'île de Cuba et vivait là patriarcalement sur la côte nord avec sa famille. Cet homme était très intéressant, et ne vous scandalisez point si j'affirme qu'il était sympathique à tout le monde. Le débordement d'une rivière m'obligea à passer trois jours sous son toit hospitalier, et comme il racontait fort bien, j'obtins de lui une foule de renseignements sur son ancienne profession.

« Ce métier-là, me disait-il, était horriblement pénible et surtout fort dangereux. Les navires de guerre anglais, qui croisaient constamment sur la côte de Guinée où l'on chargeait son vaisseau, et sur les côtes de Cuba, où on le déchargeait, vous guettaient au passage, et les négriers qui étaient pris finissaient séance tenante leur carrière ici-bas au bout d'une vergue. L'on était impitoyablement pendu, car les Anglais, ayant aboli l'esclavage dans leurs îles, n'entendaient pas que les Espagnols en profitassent pour leur faire concurrence en cultures de sucre et de café. Aussi pour la traite fallait-

il de fins voiliers : le succès du voyage, qui était fort coûteux, et la vie de l'équipage dépendaient de la marche du navire. On s'adressait en général au nord des États-Unis, dans la Nouvelle-Angleterre, aux armateurs yankees, qui connaissaient bien leur métier de constructeurs de navires. Ils fournissaient la plupart du temps le vaisseau, et les meilleurs capitaines négriers venaient fréquemment de Boston, ou de quelqu'autre port des États puritains du Maine, du Connecticut ou du Massachussetts. On était naturellement bien payé : on embarquait à Boston ou à New-York des articles yankees pour faire des échanges avec les « rois nègres » qui nous réservaient leurs prisonniers de guerre, et l'on se mettait en route. Une fois sur la côte de Guinée, on traitait au mieux avec les potentats du pays. Souvent ils nous présentaient des prisonniers en mauvais état de santé : s'ils ne réussissaient pas à nous les vendre, ils les faisaient invariablement massacrer. On donnait un assez mauvais fusil pour un jeune noir bien taillé et robuste : les prix étaient parfois plus bas, parfois plus hauts.

« Une fois qu'on avait choisi son « bétail » et qu'il était payé, on en prenait naturellement autant soin que les circonstances le permettaient; on le nourrissait abondamment et le mieux possible : les négriers avaient toujours des vivres et de l'eau douce en abondance. En revanche, la place à bord était naturellement exiguë : les pauvres diables de noirs n'étaient pas toujours très à l'aise, mais le souvenir de la fin qui leur aurait été réservée sur terre paraissait leur faire prendre leur mal en patience. Tous les matins, on ouvrait les écoutilles, on faisait monter les noirs sur le pont par escouades et on les obligeait à se laver en leur lançant des

sceaux d'eau de mer. Ceci se faisait par hygiène, dans l'intérêt de la cargaison. Lorsque la traversée était rapide et durait trente ou quarante jours, on perdait rarement du monde pour cause d'épidémie; en revanche, lorsqu'elle était mauvaise, des maladies se déclaraient parfois et alors on administrait aussitôt les médecines nécessaires. L'intérêt du capitaine était naturellement de préserver la vie de gens qui valaient trois à quatre mille francs par tête lorsqu'il les débarquait sains et saufs. Quant à des cruautés, elles ne se passaient réellement qu'en Afrique; les rois nègres ne conservaient habituellement la vie que des prisonniers noirs qu'ils espéraient nous vendre; et les noirs nous suppliaient de les acheter; la crainte d'être laissés à terre leur apprenait souvent à nous cacher des défauts physiques qui nous auraient forcés à les refuser. A bord, la propreté était de rigueur; malheureusement, elle n'était pas facile à maintenir parmi de pareils passagers. »

Ce même Rignac me racontait également un jour un épisode assez dramatique de sa vie aventureuse qui tendrait à prouver que son capitaine, tout « négrier » qu'il était, ne manquait pas de cœur.

Durant l'un des nombreux voyages de ce genre qu'il avait faits, son vaisseau fut poursuivi par une corvette anglaise. On était en vue de Cuba. Le négrier était fin voilier, mais la corvette aussi, et celle-ci s'approchait de plus en plus. Rignac était, paraît-il, fort apprécié du capitaine, auprès duquel il remplissait les fonctions de lieutenant. Le seul espoir qui restait au capitaine était d'échapper à la corvette à la faveur des ténèbres, car le crépuscule arrivait. Il fallait à tout prix gagner du temps et empêcher la corvette d'arriver à portée de canon avant la nuit. Le vent était violent ; mais le

capitaine, pour hâter encore la marche, quoique le navire portât plus de toile dehors en ce moment-là qu'il n'eût été prudent, ordonna d'ajouter encore une voile de foc à l'extrémité du beaupré. Comme la manœuvre ne s'exécutait pas aussi rapidement que le voulait le capitaine, Rignac se précipita vers la proue et en un clin d'œil il atteignit le bout du mât sur lequel un matelot faisait de vains efforts pour amarrer une corde. Tandis que Rignac était suspendu à l'extrémité du beaupré, au-dessus des vagues, la voile de foc fut emportée par un coup de vent, le beaupré se brisa sous ses pieds et il tomba à la mer.

« Je tombai à l'eau, me dit Rignac, à moitié enveloppé par la voile, et dès que je pus me dégager, la rapidité de la course du navire, qui marchait comme une locomotive, m'avait laissé bien loin derrière le négrier. Il faisait presque nuit, et je vis que j'étais perdu. Mais mon capitaine, au risque de sa tête et en vue de la corvette anglaise, avait fait mettre en panne et jeter un canot à la mer. On me repêcha, je ne sais comment, au moment où je perdais connaissance et disparaissais sous l'eau. Le capitaine jouait gros jeu et il le savait : mais c'était un brave homme et il n'avait pas voulu m'abandonner lâchement. »

L'homme capable d'un pareil dévouement pour son subordonné devait évidemment ne pas être un « monstre » et posséder au fond du cœur autre chose que l'audace et l'intrépidité d'un pirate.

D'autres renseignements obtenus plus tard d'un ami de la Havane, dont le père avait été jadis l'un des principaux importateurs de nègres à Cuba, coïncident en tout point avec le rapport précédent. M. de C... était un Espagnol qui avait acquis une grande fortune aux

Antilles comme banquier et armateur. Sa réputation de probité était grande, et il employait constamment son fils, alors encore jeune, à la gestion de ses nombreux intérêts. Celui-ci me racontait parfois comment les vigies que son père entretenait secrètement sur certains points de la côte lui dépêchaient un messager qui arrivait souvent au milieu de la nuit en ville, à la Havane, pour l'avertir que tel ou tel négrier avait été signalé. Le gouvernement espagnol, grâce à la pression de l'Angleterre, avait en effet interdit l'importation de nègres. Aussi les débarquements se faisaient-ils à cette époque toujours de contrebande, généralement de nuit, et parfois il fallait obtenir la connivence des autorités supérieures, que l'on payait largement afin qu'elles fermassent les yeux. Alors mon ami, le jeune S... de C..., montait aussitôt à cheval et partait à toute bride dans la direction signalée, chevauchant parfois vingt-quatre heures et plus sans s'arrêter. Il fallait non seulement opérer le débarquement le plus rapidement possible, parfois sous le nez des gardes-côtes, mais encore emmener immédiatement les nègres à l'intérieur, les disséminer sans perdre une heure sur différentes plantations appartenant à des propriétaires amis, et effacer leurs traces. Il arrivait en effet souvent que quelque officier du gouvernement, mécontent de son pot-de-vin, intervenait subitement avec la gendarmerie, contrairement à sa promesse, et employait la méthode du « chantage » pour extorquer plus d'argent.

Mais une fois que la cargaison, comprenant en général sept, huit ou neuf cents noirs des deux sexes, avait été répartie sur quelques domaines à l'intérieur de l'île, les employés de l'État ne pouvaient plus les distinguer des autres esclaves avec lesquels on confondait

les nouveaux arrivants. Presque toujours le chargement était vendu d'avance par lots de trente, quarante ou cinquante têtes; on livrait peu à peu les nègres à ceux qui en avaient commandé et l'opération était finie.

Mon ami S... de C... avait donc eu souvent l'occasion d'examiner les entreponts à l'arrivée des négriers de son père. « Ils étaient propres, me disait-il; les noirs étaient bien nourris; on les forçait même à manger autant que possible, car l'intérêt de tous ceux intéressés à l'entreprise, du capitaine inclusivement, était que le bétail humain que l'on débarquait eût bonne façon aux yeux expérimentés des planteurs qui l'achetaient. On prenait des précautions à bord, non par philanthropie, mais par intérêt, afin que la cargaison débarquât saine et sauve. Après le débarquement, un nègre valait de 2 à 3.000 fr. par tête suivant sa qualité. Mais en mer ils constituaient naturellement une propriété très aléatoire. »

Mon ami me racontait un jour une anecdote qui donne une idée de la manière hardie dont se traitaient ces affaires-là.

Son père partit un jour pour l'Europe pour cause de santé et lui confia durant huit mois l'administration de ses affaires et d'une vaste fortune. On vint avertir le jeune de C... que certain négrier venait d'être signalé sur la côte. En ce moment-là, un très riche planteur qui avait retenu d'avance un certain nombre de nègres se trouvait être en visite chez lui, et le planteur offrit de l'accompagner au lieu du débarquement. Ce lieu était en général toujours convenu d'avance avec les capitaines, qu'on avertissait par des signaux en cas de danger. Ces messieurs étaient partis à la nuit, et ils chevauchèrent à bride abattue au risque de crever leurs

chevaux, jusqu'à l'aube; ils atteignirent sans encombre la baie solitaire où le vaisseau avait dû entrer à la faveur de l'obscurité. En effet, le navire s'y trouvait à l'ancre, mouillé à environ deux milles de la rive : les employés du jeune de C... étaient sur place et déjà à l'œuvre pour opérer le débarquement. Le soleil se leva, et mon ami, se jetant dans un canot avec son compagnon, ordonna qu'on le conduisît à bord.

Tandis que ses gens ramaient sur les eaux paisibles de la baie et que de C... admirait du canot le magnifique paysage qui l'entourait :

— J'ai retenu de toi, lui dit son compagnon, cinquante têtes à quatre cents piastres par tête, livrables sur ma plantation. Veux-tu trois cents piastres par nègre pour tout le chargement, et je prends à mes frais, risques et périls tout le chargement ?

Observons, par parenthèse, que la piastre des Antilles vaut cinq francs, à peu près le dollar américain.

— Bah ! répliqua de C... Tu vois le navire là à l'ancre : avant midi, le débarquement sera terminé et la cargaison peut être considérée comme sauvée. Les risques sont nuls, l'offre est trop basse.

— Ton débarquement n'est pas encore opéré, répliqua l'autre, et des nègres à bord ne valent pas des nègres chez moi. Voyons, je te donnerai trois cent vingt piastres par tête et l'affaire est conclue. Tu toucheras demain 256.000 piastres à coup sûr ; si la cargaison se perd, tant pis pour moi, je jouerai quitte ou double.

— Donne-moi trois cent cinquante piastres par tête et l'affaire est conclue, répliqua de C...

— Non... Réfléchis. Un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. Tu acceptes?

— Je refuse!

Le marché ne se fit pas, et l'on monta à bord du négrier; la cargaison était en bon état. De C... se félicitait d'avoir repoussé l'offre de son ami.

Puis, une heure après, un aviso de guerre espagnol entrait dans la baie, séquestrait le navire et les nègres, et les deux amis en compagnie du capitaine galopaient de nouveau à bride abattue vers la Havane, — cette fois par des chemins détournés, — pour échapper à une arrestation et à un ennuyeux procès. Tout était perdu, nègres et navire.

— C'est ainsi, me disait un jour S... de C... à New-York, que je perdis pour mon père plus d'un million de francs avant mon déjeuner.

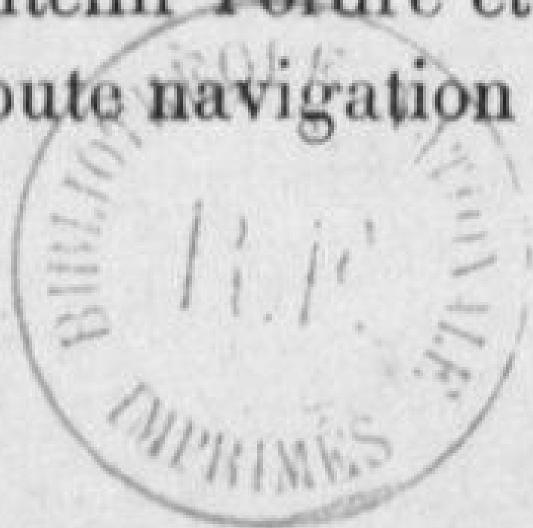
Je pourrais citer d'autres exemples de ce genre si j'en avais la place, car j'ai choisi ceux-ci au hasard, afin de donner une idée au lecteur de la méthode qui prédominait dans la traite des nègres. Tous mes renseignements tendent à me faire croire que, quelque brutale que fût cette institution, elle ne fut pas réellement une malédiction pour les noirs.

Bien entendu, je ne fais pas l'apologie de l'esclavage en général, ni de la traite qui en était la conséquence. J'affirme tout simplement que la répugnance assez compréhensible et fondée à certains égards que nous entretenons pour ces deux institutions nous a fait croire à une foule de crimes imaginaires. Les contes qu'on nous a racontés dans notre enfance ne font pas partie de l'histoire du nouveau monde. Admettons, si vous le voulez, que tous ceux qui faisaient le commerce de la traite fussent des monstres, des hommes sans cœur ni morale (or ce que je sais de ceux que j'ai vus ne m'autorise pas à le croire), croyez-vous de bonne foi qu'un armateur, un négociant, qui dépensait deux ou trois

cent mille francs pour une expédition sur la côte de Guinée, qu'un capitaine, dont la solde et la part de bénéfice dépendaient du nombre des nègres et négresses robustes et bien portants qu'il débarquait en Amérique, ne veillassent pas, tout simplement par intérêt, par égoïsme, par cupidité, au salut de leur cargaison ?

Le peintre anglais Turner a fait un tableau fort célèbre qui représente un navire négrier, flottant sur l'onde au milieu de cadavres noirs qu'on a jetés pardessus bord. Cette peinture, destinée à vous rappeler toutes les cruautés de la traite, éveille en vous à la fois le haine et la pitié : la haine pour les bourreaux qui commandent ce navire, la pitié pour leurs victimes. Mais franchement ce produit de l'imagination d'un peintre qui ne navigua jamais sur un négrier, et qui peignait cette scène « de chic », comme on dit à Paris en langage d'atelier, me paraît un assez piètre document sur lequel on ne peut asseoir ses opinions.

Supposons que les négriers n'eussent pas pour les noirs plus de considération que l'on n'en a généralelement pour du bétail, croiriez-vous, si on vous le racontait, que les gens qui transportent aujourd'hui du bétail ou des chevaux d'Amérique en Europe ne prennent aucune précaution pour que les animaux survivent à la traversée et débarquent dans le meilleur état possible ? Croit-on que, dans la marine de guerre du « bon vieux temps », les officiers appliquassent à leurs équipages des mesures beaucoup plus douces que celles que les capitaines négriers appliquaient dans leurs entreponts, pour maintenir l'ordre et la discipline ? Les conditions mêmes de toute navigation de long cours



exigent malheureusement des mesures partout arbitraires et souvent très brutales. Quiconque a navigué et a vu jeter un matelot aux fers, à fond de cale, ou a seulement jeté un coup d'œil sur l'assiette de fer blanc qui contient le repas peu appétissant, souvent répugnant, de l'équipage d'un baleinier ou de tout autre voilier, ne s'étonnera pas des mesures souvent très dures qui prévalaient en mer à bord d'un négrier.

Je crois donc que la façon dont on fit émigrer la race noire en Amérique, malgré l'absence totale de philanthropie qui présidait au transport, était relativement humaine ou du moins peu cruelle. Elle l'était parce qu'il fallait, je le répète, conserver la vie et la santé des noirs pour les vendre à bon prix.

Sans doute, les traversées étaient rudes, pénibles, remplies de privations, mais enfin mieux encore être entassé dans l'entrepont de n'importe quel négrier, que d'être décapité ou égorgé à terre par une brute dont on était le prisonnier de guerre. Si je me permets avant tout de regretter quelque chose, c'est que les « rois nègres » n'aient pas été jetés tous à fond de cale, même pieds et poings liés, par messieurs les négriers et transportés jadis sur les plantations de l'Amérique pour y planter des cannes à sucre ou du café, au lieu d'écorcher vifs leurs sujets et ceux de leurs voisins.

Ces rois de la côte nègre, dira-t-on, auraient peut-être moins guerroyé entre eux si la capture de prisonniers n'avait pas été pour eux une source de profit; en d'autres termes, la traite donnait peut-être une prime à la brutalité africaine et augmentait les hostilités entre tribus.

Admettons qu'elle contribuât à inciter des guerres qui, néanmoins, existaient déjà avant la traite et qui

ont continué à décimer le continent africain après son abolition. Il est clair qu'ainsi que l'ont affirmé Stanley et d'autres voyageurs la manière d'abolir l'esclavage en Afrique, c'est d'enlever tout marché aux Arabes qui font le métier de transporter des esclaves de l'intérieur pour les revendre sur la côte. Mais ici se présente une autre considération qui est spéciale à l'Amérique : c'est que la race noire a indubitablement gagné au change en traversant l'Atlantique. Sans le vouloir, et sans mériter à ce titre plus de reconnaissance que ne mérite un acte commis par intérêt, mais accidentellement utile à l'humanité, les négriers ont rendu un vrai service aux nègres africains. Ce n'était certes pas par philanthropie qu'ils transportèrent au nouveau monde les millions de noirs dont les descendants peuplent aujourd'hui l'Amérique Nord et Sud ; mais ils les mirent, bon gré malgré, en contact avec la race blanche, sa supérieure en intelligence et au moral, et ils lui donnèrent la seule occasion qu'elle pouvait avoir d'acquérir l'unique degré un peu sérieux de civilisation qu'elle ait jamais acquis.

On compte aux États-Unis aujourd'hui près de huit millions d'habitants de race noire. Leur nombre exact était

4.441.830	en	1860
4.880.000	»	1870
6.580.793	»	1880

Le recensement de 1890 n'est pas fini ; par conséquent on ne peut évaluer qu'imparfaitement la population noire ou « de couleur », comme l'appellent les Américains, qui se trouve actuellement dans l'Union. Mais il est probable que le chiffre que nous indiquons n'est pas très erroné. Les Grandes Antilles, soit Cuba,

la Jamaïque, Haïti, Porto-Rico, les Petites Antilles, soit les Barbades, St-Thomas, la Martinique, la Guadeloupe, Ste-Croix, Trinidad, etc., et l'archipel de Bahamas contiennent au moins trois à quatre millions encore d'habitants d'origine africaine. Cuba seul contient, en effet, près d'un million de noirs ou de mulâtres, et Haïti tout autant. Puis le Mexique, le Honduras, toute l'Amérique centrale, le Brésil enfin et le Venezuela, et encore d'autres contrées, dont la population noire ou mulâtre ne peut être non plus exactement calculée, grâce à l'absence de statistique précise, contiennent une grande population « de couleur ». Somme toute, le nouveau monde renferme probablement dix-huit ou vingt millions peut-être d'êtres humains bien supérieurs à leurs ancêtres d'Afrique, qui ne doivent leur degré relatif de civilisation qu'à la déportation de leurs pères en Amérique.

Voyez l'état dans lequel sont restés leurs cousins d'Afrique et comparez maintenant les nègres américains aux nègres actuels du Congo et de la Guinée, d'où furent exportés les premiers esclaves du nouveau monde et vous reconnaîtrez qu'après tout la traite et l'Amérique ont exercé une influence singulièrement bienfaisante sur le développement de la race nègre.

L'une des manifestations les plus curieuses de ce développement est le mépris du nègre « créole », c'est-à-dire du nègre né en Amérique, pour son cousin d'Afrique. A l'époque où l'esclavage existait à Cuba et où j'avais presque tous les jours l'occasion de les observer tous deux sur des plantations de café, de canne à sucre ou du tabac, ils formaient deux classes distinctes : le nègre créole et le nègre *bosale*, soit le nègre importé d'Afrique. Le mot «bosale» était un de ces mots créés

aux Antilles, communs à St-Domingue comme à Cuba, dont j'ignore l'étymologie. Or, que de fois n'ai-je pas entendu les esclaves créoles jeter à la tête d'un esclave africain, au milieu de quelque dispute, dans ce langage créole si pittoresque dérivé du français, cette singulière expression :

— Ou nègue bosale! Ou semblez macaque!

« Vous êtes un nègre bosale, un nègre d'Afrique! Vous ressemblez à un singe! »

Les nègres d'Afrique, qui étaient naturellement beaucoup moins nombreux, puisque la traite n'existait déjà plus depuis plusieurs années, sentaient leur infériorité sociale vis-à-vis des nègres nés dans le pays. Sur la plantation d'un ami qui possédait environ cent cinquante esclaves (valant à cette époque environ cinq mille francs par tête, hommes, femmes et enfants) se trouvaient une douzaine de nègres « bosales » provenant d'un débarquement fait en contrebande huit ou dix ans auparavant. Parmi ceux-ci était un roi nègre que l'on appelait «le vieux Brichi», et auquel les hasards des guerres africaines avaient, paraît-il, joué un mauvais tour. La contenance, la physionomie, les gestes, les mœurs de ces Africains étaient tels que la morgue aristocratique des esclaves créoles à leur égard paraissait presque naturelle; elle était en tout cas amusante. Cette morgue se manifestait par des plaisanteries, des satires, des mots ironiques qui ne manquaient pas d'esprit.

Le samedi soir ou les jours de fête, chez mon ami, lorsque les nègres avaient demandé et obtenu comme d'habitude la permission de danser, et qu'ils «dansaient» avec cette ardeur, cet enthousiasme, cette passion pour le bal que la race noire seule connaît, les nègres «bosales» se tenaient à l'écart. Parfois, sur ma demande et séduits

6.

par l'appât de quelque récompense en monnaie, ils entraient dans la salle. Alors les nègres créoles faisaient cercle autour d'eux et les « bosales » commençaient une « danse africaine ».

Le vieux roi Brichi plaçait un tambourin de Guinée sous son bras ; un cylindre creux de vingt centimètres environ de diamètre et du double plus long, en bois et recouvert de peau. Puis il frappait en cadence le tambourin avec une baguette, et tournait en cercle au pas gymnastique autour de la salle. Les autres nègres « bosales » le suivaient à la file indienne, l'un derrière l'autre, brandissant une perche de bois en guise de lance et poussant en mesure d'abominables hurlements.

Alors la foule des esclaves créoles qui les contemplait éclatait de rire et cette expression : « Nègue bosale, semblé macaque, » vous revenait aux oreilles. Cette danse, — une danse de guerre à ce que disaient les pauvres diables, — n'inspirait à l'auditoire qu'un sentiment d'hilarité. Il y avait loin de cette exhibition de sauvagerie africaine à la danse gaie et folâtre des jeunes nègres créoles et de leurs amies noires en robes de mousseline, décolletées aux épaules et parfumées de cette essence qui, pour toute négresse de « bon ton », était un luxe nécessaire en pareille occasion : l'eau dite « de Cologne ». Évidemment, il y avait là deux niveaux sociaux aussi tranchés que chez nous entre l'homme en frac et l'homme en blouse. Cette danse de guerre était d'ailleurs une manifestation barbare complètement dépourvue de ce caractère dramatique, assez théâtral et presque imposant des danses indiennes, auxquelles j'ai assisté dans le Dakota et dans le Montana ; et, — chose remarquable, — elle n'avait aucun intérêt pour le

nègre créole, oublieux des traditions et des mœurs de ses ancêtres.

Le même fait se présentait aux États-Unis : l'esclave africain occupait parmi ses frères de servitude une position sociale inférieure à celle des noirs indigènes. Pourquoi ? Tout simplement parce que ceux-ci sentaient leur supériorité en éducation et en intelligence, et que, partout sur le globe, parmi toutes les races humaines, à Paris comme chez les Hottentots, ce genre de supériorité se fait sentir tôt ou tard.

Donc ici même, sous le poids écrasant de la plus terrible institution égalitaire qui ait jamais existé dans ce monde, l'esclavage, l'égalité sociale entre nègres n'existait pas ; et malgré ce nivellement des conditions, cette uniformité de vies, de travaux, de fortune ici-bas, le nègre créole sentait instinctivement qu'entre lui et son cousin d'Afrique il y avait tout un monde : il savait mieux vivre, mieux penser ; il tenait déjà quelque chose de la race blanche dont il avait appris, depuis une ou deux générations, à imiter les mœurs et les coutumes. L'autre tenait beaucoup du singe, pardon de l'expression. Loin de moi l'idée, en disant ceci, de comparer scientifiquement l'homme d'Afrique au quadrupède dont on a tant parlé en discutant son origine ; je ne prétends pas qu'ils soient parents. Je dis seulement que le nègre américain, en vivant côte à côte avec une race supérieure, a beaucoup emprunté à celle-ci ; tandis que le nègre de Guinée ou du Congo, livré à lui-même dans sa patrie, paraît parfois avoir pris son modèle dans les forêts africaines.

Passons maintenant au genre de vie auquel étaient soumis les esclaves aux Antilles et aux États-Unis.

Je crois que l'esclave des colonies anglaises, fran-

çaises ou espagnoles, vivait d'une façon plus facile, plus conforme à ses goûts, plus heureuse, si l'on veut, que l'esclave des États-Unis ; mais il s'y développait aussi moins. Et, chose étrange, qui paraîtra peut-être invraisemblable au premier abord, les planteurs créoles des Antilles ont toujours été plus doux, plus indulgents pour les noirs que les propriétaires nés en Europe ou aux États-Unis. Le fait est néanmoins facile à comprendre : le planteur créole était de sa nature plus indolent, plus nonchalant, que l'Européen, ou l'Anglo-Saxon né au Nord. L'Européen était doué d'énergie ; il avait l'esprit de l'ordre, la persistance du travail ; il était plus âpre au gain et il exigeait plus de ses nègres. Le planteur créole laissait faire.

L'anecdote suivante développera peut-être cette différence entre les deux caractères.

J'étais arrivé aux Antilles complètement imbu d'idées très arrêtées au sujet de l'esclavage : c'était le cas de tous les Européens. Et, comme tout Européen élevé dans des idées libérales, je considérais les châtiments corporels infligés aux noirs comme des crimes de lèse-humanité. Deux ou trois jours après avoir débarqué à Cuba, je partis pour les montagnes de l'Est, afin de me rendre sur une hauteur où se trouvait une grande plantation de café appartenant à un créole de mes amis. Le soir même de mon arrivée, tandis que je contemplais de la vérandah le magnifique panorama qui s'étalait à mes pieds, j'entendis dans la vallée voisine des sons cadencés pareils à des coups de pistolet.

— Qu'est-ce que ce bruit ? demandai-je à l'administrateur qui gérait la plantation de mon ami et qui se trouvait à mes côtés.

— C'est le son du fouet, me répliqua-t-il avec le plus

grand calme. Vous l'entendrez tous les soirs, car la plantation qui est là dans la vallée appartient à M. P... et il fait fouetter presque chaque jour quelque nègre.

— Le monstre ! m'écriai-je d'un ton très indigné, car les coups de fouet continuaient.

— Oui ! reprit l'intendant. M. P... nous donne cette sérénade tous les soirs, car il ne sait pas mener ses nègres... C'est un Parisien ! Que voulez-vous ?... D'ailleurs c'est un excellent homme.

— Un excellent homme ! Vous voulez dire une brute !

— Nullement. Vous le verrez demain. Il sait que vous êtes arrivé ; il veut vous faire visite et il viendra déjeuner avec nous. Il est Français... de Paris, et républicain enragé.

Ne pouvant plus contenir mon indignation, je rentrai dans la maison afin de ne plus entendre ce son affreux qui me déchirait presque l'âme et qui, je l'avoue, m'a laissé jusqu'aujourd'hui un horrible souvenir. Chaque coup de fouet me donnait presque un frisson. Je sentais qu'il avait été appliqué sur la chair d'un malheureux.

Le lendemain matin, tandis que je me promenais, un fusil de chasse sur le dos, le long d'un sentier qui conduisait à la vallée, au milieu des « caféiers » (on nomme ainsi aux Antilles les plantes de café), je me rencontrai subitement, face à face, avec un planteur qui montait la colline au galop. Il arrêta son cheval et nous nous regardâmes un instant ; nous ne nous étions jamais vus. Il portait un grand panama sous lequel apparaissait l'un des visages les plus affables et enjoués que j'aie jamais vus. Il pouvait avoir quarante-cinq ans environ, et son expression de bonhomie me captiva aussitôt.

— M. G..., n'est-ce pas ? me dit-il en souriant d'un air interrogateur.

— Oui, Monsieur.

— Permettez-moi, reprit-il, de vous serrer la main. J'ai appris votre arrivée chez mon voisin X... Je suis Européen comme vous, et j'ai prévenu notre ami que je viendrais déjeuner chez lui pour faire votre connaissance.

— A qui ai-je le plaisir de parler? demandai-je.

— Je demeure là, dans la vallée, répliqua-t-il, en m'indiquant la direction du manche de sa cravache. Je me nomme P...

En entendant ce nom, je reculai presque d'un pas, et, me rappelant la scène de la veille, je saluai froidement, répondis par quelque banalité, et continuai ma route.

Cet homme-là m'indignait ! Et néanmoins quelle bonne figure !

Une heure plus tard nous nous retrouvions à déjeuner. M. P..., toujours plus charmant, parlait comme un homme plein de bon sens et de cœur. Il ne s'était pas aperçu de ma raideur à son égard ; sa conversation très animée roula sur une foule de sujets, sur l'Europe, sur Cuba et ses récoltes. Puis, au dessert, mon ami ayant fait allusion au traitement de ses propres nègres :

— Les vauriens ! s'écria P... Les nègres ont été créés, je l'affirme, pour notre malheur à tous. Quelles gens ! Quels menteurs ! Quelle indolence !... J'en deviens malade.

Et il nous expliqua comment, par leur nonchalance, il perdait une partie de sa récolte.

Lorsqu'il eut fini, tandis que le vieux vin d'Espagne de notre hôte nous déliait à tous un peu la langue :

— Permettez-moi, lui dis-je, de vous faire une observation qui vous blessera peut-être, mais on ne doit jamais fouetter un être humain. Comment un homme civilisé, un Européen, un Français, peut-il infliger pareille punition à des noirs ?

P... se leva de table comme mu par un ressort; puis, avec un sourire amical et une expression de parfaite bonhomie, posant sa main sur mon épaule :

— Ah ! mon cher, s'écria-t-il, ne me jugez pas encore ! Vous arrivez d'Europe ! Moi aussi, j'ai dit ce que vous dites ; moi aussi, j'ai ressenti ce que vous ressentez... Mais attendez ! Vous êtes Européen comme moi !... Et avant six mois vous ferez ce que tous les Européens ont fait, font, et feront dans ce pays tant qu'ils travailleront avec des nègres. Vous commencerez par la douceur... et un beau jour, indigné de voir que vous parlez à des gens qui ne vous écoutent pas, vous prendrez aussi un fouet, une cravache, tout ce qui vous tombera sous la main, et vous ferez comme tant d'autres...

— Jamais ! lui répliquai-je.

Avant que six mois se fussent écoulés, j'eus l'occasion suivante de me souvenir de la prédiction de P..., qui réellement n'était pas un méchant homme et qui n'avait d'autre défaut que celui d'être un maître maladroit et peu pratique.

J'étais dans un autre district de l'île et j'allais fréquemment visiter un voisin avec lequel j'étais fort lié. J'avais fait divers séjours chez lui, et je connaissais les habitudes de la maison. Le propriétaire était un créole, et, en véritable créole, permettait aux quatorze ou quinze domestiques qui faisaient le service de la table, de la maison et des écuries de faire tout ce que bon leur

semblait. Dans cette maison, montée avec un certain luxe, le domestique qui nous servait nous présentait fréquemment à table une assiette qui n'avait pas été lavée, ou bien il n'apportait point d'eau dans votre chambre à coucher. La maîtresse de la maison se donnait beaucoup de peine pour administrer son ménage. A l'observation que vous lui faisiez sur son impardonnable négligence, César, Pompée ou Alexandre vous répliquait en bâillant par un affreux mensonge. Deux domestiques européens eussent fait le service que ces quinze esclaves ne faisaient qu'à moitié. Malheureusement, ainsi que me disait la maîtresse de la maison, une femme d'éducation : « Vous pourriez congédier des domestiques, mais vous ne pouvez congédier des esclaves.»

Je possédais un excellent cheval auquel j'étais attaché, car la pauvre bête ne se refusait jamais à la peine. Il m'était arrivé fréquemment, après de très longues courses, de recommander ma monture à l'un des jeunes nègres de service à l'écurie, et je m'étais aperçu que mes recommandations n'avaient jamais le moindre effet. J'avais insisté auprès du noir, puis je m'étais plaint à mon ami qui, à diverses reprises, avait fait venir l'esclave par devant lui, et lui avait fait un sermon se terminant invariablement par ces mots :

— Si tu ne soignes pas ce cheval, je te ferai donner des coups de fouet.

Le nègre s'en allait alors en riant : il savait que son maître ne punissait pas sérieusement ses esclaves.

Un jour, après avoir fait à cheval près de soixante kilomètres, de l'aube à midi, en plein soleil des tropiques, je remis ma monture au noir, le priant affectueusement de l'emmener à l'écurie, de la desseller, de la

panser, de lui donner à manger et à boire. Je le prévins que la bête était fatiguée et que je repartais la nuit. Puis j'entrai dans la maison.

Une heure plus tard, mon cheval était encore attaché au poteau où je m'étais arrêté, la selle était sur son dos.

Je sortis, j'appelai le nègre, le tançai vertement et lui expliquai que cette bête avait faim; et persuadé que cette fois il ferait son devoir, je ne m'occupai plus de mon cheval. Au coucher du soleil, je cherchai ma bête pour me remettre en route. Elle n'était pas à l'écurie. Je finis par la découvrir attachée à quelque autre poteau, toujours en plein soleil, sellée et bridée telle que je l'avais quittée. Alors je cherchai le nègre et le découvris près de là, à l'ombre, et mangeant un melon sous un hangar. Mon cheval n'avait reçu aucun soin, et avait patiemment passé la moitié de la journée attaché au soleil, à ce poteau, sans boire ni manger. Indigné de cette cruauté, j'élevai la voix. Le coupable me répondit la bouche pleine « qu'il n'avait pas eu le temps ».

Et alors la colère s'empara de moi : je levai ma cravache et battis le nègre, je l'avoue humblement. Par je ne sais quel enchaînement d'idées, je me souvins aussitôt de la prédiction de P... Moi aussi, cinq mois après mon arrivée d'Europe, je battais un esclave, — l'esclave d'un ami.

Je soumets ce cas aux gens habitués à ne voir qu'un côté de la question de l'esclavage. Inutile d'ajouter que mon ami, accoutumé à la nonchalance du pays, ne punit pas le nègre : mais dès lors celui-ci veilla un peu mieux aux soins que réclamait le cheval d'un Européen, moins patient que les planteurs créoles.

Il existe naturellement partout des gens inhumains ;

l'Europe en sait quelque chose, elle qui a produit l'Inquisition, la Terreur, et qui pratiquait la torture. Aussi certains propriétaires d'esclaves étaient-ils naturellement plus durs que d'autres. Mais souvenons-nous encore ici que l'intérêt personnel, ce grand mobile des actions humaines, ordonnait impérieusement aux planteurs de veiller à la santé des esclaves, et de ne pas abuser de leurs forces. L'esclave était un outil précieux, indispensable à la production de la récolte : on devait le conserver avec soin, non par philanthropie, mais tout simplement par calcul.

J'ai fréquemment entendu parler en Europe, par des personnes qui n'avaient jamais vu d'esclaves, de traitements qui étaient infligés à ceux-ci par pure cruauté. Un voyageur français, qui fit un court voyage aux Antilles et dont j'ai le livre sous les yeux, a prétendu, par exemple, que « jadis », à Santiago de Cuba, certaine dame du pays s'amusait à torturer ses noirs avec des charbons ardents et qu'irritée de voir que l'une de ses esclaves avait de fort belles dents blanches, tandis qu'elle-même n'en avait plus, elle les lui avait arrachées de ses mains « avec des tenailles » et avait « *vainement essayé de les faire tenir à ses propres gencives atrophiées* ». (Piron, *L'île de Cuba*. Paris, 1876.)

Observons, je vous prie, que tous ces récits émanent, non de témoins oculaires, mais d'auteurs qui n'ont pas vécu dans le pays et qui, débarquant avec certaines idées préconçues, cherchent à confirmer leurs opinions, toutes faites par des rapports et des *on dit* de seconde, troisième et quatrième main. Le fameux livre de Mme Beecher-Stowe, — « *la Case de l'oncle Tom,* » — quelque bienfaisante qu'ait été son influence à certains égards, prête jusqu'à un certain point à ce genre de

critique. L'auteur avait une thèse à soutenir et faisait un roman à « tendance » (1) : sans doute, le traitement des esclaves aux États-Unis, ainsi que nous le verrons, était bien plus révoltant qu'ailleurs : ainsi la Virginie était devenue un véritable « haras » pour la production d'esclaves, et les propriétaires américains, moins indolents que les créoles, ont commis parfois des crimes impardonnables qui sont une honte pour une nation se prétendant plus chrétienne que ses voisines. Mais si l'on faisait travailler les noirs, on ne les faisait pas souffrir à plaisir : on voulait avant tout faire des récoltes.

Les châtiments infligés aux esclaves des Antilles étaient en général les suivants : chaque plantation possédait une « case », une hutte, qui servait de geôle : on y enfermait l'esclave que l'on voulait punir et on l'étendait là sur un lit de planches un peu incliné, pour qu'il eût la tête plus haute que les pieds; puis on insérait ceux-ci dans une entrave de façon à ce que le noir fût contraint de rester sur le dos. Le cep, fixé au pied de ce lit incommode, était assez large pour que la cheville du pied ne fût pas serrée, car une pression

(1) Cette assertion a été confirmée après la publication de cette étude dans le « *Journal de Genève* » par une lettre adressée à l'auteur par M. S... de Vevey. — M. S... habitait le nord de la Floride après la guerre de Sécession ainsi que Mme Beecher Stowe. Tous deux se rencontrèrent à bord d'un steamer, et tandis qu'ils causaient de Genève, où l'auteur de « la Case de l'Oncle Tom » avait jadis résidé.

— « Eh bien, Madame, — dit le capitaine du steamer (un ancien rebelle) à l'écrivain, — que pensez-vous maintenant des nègres?

— Si je les avais connus comme je les connais maintenant, — répondit Mme Beecher Stowe, — je n'aurais jamais écrit la « Case de l'Oncle Tom ».

eût produit une congestion, une enflure qui eût rendu l'esclave incapable du travail du lendemain : le cep était fait par conséquent de façon à éviter un désordre dans la circulation du sang, car ce fait eût été préjudiciable aux intérêts du maître. Le matin, on libérait le nègre et il retournait à l'ouvrage. Ou bien, lorsque le cas méritait une punition plus grave, on faisait fouetter le nègre, et voici alors comment la chose se passait :

Chaque plantation possédait un ou plusieurs *commandeurs*, qui remplissaient les fonctions de contremaîtres des travaux agricoles. Ces commandeurs étaient invariablement des nègres, esclaves eux-mêmes, choisis en général parmi les noirs les plus intelligents appartenant au domaine. Tous les soirs, après le souper, le commandeur se présentait devant le maître et faisait son rapport sur les travaux de la journée et le travail accompli. Il recevait ensuite ses ordres pour les travaux à exécuter le lendemain. Dans ce rapport, le commandeur exprimait librement son opinion sur l'état de telle ou telle pièce de terre, sur l'apparence de la récolte qui y croissait, sur le dommage qu'y avaient apporté, par exemple, la pluie, la sécheresse ou les mauvaises herbes à sarcler; puis, s'il avait quelque plainte à faire sur un ou plusieurs des travailleurs qu'il avait dirigés durant le jour, il l'exposait au maître ou à l'intendant qui gérait pour le compte du maître. Celui-ci jugeait de la gravité du cas, et désignait au commandeur la punition, si le cas méritait autre chose qu'une réprimande orale. Lorsqu'une nuit passée aux ceps ne suffisait pas, le maître ordonnait au commandeur d'administrer au coupable un certain nombre de coups de fouet. L'esclave conservait en

général sa chemise et son pantalon de grosse toile durant cette punition, qui était toujours infligée par le commandeur lui-même, son camarade d'esclavage. Ce système était général aux Antilles : il datait de la période coloniale de Saint-Domingue.

L'application du fouet était une punition assez rare : sur la plupart des plantations, on n'y avait pas souvent recours et pour plusieurs raisons. D'abord, en général, les nègres étaient dociles, doux et soumis : l'insubordination était alors inconnue ; leurs natures n'étaient pas farouches. Tous étaient armés, pour les besoins de l'agriculture du pays, du terrible « macheté », — un long coutelas, — indispensable d'abord à cause des arbustes, des lianes et de la végétation luxuriante qui envahissait constamment les plantations, puis enfin nécessaire à tous les esclaves coupant la canne à sucre. Et néanmoins, malgré la possession de cette arme plus redoutable qu'un sabre, que lui fournissait son maître, le noir n'entretenait pas cet instinct sauvage d'indépendance qui caractérise l'homme blanc ou le Peau-Rouge. Le planteur, sa famille et les deux ou trois employés blancs qui vivaient avec eux, passaient leur vie, nuit et jour, dans des maisons sans volets ni serrures, et sans redouter la moindre agression de la part de leurs noirs.

Par conséquent, l'insubordination étant inconnue, les seuls motifs constants de punition étaient la paresse, la nonchalance ou parfois le vol de quelque poulet ou de quelque melon commis par un nègre au préjudice d'un autre. Très rarement un nègre s'enfuyait et devenait « marron », c'est-à-dire élisait domicile dans les bois. Je ne me souviens pas d'avoir entendu mentionner une fuite, une évasion pareille sur les domaines

que j'ai visités. Néanmoins, on racontait que, dans les forêts impénétrables de la partie orientale de l'île, il y avait quelques nègres « marrons », esclaves qui avaient pris la clef des champs et étaient retournés à l'état sauvage.

— Je ne fais jamais fouetter un nègre, — me disait un des plus habiles gérants de domaines que j'aie connus. — C'est inutile. Une bonne remontrance de ma plus grosse voix, accompagnée parfois d'un bon soufflet, ou, au pis-aller, une nuit passée aux ceps, produisent tout l'effet voulu.

Cet homme, il est vrai, entendait mieux que d'autres la gestion d'une plantation. C'était, on le voit, le cas inverse de mon ami P..., le Parisien, qui fouettait son monde tous les jours. Le cas de P... était d'ailleurs très exceptionnel, car durant trois années que dura mon séjour dans ce pays à esclaves, je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se passait chez ce Français aimable, libéral et républicain d'idées.

La culture du café, de la canne à sucre et du cacao ne se faisait qu'au moyen d'esclaves ; celle du tabac, par contre, se faisait pour ainsi dire entièrement, dans l'île de Cuba, au moyen de gens libres.

L'alimentation des esclaves aux Antilles était partout à peu près la même. On distribuait aux noirs le samedi les rations de la semaine : elles se pesaient. Elles consistaient en morue sèche, en viande de bœuf séchée au soleil et provenant des pampas de l'Amérique du Sud, en riz et en bananes. Les mêmes vivres se retrouvaient sur la table des maîtres, car dans ces climats chauds, dans un pays où d'ailleurs l'élevage du bétail n'est pas rémunérateur, la viande fraîche, sauf celle des porcs et des volailles, était rare ; et la chair

des moutons étant détestable aux tropiques, on n'en élevait aucun.

Les blancs sont si habitués aux Antilles à cette nourriture, que vous la trouverez encore aujourd'hui partout sur leur table dans les campagnes, plus ou moins accompagnée, il est vrai, suivant la fortune du maître de la maison, de « délicatesses » importées de l'étranger. Il va sans dire que dans l'intérêt même de l'exploitation du domaine, les nègres étaient suffisamment nourris : toujours en vertu du même principe qui contraint un paysan d'Europe à nourrir ses bœufs ou ses chevaux.

De plus, par une singulière anomalie, les lois espagnoles, qui auraient dû, à en juger par le caractère cruel et inhumain du peuple castillan, laisser libre cours à Cuba à la dureté de certains maîtres, offraient à l'esclave diverses garanties importantes.

En premier lieu, la loi espagnole, dérivée à cet égard de la loi romaine, reconnaissait « le pécule de l'esclave ». Ce qu'il gagnait en dehors de l'ouvrage imposé était à lui ; or, tous les noirs que j'ai connus élevaient en général pour leur propre compte de la volaille ou un porc, plus ou moins nourris à la dérobée aux frais de la plantation. Avec l'instinct du petit paysan, ils vendaient leurs œufs, leurs poulets, leur porc à qui pouvait s'en accorder le luxe, par conséquent au maître, au propriétaire voisin, ou au commerçant qui tenait une boutique dans le village le plus rapproché. Et ils vendaient souvent cher. Un planteur payait en général 75 francs pour un porc un peu gras, et deux francs pour un poulet.

En outre, l'esclave avait un jardin potager sur la lisière du domaine : la terre ne coûtant rien, on lui accordait le droit d'ensemencer quelque parcelle, d'y

planter des bananes, des ignames, des fruits, des légumes, du tabac pour son propre compte. Les produits qu'il en tirait servaient en général à varier sa nourriture, ou à se procurer, en les vendant, quelque argent de poche qui contribuait à alléger sa condition. Sans doute ceux qui se procuraient le plus de confort relatif étaient les esclaves actifs, intelligents, alertes, ceux qui se levaient avant l'aube pour travailler sur le morceau de terrain qu'on leur avait accordé, qui faisaient ensuite leur journée pour le maître et qui employaient souvent encore quelques instants du crépuscule, après la suspension du travail régulier, à sarcler et à soigner leurs plantes. L'esclave d'un de mes amis se fit ainsi une fois huit cents francs d'une année, en plantant du tabac.

La loi espagnole n'obligeait pas le maître à accorder du terrain à l'esclave; mais le propre intérêt du planteur, puisque la terre ne coûtait rien, le poussait à favoriser une coutume qui permettait à l'esclave de varier son régime, de vivre mieux et d'acheter quelques articles tels que sucre, café, cotonnades, et mille objets de petit luxe qui contribuaient à la santé physique et morale des noirs. Cette coutume ne coûtait d'ailleurs rien au maître.

Puis, ce que la loi espagnole prévoyait, c'était le cas où l'esclave, à force de travail et d'économie, arrivait à amasser un pécule suffisant pour lui permettre de se racheter, de libérer sa femme ou son enfant. Alors, le nègre avait, de par la loi, le droit de se faire évaluer par l'autorité et de verser au maître la valeur à laquelle il était taxé : et le maître était forcé de l'émanciper.

Bien plus : l'esclave qui se croyait maltraité avait le droit, d'après la loi, d'aller porter plainte à l'autorité et d'exiger d'être mis en vente. S'il avait une bonne

réputation comme travailleur, il trouvait bien vite un acquéreur et il changeait de maître. Cette procédure était fort peu goûtée des planteurs, vu que l'autorité ne demandait qu'un prétexte pour faire des frais d'intervention qui retombaient à la charge du maître dont l'esclave s'était plaint.

Enfin, il y avait entre maîtres et esclaves, aux Antilles, un lien plus fort que l'on ne croit, un lien étrange : celui qui résultait de l'habitude patriarcale de vivre ensemble et dans des solitudes. Sur la plupart des plantations, les vieux nègres que l'on possédait avaient appartenu au père, à l'oncle et parfois au grand-père ; les jeunes étaient nés sur le domaine et avaient passé leur enfance côte à côte avec vous. On s'était habitué à ces noirs, à leurs figures, à leurs qualités, à leurs défauts, à leurs vices parfois ; on les avait vus grandir auprès de la maison, on avait vu mourir le père que l'on avait regretté comme un bon serviteur et un bon travailleur, et l'on s'intéressait à l'enfant. Chaque maison de planteur fourmillait de jeunes négrillons auxquels le maître avait accordé la liberté à leur naissance, dans un accès de bonne humeur, afin de récompenser le père ou la mère de longs services. Aussi la moitié de la population de couleur de l'île de Cuba était-elle déjà libre lorsque le gouvernement proclama la suppression de l'esclavage, il y a quelques années. L'abolition s'était faite en partie d'elle-même et graduellement.

Les conditions politiques du pays ne m'inspirant qu'une médiocre confiance, je demandais fréquemment aux planteurs de ma connaissance pourquoi ils ne vendaient pas leurs nègres, qui, à mon avis, constituaient une propriété très aléatoire. Je leur disais que l'émancipation était inévitable, qu'ils perdraient leurs fortunes ;

or, à cette époque, les bras manquant partout et la culture produisant d'énormes bénéfices, on aurait vendu couramment ses nègres à raison de cinq ou six mille francs par tête. Sauf quelques Européens qui ignoraient les liens quasi de famille attachant le maître à l'esclave, par la raison qu'ils étaient depuis moins d'années dans le pays, et qui se retirèrent avant l'insurrection cubaine contre l'Espagne, presque aucun planteur ne voulait entendre parler de vendre ses nègres. Le maître possédait le nègre, mais, à mon avis, le nègre possédait aussi parfois un peu le maître.

Tels étaient les beaux côtés de l'esclavage aux Antilles ; il y en avait d'autres moins brillants, surtout aux États-Unis. Mais, avant de passer aux nouvelles conditions créées par l'émancipation, achevons de compléter, si possible, le tableau de la vie des esclaves aux Antilles.

Sur chaque plantation il y avait un grand bâtiment à un étage, ou un quartier composé de huttes séparées nommées « cases à nègres », où demeuraient les esclaves. Chaque famille avait son logement recouvert de chaume, c'est-à-dire de feuilles de palmier superposées et formant un toit épais à travers lequel la pluie et la chaleur du soleil ne pouvaient pénétrer. On cuisait là, au grand air, — car dans ces pays-là l'air circule partout sans inconvénient, — le repas du soir et du matin. Un nègre de confiance, esclave lui-même, était préposé à la garde de nuit. Il empêchait autant que possible les visites nocturnes des jeunes nègres des propriétés voisines, qui, toujours un peu disposés à faire du tapage ou à *flirter* avec les jeunes négresses, se glissaient en cachette dans les cases de leurs Dulcinées. On maintenait l'ordre assez sévèrement afin que les noirs, au lieu de passer la nuit à rôder et à marauder aux environs,

prissent du repos et fussent frais pour le travail du matin. Ici encore, c'était par hygiène et par conséquent dans l'intérêt de la récolte, non par morale, que l'on faisait la police; mais enfin l'intérêt de la récolte et la morale se trouvaient tirer la même corde.

A l'aube, le « commandeur » nègre réveillait son monde, et tous les esclaves des deux sexes, emportant le repas de la journée, se mettaient en marche pour la « place ». On appelait ainsi la partie du domaine où l'on travaillait. Les femmes sarclaient, cueillaient le café ou en émondaient les plants. Sur les « sucreries », elles ramassaient les cannes à sucre coupées. S'il y avait des travaux rudes à faire, comme par exemple l'abattis d'un morceau de forêt vierge et son défrichement, les hommes seuls maniaient la hache et le coutelas. Durant la journée, le maître faisait sa tournée à cheval; en général, il avait un intendant, — presque toujours un Européen, — qui surveillait toute la journée les travaux. Les esclaves s'arrêtaient un instant à neuf heures et mangeaient quelque chose; on appelait cela en créole : *casser la croûte;* c'était le mot consacré. Au milieu de la journée, les noirs avaient une heure, parfois deux heures de repos et dînaient. Au coucher du soleil on rentrait à la maison.

Sur les plantations de café et de cacao, établies presque toujours dans la montagne, le nègre avait une vie relativement facile. Sur les plantations de cannes à sucre, la vie des esclaves était plus dure. En premier lieu, le climat était plus torride durant le jour, puis la culture de la canne à sucre était de sa nature moins agréable, d'autant plus qu'elle était toujours combinée avec la fabrication du sucre; et une partie des noirs travaillait à la fabrique, non aux champs. En outre, le

travail d'une « sucrerie » s'amoncelait presque tout à la fois de l'automne au printemps. Il fallait, en effet, se hâter beaucoup pour achever de couper la canne, de la presser, d'en cuire le jus, de l'évaporer, de le cristalliser et de l'emballer sous forme de *cassonade* (*moscabado* en espagnol), avant la saison des pluies, qui commence au printemps. Aussi, durant ces six mois, les noirs n'avaient guère de répit; j'ai fréquemment entendu citer le cas de certaines plantations où la récolte était si forte que les noirs en avaient été réduits durant l'hiver à travailler seize heures sur vingt-quatre. Cette crise ne durait pas et en été il y avait peu à faire. Enfin la plantation de sucre était en général une grande entreprise, possédant des machines à vapeur de trois et quatre cents chevaux pour ses moulins et ses pompes, lesquelles coûtaient parfois un million à établir; et il en résultait là une concentration d'esclaves moins favorable à leur bien-être que la vie des « caféières ». On trouvait parfois mille noirs sur une « sucrerie »; on en comptait rarement plus de cent cinquante sur une « caféière ». Par conséquent, la nature même de l'entreprise enlevait à la première le caractère patriarcal de la seconde : on sentait déjà la caserne; c'était l'industrie moderne implantée dans la plaine sous les tropiques; les autres cultures permettaient des rapports plus familiers entre blancs et noirs.

Enfin, sur chaque plantation, les enfants se trouvaient durant la journée, en l'absence des parents qui travaillaient aux champs, confiés aux soins de quelque vieille négresse à laquelle on avait accordé sa retraite. Puis, tous les esclaves âgés ou infirmes restaient à la maison, car il y avait pour eux toujours une foule

d'occupations utiles et peu pénibles, telles que soigner le bétail ou les chevaux, les mener pâturer, puiser de l'eau, couper du bois pour la cuisine, réparer des bâtiments, des outils, charpenter, coudre des vêtements et exercer quelque métier correspondant à leurs aptitudes. Sur la plupart des plantations de café, par exemple, on trouvait une vieille négresse occupée exclusivement à faire le café que l'on consommait à la maison.

Chaque plantation possédait un bâtiment spécial qui servait d'hôpital. Le maître possédait une pharmacie complète et ces instruments de chirurgie dont l'emploi pouvait être nécessaire et peu compliqué ; chaque planteur devait pratiquer un peu l'art de guérir jusqu'à l'arrivée régulière du docteur. La vie, la santé des noirs étaient réellement bien plus précieuses que celles des maîtres maçons ou charpentiers européens qu'on engageait à l'année. Aussi, pour prévenir autant que possible toute infirmité, toute perte de vie, chaque plantation engageait à l'année les services d'un docteur qui arrivait à jour fixe. Ce docteur, qui, en général, avait fait ses études à l'étranger, passait presque sa vie à cheval, courant toute la semaine de plantation en plantation avec une régularité qui rappelait celle de la poste dans d'autres pays. Ses honoraires variaient suivant le nombre des noirs de chaque plantation ; on connaissait presque à heure fixe son itinéraire de la semaine et par conséquent, en cas d'accident grave, on lui dépêchait au galop un messager à cheval qui le faisait dévier rapidement de sa course et l'amenait de jour ou de nuit sur les lieux.

Un de mes amis, le docteur D..., un Français, était médecin de plantations et il m'invita un jour à l'ac-

compagner dans sa tournée. Les quarante-huit heures que je passai avec lui m'ont laissé d'assez curieux souvenirs. Cet homme possédait vingt-huit chevaux de selle répartis sur les plantations qu'il desservait et qui comprenaient en tout environ quatre mille esclaves. Il avait ainsi ses relais et n'employait que de bons chevaux, rapides et résistants aux fatigues.

Désirant visiter diverses plantations éloignées et satisfaire ma curiosité d'Européen au sujet du caractère du pays, je partis un jour à l'aube avec lui. Cet homme ne connaissait guère qu'une allure à cheval, le grand galop alterné çà et là par un bout de trot lorsque les difficultés de la route à travers monts, forêts et vallées ralentissaient un peu la marche. A la fin de la journée, nous avions changé chacun deux fois de chevaux et visité en zigzag une demi-douzaine de plantations toutes fort éloignées les unes des autres. Ici c'était un nègre qui s'était blessé en abattant un arbre, et dont il fallait panser la blessure, là un négrillon malade, ailleurs quelque sujet atteint d'un rhumatisme ; parfois le planteur lui-même ou un membre de sa famille nécessitait un remède, car maîtres et esclaves avaient le même docteur.

A la nuit nous atteignîmes enfin une plantation de cannes à sucre où l'on nous attendait pour dîner. J'espérais réparer là par une bonne nuit de sommeil le dégât que cette course au clocher, qui durait depuis l'aube, avait produit sur mes muscles néanmoins assez robustes. Mais non ! un message nous attendait. A trente ou trente-cinq kilomètres de là, un malheureux nègre s'était cassé la jambe ; il fallut se remettre en route. Il tonnait comme il ne tonne guère qu'aux tropiques et je prévoyais une soirée peu plaisante.

Le docteur fit seller deux chevaux frais et nous remontâmes en selle au milieu des éclairs et par une pluie battante. La route était mauvaise et passait par des forêts aussi noires que de l'encre. Nous galopions toujours, lui en tête, moi derrière; heureusement qu'il montait un cheval blanc dont la couleur me permettait de temps en temps, à la lueur des éclairs, de voir que j'étais sur ses talons. A un certain endroit, on passait une rivière : aucun pont, aucun bac, naturellement, dans ces régions de la Perle des Antilles; et, la rivière débordant, nous lançâmes nos montures dans les eaux tourbillonnantes et boueuses qui grondaient devant nous. Je perdis le gué, mon cheval se trouva entraîné par la pression des eaux, le flot atteignit les fontes de ma selle et je ne sais trop comment nous atteignîmes ensemble la berge opposée. Vers minuit, nous arrivâmes, ruisselants et épuisés, à la plantation d'où était parti le message et je me demandai si la vie d'un paysan européen eût valu la peine, pour un médecin de campagne en pays civilisé, d'entreprendre pareille expédition nocturne. Le paysan eût attendu quitte à en rester boiteux : le nègre était plus précieux.

Puis, le lendemain, au lever du soleil, nous nous remîmes en route, toujours au galop, pour revenir sur nos pas et reprendre l'itinéraire du docteur. Lorsque je le quittai le second soir, plus que rassasié de cette expérience :

— « Eh bien ! mon cher, me dit-il en riant. Vous avez voulu vous faire une idée du métier de médecin d'esclaves et vous en savez maintenant quelque chose. Allez donc raconter un jour qu'on se donne plus de mal pour guérir ces gens-là que ne s'en donnent chez nous

nos Hippocrates de la campagne pour sauver la vie d'un paysan, et l'on ne vous croira pas. »

Le pauvre homme est mort d'ailleurs encore jeune à la peine. Sa veuve vit en France des modestes revenus d'une fortune dont on eût certes bien pu dire « qu'elle avait été gagnée à la sueur du front ».

Pour compléter tous ces détails sur la condition des nègres à Cuba à l'époque de l'esclavage, ajoutons qu'ils recevaient deux fois par an un vêtement complet de grosse toile, deux chapeaux et, dans les montagnes où les nuits sont fraîches, une capote de grosse laine. Le tout était en général confectionné sous la direction de la maîtresse de maison qui attribuait le rôle de couturières aux négresses les plus propres à cet ouvrage. Le nègre marchait toujours pieds nus.

En général, aux Antilles espagnoles et françaises, les noirs ne se mariaient pas officiellement ; c'est-à-dire que ni l'Église ni l'État n'intervenaient dans leurs unions, qui n'en étaient pas moins, en général, assez sérieuses et durables. En effet, lorsque deux esclaves voulaient « se marier », ils demandaient au maître son autorisation d'occuper ensemble la même hutte. Ils devaient alors s'engager à veiller sur leurs enfants, et cette union ne pouvait être brisée arbitrairement par l'un des époux. Une séparation n'avait lieu que lorsque le mari ou la femme demandaient au maître le droit de quitter le toit conjugal ; et pour pareil divorce il fallait un bon motif. Parfois le mari battait sa femme, et celle-ci demandait une séparation ; le maître rétablissait alors l'harmonie conjugale en menaçant le mari peu galant de lui faire appliquer le fouet à la première récidive. Cette façon de décourager le « divorce » était, on le voit, assez primitive, mais elle produisait son effet. On

ne tenait pas un registre officiel des naissances, par conséquent les nègres qui ont été esclaves ne connaissent jamais exactement leur âge.

Si cette vie patriarcale avait de bons côtés, il ne faudrait pas en conclure, comme le faisaient les esclavagistes, qu'elle justifiait entièrement l'esclavage. Cette institution avait une trop mauvaise influence pour mériter de vivre. En revanche, ainsi que nous le disions en commençant cette étude, les opinions généralement répandues à l'étranger sur le traitement des noirs en Amérique pèchent presque toujours par la fausseté des informations et l'exagération. Outre les objections que l'on fait à tort ou à raison à l'esclavage, et qui sont trop connues pour que je m'y arrête, la situation que l'on avait créée aux planteurs était éminemment fausse. La suspension de la traite les privait des bras nécessaires au développement du pays où existait l'esclavage; les nouvelles entreprises agricoles y étaient impossibles, car l'émigration blanche ne pouvait se porter vers des contrées qui, malgré leur fertilité et leurs ressources naturelles, étaient cultivées presque exclusivement par des noirs. La race blanche, en exploitant et en développant en Amérique les aptitudes et les facultés du nègre africain, avait compliqué sa propre situation : l'esclavage était en flagrante contradiction avec les principes et les méthodes de l'Amérique moderne, presque tous basés sur l'indépendance individuelle.

Aussi l'abolition de l'esclavage produisit-elle une crise qui dure encore, mais qui cessera probablement le jour où l'Ouest américain ne présentera plus aux émigrants européens les ressources qu'il leur offre. On s'apercevra alors que les contrées où la race nègre a eu jusqu'à présent le monopole de la culture ne sont

nullement interdites par la nature à la race blanche. L'émancipation des esclaves n'a pas été peut-être aussi favorable aux intérêts de la race noire qu'on le croit, mais elle était une mesure nécessaire dans l'intérêt de la race blanche, car elle a ouvert à ses travailleurs l'accès des contrées esclavagistes.

Le nègre, on le sait, est naturellement indolent; il ne peut soutenir nulle part la concurrence du blanc ; néanmoins, il est parfois malin et observateur. Écoutez quelques-uns de ses vieux proverbes dans son jargon créole des Antilles qui naquit à Saint-Domingue, envahit la partie orientale de Cuba et la Louisiane, et est aujourd'hui la langue d'Haïti. Je les choisis au hasard :

Miser ça fait macaque mangé pimento. — La misère force le singe à manger du poivre.

Ça qui di ou acheté choual gros vente li pas aidé ou nourrir li. — Celui qui vous dit d'acheter un cheval avec un gros ventre ne vous aidera pas à le nourrir.

Ça qui gagné petit mil dehors veillé la plie. — Que celui qui a planté du millet veille la pluie.

Zieux rouges pas brûlé savanes. — Les yeux rouges ne brûlent pas les savanes. — Rien ne sèche plus vite que les larmes.

Chien jamain mordé petite li jusque nau zos. — La chienne ne mord pas ses petits jusqu'aux os.

Ou fâché avec grand chemin, qué côté ou va passer? — Si vous vous fâchez avec le grand chemin, par quel côté allez-vous passer ?

Béf pas ça jamain lasse pôté cônes li. — Le bœuf ne se fatigue jamais de porter ses cornes.

Moune counait ça qua bouilli nau canari li. — Chacun sait ce qui cuit dans sa marmite.

Voleur pas vlé camerade li pôté macoute. — Le voleur ne veut pas que son camarade porte le sac.

Voyer chien, chien voyer ché li. — Envoyez le chien, le chien enverra sa queue.

Cochon marron li connaît que bois li frotté. — Le cochon marron (le sanglier) sait contre quel arbre il se frotte. (Chacun sait où le bât le blesse.)

Cé nioun couteau phémacie. — C'est un couteau de pharmacie (à deux tranchants). — (C'est un homme à deux faces.)

Un auteur américain, M. John Bigelow (jadis ministre des États-Unis à Paris et à Berlin), observe qu'aucun des proverbes nombreux de la race noire ne fait la moindre allusion au Créateur, que l'amour n'y est jamais mentionné, et qu'ils indiquent toujours des préoccupations matérielles. Il en conclut assez singulièrement que l'esclavage a écrasé tous les instincts nobles du cœur humain dans cette race infortunée. C'est là précisément un exemple de cette méthode peu réfléchie qui a fait attribuer à l'esclavage une foule de conséquences dont il n'est pas la cause.

Certes, les proverbes des nègres créoles ne sont guère lyriques ni romantiques, mais je doute que les nègres africains qui ont continué à vivre en liberté à leur façon dans la Guinée et au Congo en aient d'aussi charmants. Je doute même que ces gens-là aient des proverbes et qu'ils soient même capables d'observer quelque chose avec certaine philosophie. Par conséquent, ce n'est pas la servitude américaine, qui en définitive était un progrès sur la liberté africaine à tous égards, qui a privé le noir de ses facultés. D'ailleurs, — et ceci nous amène à un triste sujet, — que sont devenus les nègres créoles de Saint-Domingue qui forment aujour-

d'hui la république noire d'Haïti, depuis le jour où la République française « une et indivisible » leur appliqua les doctrines en vogue sur les boulevards de Paris? On prétendait donner cours forcé à ces doctrines, comme à des assignats, sur tous les coins du globe ; la République ne se demandait pas si le vêtement idéal qu'elle coupait à sa mode sur les bords de la Seine convenait à la taille et à la mesure des gens : elle voulait que tout le monde l'endossât ; et les nègres de Saint-Domingue endossèrent l'habit des Jacobins.

L'histoire n'a jamais connu pareille parodie. Que ceux qui s'intéressent aux conséquences désastreuses qu'eurent pour les noirs eux-mêmes les actes de l'Assemblée nationale de Paris lisent l'ouvrage impartial de sir Spenser Saint-John, qui, nommé en 1863 par le gouvernement britannique ministre résident à Haïti, a passé plus de vingt ans en contact journalier avec les autorités et la population nègre de l'île. Livrés à eux-mêmes, grâce à l'incapacité du gouvernement français, qui suscitait l'animosité des nègres contre les planteurs royalistes, les anciens esclaves prirent la direction du pays. Après le massacre des blancs, on déclara la guerre aux mulâtres ; puis les démagogues noirs fusillèrent leurs adversaires de même couleur, et l'on eut enfin à Haïti la république noire « une et indivisible », comme on avait eu à Paris la république rouge. La devise française : Liberté, Égalité, Fraternité, proclamée partout dans l'île, amena la guerre civile et un chaos politique. Ce chaos avait amené en France Napoléon. A Haïti, il aboutit à l'empereur Soulouque. Celui-ci, imitant toujours le modèle de Paris, créa, on s'en souvient, quatre princes, cinquante-neuf ducs, des marquis et des généraux dont les titres et le caractère

surpassèrent les créations les plus fantastiques d'Offenbach. Aux sanglantes tragédies et aux massacres entre nègres, succéda l'opéra bouffe. Le « duc de la Marmelade » et autres gentilhommes de la cour de Soulouque vivront longtemps dans les annales du nouveau monde.

Ce charivari politique et social dure encore aujourd'hui. Haïti est redevenu république, il est vrai, mais la guerre civile n'a pas discontinué : elle a été l'état chronique de l'île depuis l'indépendance absolue des noirs de toute contrainte. Au dire de tous les diplomates européens qui ont résidé récemment à Haïti, l'état de barbarie progresse de plus en plus : l'humanité a marché là à reculons et les renseignements que nous donne sir Spenser surpassent en réalité les opinions les plus pessimistes (1).

(1) La langue française est la langue officielle d'Haïti. Voici un exemple entre mille de la façon dont le style et les procédés arbitraires de la Révolution française ont été parodiés, on pourrait presque dire singés par les autorités de la République noire. Un Haïtien avait été soupçonné de quelque méfait. Au lieu de le juger, on lui signifia tout simplement son bannissement par le document suivant :

« Liberté, Égalité, Fraternité.

« République d'Haïti.

« Quartier-général de Port-au-Prince.

« Le 30 avril 1867. An 61me de l'Indépendance.

« Le général de division, chef d'exécution de la volonté du peuple souverain et de ses résolutions, et vice-président du gouvernement,

« Au citoyen Jules C...,

« Dès la présente reçue vous aurez à chercher une occasion pour les plages étrangères, afin que vous partiez du pays qui a reconnu en vous l'homme qui a cherché à pervertir la société haïtienne.

« Je vous salue,

« (Signé) : V. Chevalier. »

Ce M. Chevalier avait été élevé en France ; aussi le style de cette lettre est-il plus grammatical que d'habitude.

Voici ce que nous dit ce diplomate anglais, qui a passé vingt ans dans l'île d'Haïti :

« Je regrette d'affirmer que plus j'ai acquis d'expérience moins j'ai cru à la capacité de la race noire pour occuper une position indépendante. Tant que le nègre se trouve en contact avec le blanc, comme aux États-Unis, il s'en tire très bien ; mais dès qu'il n'est plus sous cette influence, comme à Haïti, loin de s'améliorer, il tend à reprendre les coutumes des tribus d'Afrique ; et s'il ne survenait aucune pression extérieure, il rétrograderait bien vite à l'état des habitants du Congo. Si je n'exprimais que ma propre opinion, j'hésiterais à le faire d'une façon aussi positive, mais depuis 1853 je n'ai trouvé aucune voix positive pour dire le contraire. Je crois que le nègre est incapable de créer une civilisation et que, même s'il recevait une meilleure éducation, il conserverait toujours une certaine infériorité. Pour bien le juger, il faut avoir vécu très longtemps avec lui et ne pas se laisser influencer par la théorie de l'égalité d'aptitude de toutes les races à progresser dans la civilisation. Depuis vingt années que je connais le pays, quelle suite horrible de conspirations mal conçues ! Pas un de ces soulèvements qui ont baigné le pays dans le sang, qui n'ait eu l'argent pour mobile. Les conspirateurs ne pensent jamais qu'à se partager le trésor. »

N'est-il pas triste de voir le plus fertile pays du monde, — car Haïti mérite qu'on vante ainsi ses ressources naturelles, — abondonné ainsi à lui-même quand les bras abondent en Europe ? Non seulement les guerres civiles qui ensanglantent le pays depuis qu'on a voulu y proclamer des « libertés françaises » ont fermé la porte à l'émigration blanche, mais encore le culte du

Vaudou, ce dieu importé d'Afrique, prospère de plus en plus avec accompagnement de sacrifices humains et de cannibalisme. Le lecteur m'accusera peut-être d'exagération : citons un rapport du ministre d'Angleterre.

« En 1869, nous dit sir Spenser St-John, on arrêta, dans la délicieuse vallée dont j'ai parlé, une douzaine de cannibales qu'on garrotta, et qu'on conduisit à La Coupe. Ils avaient été dénoncés par des gens de la secte dissidente du Vaudou. En route, on les battit sans merci : en prison, on les tortura avec des poucettes et on leur serra des cordes autour du front. Sous l'influence de ces souffrances, ils firent des aveux si effrayants que l'on pouvait à peine y croire. Un prêtre français eut la curiosité d'aller les voir... Quand le prêtre demanda à la mère comment elle avait pu manger ses propres enfants, elle lui répondit : « Eh! qui y aurait eu plus de droit que moi? C'est moi qui les ai faits... » Un des prisonniers succomba à la torture de la corde serrée autour du front. »

Je m'arrête sur ce sujet écœurant et renvoie le lecteur, pour plus amples détails, au livre de sir Spenser St-John, promu dès lors au poste plus important de Mexico. On y trouvera des témoignages qui paraîtraient incroyables s'ils n'étaient appuyés par des preuves et toute l'autorité d'un aussi haut fonctionnaire anglais. Bornons-nous pour finir ce sujet à mentionner la conclusion de l'auteur :

« Si l'on réfléchit, dit-il, que la république d'Haïti n'est pas un pays abandonné de Dieu dans le centre de l'Afrique, mais que c'est une île entourée de pays civilisés, possédant un gouvernement calqué sur celui de la France, avec un Sénat, une Chambre des députés,

des secrétaires d'État, des préfets, des cours de justice et même un archevêque, des évêques et un clergé presque entièrement français, on ne peut comprendre que la sorcellerie, les empoisonnements moyennant finance par des malfaiteurs connus, et le cannibalisme puissent continuer à l'infester. »

Le président Grant avait songé à planter là la bannière des États-Unis : à cet effet, il avait envoyé une commission dont je vis les membres à leur retour, et acheté de Saint-Domingue la baie de Samana et les terres avoisinantes. Mais le traité d'annexion de Samana ne fut pas ratifié par le Sénat américain : les sénateurs Sumner et Schurz lui firent une telle opposition que le projet du président Grant échoua. J'eus l'occasion à cette époque de m'entretenir à Washington avec le second de ces sénateurs sur ce sujet qui passionnait alors la politique américaine. Les objections qu'on avait faites au traité étaient fondées : l'annexion de la baie de Samana eût entraîné l'annexion de toute l'île; or, l'on trouvait que la République des États-Unis possédait un continent suffisamment large et déjà assez de nègres, sans aller annexer une île démoralisée par trois quarts de siècle de guerres civiles et des doctrines d'origine européenne complètement en désaccord avec les idées anglo-saxonnes prévalant aux États-Unis.

Telle est aujourd'hui la position de l'île d'Haïti. Vous y retrouverez « l'état de nature », non pas « l'état de nature » vanté par Rousseau, qui n'avait jamais vu un sauvage et qui le décrivait à sa manière, du coin de sa cheminée, afin d'édifier ses théories, mais presque tel que Stanley l'a trouvé en Afrique au coin des bois, derrière des palissades garnies de crânes humains.

Que fallait-il faire? direz-vous. Conserver l'esclavage?

Certes, non. L'esclavage était une institution condamnée à disparaître du sol américain ; mais il y avait un terme moyen. Tout en l'abolissant, les Anglais n'ont pas adopté les théories jacobines, ni les procédés parisiens, et les Américains, avec ce sens pratique qui corrige constamment chez eux les erreurs et les fautes de leurs politiciens, tout en accordant certains droits politiques aux nègres, n'ont jamais consenti chez eux, ainsi que nous allons le voir, à admettre sur pied d'égalité une race qu'ils savent leur être inférieure. Il en est résulté que le nègre anglais et américain, contraint par les mœurs, les coutumes et les idées anglo-saxonnes à modérer ses penchants, est aujourd'hui un être très supérieur aux « citoyens » de la République nègre établie sur les principes français.

On se demandera peut-être quels résultats ont obtenus à Haïti les nombreux prêtres catholiques et les ministres protestants qui durant le cours de ce siècle ont cherché à étendre l'influence de leurs Églises. Observons d'abord que la population de l'île n'est pas connue : les uns l'estiment à un million, d'autres à un million et demi d'habitants : elle est donc assez nombreuse.

Au dire de ceux qui connaissent bien le pays, — comme sir Spenser St-John, par exemple, — l'Église catholique n'a jamais eu là l'influence qu'elle a eue dans les autres contrées du globe. Elle y est peut-être moins populaire en réalité que le culte du Vaudou, dont les rites païens superstitieux et sauvages sont plus goûtés des noirs. Et quant au protestantisme, il y a eu encore moins de succès que le catholicisme. L'Église anglicane comptait en 1885 à peine un millier de fidèles, la plupart des nègres étrangers, anglais et américains. Les wesleyens et les protestants d'autres sectes, grâce, d'un côté, à l'indifférence du peuple pour

toute religion chrétienne, et, de l'autre, à l'opposition agressive que fait là l'Église catholique au protestantisme, n'ont pas eu plus d'influence. On estimait le nombre total des protestants il y a quelques années à 3 ou 4000. On voit combien les effort des missionnaires qui travaillent là depuis si longtemps sont restés stériles.

Par contre, dans l'archipel des Bahamas et dans les autres îles anglaises qui émaillent les eaux bleues de la mer des Antilles, et aux États-Unis surtout, le nègre, plus ou moins maintenu dans son rôle par la main de fer d'un gouvernement pratique et rien moins que doctrinaire, a singulièrement progressé en comparaison du prototype africain. J'eus l'occasion, après un naufrage qui nous avait jetés très contre notre gré sur les écueils du groupe des îles Caïques,— dans l'archi peldes Bahamas, — de faire ample connaissance durant quelques semaines, et dans des circonstances plus que propices à certaines études de mœurs, avec les nègres de ces parages.

Ces gens-là vivaient de la mer, car ces îles n'étaient en réalité que des bancs de sable à fleur d'eau et la nature s'y comportait en marâtre. Quoique pour ainsi dire à leur merci, nous et nos effets, au milieu de cet archipel solitaire et désolé, nous ne découvrîmes chez ces nègres, qui arrivaient de toutes parts de cet archipel pour opérer le sauvetage de la cargaison de notre navire, aucune trace de mœurs barbares. Ces noirs-là, — disons-le en passant, — étaient en général de fort beaux hommes, robustes, bien taillés et bons marins. Leurs manières indiquaient des traditions de légalité qui leur avaient été imposées depuis des générations par l'Angleterre. Entourés durant quinze jours sur cet ilôt de sable de deux ou trois cents noirs, nous étions

frappés de l'influence qu'exerçaient même là les formalités de la loi anglaise en cas de naufrage. Tout se faisait avec un profond respect des institutions judiciaires réglant le sauvetage des navires. Ces hommes étaient doux, polis : ils appartenaient à la religion anglicane et s'exprimaient en gens presque civilisés et non en sauvages sur les excellentes mesures que prenait le gouvernement anglais concernant la construction de phares, d'écoles et de stations postales. Ils sentaient derrière eux, sur cette île abandonnée, le spectre à la fois autoritaire et libéral et en tout cas bienfaisant d'un gouvernement fort, sachant se faire respecter sur tous les coins les plus reculés du globe ; et, en véritables nègres, c'est-à-dire en hommes plutôt faibles que méchants, ils n'abusaient pas de leur indépendance. Quand on a bénéficié une fois dans de pareilles circonstances, dans une situation aussi critique, loin de toute civilisation, des admirables mesures qui caractérisent l'empire colonial de la Grande-Bretagne, on est singulièrement tenté de remercier sa bonne étoile de vous avoir fait échouer sur terre anglaise plutôt que sur une côte démoralisée par les « immortels principes de 93 ».

Examinons un instant la position qu'a occupée jadis et celle qu'occupe aujourd'hui le nègre aux États-Unis.

L'esclavage, qui dura, on le sait, jusqu'à la guerre de Sécession, y fut, à mon avis, plus pénible qu'aux Antilles. J'ai déjà indiqué l'un des motifs de cette différence que l'on ne comprend pas au premier abord : l'Américain du continent septentrional, à l'exception du créole de la Louisiane, dont les mœurs et le caractère étaient les mêmes qu'aux Antilles, était plus exigeant, plus ambitieux, plus actif, et, par conséquent, plus

dur pour ses noirs que les planteurs de Cuba ou de la Jamaïque. Il était, en général, imbu non seulement de l'idée de la supériorité de sa race, mais encore du désir de faire, d'accroître, d'augmenter sa fortune. Puis le caractère entreprenant des Américains des États-Unis, quoique un peu moins développé dans les États du Sud que dans ceux du Nord, modifiait plus fréquemment les positions des planteurs : on spéculait, on hasardait, on risquait et, lorsque l'affaire tournait mal, on vendait ses nègres. Les noirs représentaient un capital disponible : on les achetait bon marché, si on le pouvait, et on les revendait volontiers et sans scrupule si l'on obtenait un bon prix. Telle famille de la Géorgie ou des Carolines, par exemple, qui travaillait d'un côté avec zèle à l'évangélisation de ses esclaves, vendait sans le moindre serrement de cœur, sans la moindre hésitation, une partie de ses nègres à un courtier d'esclaves, véritable maquignon, qui faisait des emplettes pour les planteurs de la Louisiane. On trafiquait en nègres comme on trafique en chevaux. La charité chrétienne, telle que l'entendaient la plupart des presbytériens, des méthodistes, des épiscopaliens, des catholiques des États du Sud de l'Union ne s'opposait pas, paraît-il, à ce qu'on vendît à un bon prix l'esclave que l'on obligeait le dimanche à aller à l'église. On prêchait la doctrine de Jésus-Christ le jour du sabbat et l'on trafiquait en chair humaine durant la semaine si la bonne occasion se présentait. De là le spectacle étrange de planteurs qui contribuaient d'une main à défrayer généreusement les frais du ministre, qui obligeaient tous les noirs à assister au service divin et qui, pour peu que leur intérêt personnel le leur conseillât, rompaient avec l'indifférence la plus complète tous les liens

du cœur qui auraient dû les attacher à leurs nègres. On ne se demandait pas si le nouveau maître serait doux ou non, s'il serait brutal et enclin à boire comme beaucoup de ces « gentlemen » du Sud, qui laissèrent ensuite leurs os sur les champs de bataille d'Antietam et de Gettysburg ; on ne se demandait pas, par conséquent, si le pauvre diable de nègre qu'on venait de vendre à un si bon prix tomberait ou non sur un bon maître ; on ne s'inquiétait plus de lui, probablement en se disant « que le Seigneur lui viendrait en aide et savait pourvoir aux besoins des passereaux ». L'esprit mercantile, l'esprit de spéculation inné dans l'Anglo-Saxon des États-Unis empêchait considérablement l'existence de ces liens qui reliaient, ainsi que nous l'avons vu, l'esclave des Antilles à son maître ; la vie des plantations était moins patriarcale. Sans doute, mieux valait encore être nègre aux États-Unis, néanmoins, que nègre au Congo ou en Guinée.

Puis, aux États-Unis, la situation géographique, le climat, amenaient d'autres conditions de culture ; et ces conditions amenaient en outre un nouvel élément de spéculation. En effet, la Virginie, le Maryland produisaient une belle race d'esclaves ; mais en revanche la terre y rapportait moins qu'en Louisiane, en Alabama ou en Géorgie. Sur une base d'opération aussi sûre que celle-là, on établit bientôt tout un système qui fait la honte des États du Sud ; on « éleva » bientôt des noirs en Virginie pour les besoins des planteurs de la Louisiane sur le même principe que l'élevage du bétail, et chaque plantation du Nord devint plus ou moins un « haras ». J'omets ici des détails sur cette période infâme qui déshonore particulièrement la Virginie. Je ne citerai qu'un cas.

J'ai eu longtemps à mon service, à New-York, comme domestique, un nègre libre dont le visage brun quelque peu couleur café au lait indiquait évidemment qu'il avait dans les veines une certaine dose de « sang blanc ». Cet homme, qui resta sept ans à mon service et qui vit encore, était un ancien esclave de la Virginie. Dans son enfance on lui avait appris le métier de jockey, et comme il était léger de poids, qu'il maniait bien les chevaux, il avait passé sa jeunesse à courir des « steeple chase » sur les champs de course pour ses différents maîtres. Il montait bien à cheval alors et gagnait, paraît-il, de grosses sommes parfois pour ceux dont il était l'esclave. Un beau jour il tomba de selle, se cassa une jambe, devint boiteux, et en fut réduit à la position de domestique d'écurie. Après l'émancipation, n'ayant pas d'ouvrage, il vint aux environs de New-York et le hasard le fit entrer chez moi. Cet homme était un bon type de nègre intelligent : il était honnête, fidèle, mais indolent, cela va sans dire; il appartenait à une Église méthodiste, église de nègres, naturellement, car aux États-Unis les deux races ont des chapelles séparées; il était même l'un des notables de sa congrégation. Je lui parlais fréquemment de son passé, et quoiqu'il fût peu causeur, il me donnait des renseignements très curieux sur la vie des esclaves en Virginie.

Il ignorait qui avait été son père; il ignorait son âge, et portait comme tous les anciens esclaves le nom de son premier maître. Sa mère avait eu une douzaine d'enfants; elle était noire, mais tous ses enfants n'étaient pas de cette couleur; la preuve en était sa peau à lui. Les planteurs, disait-il, gagnaient peu relativement à cultiver leurs terres, car le coton réussissait mieux plus au Sud, et par conséquent le principal

profit des maîtres, depuis que l'abolition de la traite haussait le prix des esclaves, était dans « l'élevage » et la vente des jeunes nègres qu'on exportait en Louisiane. On cherchait par conséquent à favoriser le plus possible l'accroissement des naissances, car les planteurs du Sud, étant à court de bras, payaient fort cher les noirs natifs de Virginie. Il y avait eu des maîtres qui avaient vendu des esclaves dont on leur attribuait la paternité : il en avait connu plusieurs qui vendaient aux maquignons qui venaient chaque année faire des achats dans le pays de jeunes esclaves assez clairs en couleur dont les pères étaient soit des amis du maître, soit des blancs du voisinage.

D'ailleurs, cet ancien esclave, qui, probablement à cause de l'infusion du « sang blanc » qui circulait dans ses veines, avait beaucoup de bon sens, affirmait que, depuis l'abolition de l'esclavage, les noirs de son État natal vivaient beaucoup plus mal qu'auparavant. Ils y trouvaient, — disait-il, — à peine de quoi gagner leur vie, mouraient parfois de misère, et personne ne les soignait plus en cas de maladie. « La plupart d'entre nous, ajoutait-il, étaient plus heureux jadis : on vivait sans souci, et la jeune génération noire d'aujourd'hui ne vaut pas ce que valait l'autre.

— « Oui, lui disais-je, parfois. Vous autres nègres, vous étiez plus à l'aise, et il se peut que le vieux système convînt mieux à beaucoup d'entre vous ; mais il ne convient pas aux blancs ; vous voilà forcés aujourd'hui de travailler mieux, de chercher même de l'ouvrage ou d'avoir faim !

— « Tout est si cher ! répliquait-il avec un grand sérieux. Depuis la reddition du général Lee (cette date

faisait toujours époque dans sa vie), il n'y a plus que ceux qui sont très actifs et très intelligents qui puissent se tirer d'affaires! »

Cette façon favorable d'envisager l'esclavage n'est pas rare parmi les nègres; l'émancipation a forcé, en effet, tous ceux des États dont le climat ne se prête pas à une existence de lazzaroni à entreprendre la lutte pour la vie; et cette lutte n'est pas du goût de beaucoup de nègres. Mais aujourd'hui elle leur est imposée; les plus faibles succombent ou végètent en souffrance, et depuis l'émancipation la population noire n'augmente pas aussi rapidement que la population blanche.

Néanmoins le nègre vit aujourd'hui en général, en Amérique, d'une façon relativement heureuse : bien plus heureuse, bien plus plantureuse en proportion des efforts qu'il fait pour améliorer son sort que nos basses classes de race blanche; l'expression « travailler comme un nègre » m'a, en effet, toujours paru de tout temps singulièrement peu propre à l'idée qu'elle veut représenter. Les cultivateurs de coton ne peuvent compter sur eux au moment de la récolte, et le nègre aujourd'hui ne fait que le minimum d'ouvrage nécessaire à sustenter sa vie. La nature semble avoir voulu compenser le peu de développement de son cerveau par le privilège qu'elle lui accorde de résider dans des climats et des contrées où le moindre effort récompense au décuple la peine qu'on s'est donnée. Humboldt disait qu'une acre plantée de bananiers produisait autant de matière alimentaire que quarante acres de pommes de terre. Or, la culture de la banane n'en est pour ainsi dire pas une, car on ne la replante jamais aux tropiques après avoir cueilli le fruit : la plante repousse

d'elle-même et ne demande qu'à ne pas être étouffée par des herbes ou des broussailles. Et ainsi, durant chaque mois de l'année, le propriétaire de cette acre de bananiers trouvera une ample et saine nourriture; en outre, l'igname, le manioc, la patate, et d'autres excellents tubercules demandent peu de soins. Une heure de travail, dans ces pays où il ne gèle jamais et où la terre est aussi riche qu'abondante, donne des résultats bien plus grands qu'une forte journée bien remplie d'un paysan européen, travaillant de l'aube au soir sur un sol ingrat. La misère devrait être chose inconnue aux Antilles.

Sans doute, aux États-Unis, je le répète, les conditions d'existence sont fort différentes. Remarquez que tous les États baignés par l'Atlantique au sud de la Virginie sont plus ou moins recouverts d'interminables forêts de pins croissant dans un sol sablonneux, de marais immenses, et plus ou moins sujets aux rigueurs de l'hiver. Or, partout où il gèle, ne fût-ce que rarement, la végétation prend un caractère bien moins riche que sous les tropiques. C'est le riz, le coton, la pomme de terre et le maïs qui seuls constituent la récolte; or, cette récolte est bien moins facile et rémunérative que celle des bananes, des ignames et des « denrées coloniales ». Par conséquent, plus le nègre se rapproche des pays froids, plus sa lutte pour l'existence devient difficile. Il est vrai qu'une foule de petits métiers, tels que ceux de cocher, concierge, barbier, groom, cuisinier, valet de chambre, domestique, leur sont ouverts; et ce sont précisément ceux qui les adoptent et qui sont par conséquent le plus en contact avec la race blanche qui forment aujourd'hui la classe la plus intelligente des gens de couleur.

Le nègre possède d'ailleurs certaines qualités qui sem-

blent le destiner aux États-Unis à la condition de serviteur. Il est honnête, c'est-à-dire qu'il volera rarement votre argent ou vos bijoux, mais il est gourmand ou plutôt glouton, et c'est à la cuisine plutôt que dans votre salon ou votre cabinet qu'il se laissera entraîner à empiéter sur vos droits. Il n'est pas souvent insolent, parce qu'il vit dans un pays où son infériorité sociale ne le lui permet pas. Sans doute, sa nonchalance est proverbiale, mais il y a en lui une naïveté, une bonhomie, une bonne volonté et un fonds de gaieté qui vous font pardonner d'autres défauts. Il est sensible aux émotions de tout genre ; aussi possède-t-il souvent un certain talent musical qu'il manifeste par ses chants et la façon dont il raffole de cette guitare nègre qu'on appelle le « banjo ». Il aime à se parer, à s'habiller en « monsieur ». Les femmes, en général assez vertueuses, même à Haïti, sont ridiculement vaines dans leur toilette ; elles dépenseront leur dernier sou pour un bout de ruban ou un flacon de parfum. L'odeur bien connue et assez désagréable qui émane de la peau du noir semble porter les femmes de couleur, dans les pays du moins où elles sont en contact avec la civilisation, à dissimuler cet inconvénient de leur race sous des flots d'essences odoriférantes. Une des plus grandes fabriques d'eau de Cologne (surnommée eau de Floride) qui soit établie aux États-Unis exporte annuellement aux Antilles et dans l'Amérique du Sud une telle quantité de ses produits, destinés presque exclusivement aux gens de couleur, que ses propriétaires ont amassé une fortune princière qui se chiffre par des millions de dollars.

Certains Américains, mus par des sentiments philanthropiques, mais dénués de valeur intrinsèque, avaient établi en Afrique une colonie de nègres améri-

cains, la colonie de Liberia, dont on espérait des merveilles. Sans doute le pays où on l'avait fondée offrait tous les avantages voulus ; mais le nègre américain était peu disposé à retourner au pays de ses pères, et les esclaves affranchis qu'on y a envoyés n'y ont guère réussi. La colonie existe encore ; on y plante du café ; elle est peu nombreuse et cet essai n'a pas eu grand succès. On espérait un peu s'y débarrasser de la population noire dont on ne savait que faire ; on a vu que, malgré de sages précautions, le nègre américain ne s'accordait guère avec le nègre africain, auquel il était supérieur : et cette colonie n'a jamais été populaire parmi les gens de couleur des États-Unis.

Autant l'on comprend le sentiment de supériorité que les Américains de race blanche éprouvent vis-à-vis de la race noire, autant certains préjugés universels aux États-Unis étonnent l'Européen. Ces préjugés sont inconnus dans le vieux monde, où le nègre n'est presque jamais qu'un objet de curiosité ; en Amérique, ils existent partout et le républicain le plus libéral du Nord ou de l'Ouest refusera de s'asseoir, par exemple, à la même table qu'un nègre ou un mulâtre. J'ai souvent demandé à des Américains auxquels les distinctions sociales du vieux monde paraissaient si absurdes pourquoi ils avaient une telle répugnance pour les gens de couleur. On m'a invariablement répondu que les nègres étaient des nègres, et que, quels que fussent les droits politiques que leur conférait la constitution américaine, ils ne pouvaient exiger que les blancs frayassent avec eux.

On se souvient du nouvel amendement que le sénateur Sumner avait réussi à faire ajouter à la constitution des États-Unis ; désormais il ne devait être fait « aucune distinction de race ni de couleur » sur le

territoire de l'Union. Cet amendement est resté à peu près lettre morte en dehors des établissements contrôlés et gérés par l'État. Il en est résulté ce qui résulte toujours d'une législation plutôt sentimentale que sensée : elle n'a eu aucun succès. La loi avait été votée en principe comme un instrument politique dirigé contre l'intransigeance des anciens rebelles, mais l'on n'a pas trouvé de jury pour punir les gens qui y contrevenaient. Encore aujourd'hui, tout nègre, même propre et bien vêtu, qui se présenterait dans l'un des hôtels de New-York ou de Boston fréquenté par des gens d'affaires, recevrait la réponse que « toutes les chambres sont occupées » . On esquiverait ainsi la loi. Vous verrez rarement un nègre dans un wagon Pullman, ou aux stalles d'orchestre d'un théâtre.

Il y a quelques années, en Floride, durant une campagne politique fort animée, un Américain de ma connaissance, qui était le candidat d'un certain nombre d'électeurs nègres, résolut, pour se rendre populaire, de faire appliquer la loi dans toute sa rigueur. L'entrée de l'église épiscopale étant interdite aux gens de couleur, il conseilla à deux ou trois de ses électeurs de s'introduire dans l'église un dimanche durant le service divin et d'aller prendre place sur un banc réservé au public de race blanche.

Lorsque le ministre les vit entrer, il appela le marguillier, et celui-ci intima en son nom aux nègres l'ordre de sortir. Ceux-ci obéirent et s'en furent avertir aussitôt le défenseur de leurs droits. L'Américain, en homme très décidé, les blâma de s'être laissé éconduire et, retournant avec eux à l'église, pénétra avec eux dans l'enceinte du bâtiment. Nouvelle sommation, à laquelle, cette fois, les nègres, se sentant appuyés par

un blanc, refusèrent d'obéir. Le ministre fit chercher la police, et celle-ci arrêta aussitôt l'ami politique des noirs, comme « coupable d'avoir troublé le service divin », puis on ferma l'église. On le conduisit à la prison, — car il refusait de donner caution, — et comme j'admirais franchement le courage qu'il avait eu de vouloir faire reconnaître à ces nègres les droits garantis par la constitution, je courus chercher un avocat.

Grâce à la loi d'*habeas corpus,* cette admirable garantie de la loi anglo-saxonne, nous le sortîmes de prison ce jour-là, mais je fus le seul blanc dans cette ville qui défendît sa conduite.

On comprend qu'en face d'une telle opposition et d'une mauvaise volonté aussi incarnée dans toutes les classes de la population américaine de race blanche, la loi dont nous parlons soit restée sans effet. Le nègre, d'ailleurs, n'est pas agressif de nature : il ne comprend pas l'utilité de se quereller avec tout le monde et de s'attirer mille désagréments pour gagner peut-être un procès qui ne lui rapporterait d'autre avantage que celui d'avoir à payer les honoraires de son avocat. Que lui importe de faire reconnaître dans une cour de justice un droit dont il ne retire aucun bénéfice réel et palpable et un principe pour lequel il ne s'enthousiasme pas lui-même ? Son infériorité lui est connue : il n'est ni si instruit, ni si riche, ni si entreprenant, ni si bien éduqué que les blancs. Il le sait, et il a le bon sens de ne pas le nier.

Aussi, tous les nègres influents aux États-Unis, tels que M. Douglas (l'ancien préfet de police de Washington), un homme exceptionnellement supérieur à sa race et vraiment hors ligne parmi les noirs, ont-ils tou-

jours conseillé à leurs concitoyens de même couleur de ne pas profiter de la loi pour se rendre désagréables aux blancs en leur imposant leur présence.

Une autre preuve de l'esprit de caste qui caractérise les Américains de race blanche dès qu'ils se trouvent en contact avec une race inférieure, c'est l'interdiction pour ainsi dire absolue des mariages mixtes : interdiction de fait, sinon de par la loi. Ces mariages entre blancs et noirs n'ont jamais lieu. D'abord la répugnance naturelle d'une femme blanche pour une pareille alliance est à peu près invincible ; puis le blanc, même lorsqu'il appartient aux dernières couches sociales du pays, considère toujours une union légitime avec une femme de couleur comme une mésalliance qui le déclasserait complètement aux yeux du monde et en ferait un paria. D'ailleurs, dans la plupart des États du Sud, la loi même oppose une barrière au mariage mixte ; et même lorsque le pouvoir fédéral, s'appuyant sur la constitution, a essayé d'imposer sa volonté en cassant les actes des législatures de Virginie, de Géorgie et d'autres États jadis esclavagistes, l'opinion publique a déchaîné sur les époux de couleur différente un tel torrent d'indignation et d'anathèmes que ces mariages sont pratiquement impossibles.

En Virginie, par exemple, les gens du pays ont invariablement « lynché » les noirs qui ont essayé d'enfreindre la coutume; de temps en temps les journaux du Nord rapportent le cas d'une union de ce genre à laquelle la fureur populaire a mis aussitôt fin. Pour mon compte, quoique j'aie vécu plusieurs années dans l'un des États du Sud et connu une foule de gens de couleur, je n'ai jamais vu une alliance mixte, et je n'ai jamais connu personne qui eût vu pareille union. L'esprit de caste est

si fort à cet égard qu'on chercherait en vain dans l'histoire, à Rome ou au moyen-âge, une démarcation plus tranchée entre deux classes humaines. Sans doute, lorsque plusieurs générations ont « blanchi », par une constante infusion de sang caucasien, la peau d'une personne de couleur, de façon à ce qu'on la distingue à peine d'un homme ou d'une femme de race blanche, l'opinion ferme quelque peu les yeux sur son origine. Néanmoins, quels que soient la fortune, l'éducation, les manières, le *genre* d'une quarteronne, l'Américain le plus pauvre de race blanche la considérera toujours comme un être qui lui est socialement inférieur. Cette expression : « *He isa colored man* » ou « *She is a colored woman* », il ou elle est de couleur, restera un argument sans réponse aux États-Unis envers et contre toutes les doctrines égalitaires.

Nous disions tout à l'heure que nous ne connaissions pas ces « préjugés américains » en Europe, quoique la situation des Juifs les rappelle vaguement chez nous. Est-ce donc à dire que l'Américain entretienne là un préjugé absurbe qui n'ait aucune raison d'être et que nous seuls en Europe nous soyons foncièrement libéraux et raisonnables ? Je ne le crois pas. Lorsque cent millions de gens, du Canada au cap Horn, tous républicains et possédant autant, souvent plus d'instruction et d'éducation que nos populations d'Europe, sont arrivés à prononcer à peu près à l'unanimité une opinion sur une question qui les touche de si près et qui ne nous touche pas, nous autres du vieux monde, la façon dont ils envisagent cette question « de couleur » doit être évidemment basée sur autre chose qu'un simple caprice. D'autant plus que l'Américain respecte bien plus que nous l'indépendance individuelle et

qu'il méprise singulièrement les privilèges de naissance tendant à abaisser la position de l'homme dans la société. Il ne se gêne jamais, on le sait, de renverser des barrières sociales qui entravent son développement ou celui de son pays, et ses épigrammes, ses satires sur nos aristocraties un peu fossiles, nos titres nobiliaires sans valeur politique, nos gens « bien nés » qui ont honte de travailler, de se rendre utiles, remplissent journellement les gazettes américaines. Il y a donc lieu de croire que les « préjugés » américains, qui nous semblent si étranges, ont peut-être après tout quelque raison d'être.

On se souvient peut-être de cette note diplomatique presque impertinente que les États-Unis avaient adressée, il y a cinq ans environ, à l'Autriche-Hongrie, à propos de la nomination d'un Virginien, M. K..., au poste de ministre des États-Unis à Vienne. M. K..., un « gentleman » de la Virginie, avait épousé une Juive américaine, et le président Cleveland l'avait désigné pour le poste diplomatique précité. Suivant l'usage, le gouvernement américain s'enquit pour la forme si le nouveau ministre serait *persona grata*. La cour d'Autriche, qui n'oublie jamais ses vieilles traditions surannées, déclara poliment que le choix lui déplaisait, vu que les dames juives ne pouvaient être reçues à titre d'ambassadrices, ni de femmes de ministres, avec tous les honneurs que l'on accorde en général à Vienne aux épouses de hauts diplomates. Le gouvernement américain retira la nomination, mais envoya à la cour d'Autriche une note diplomatique d'un style plus que « raide » qui dut offusquer étrangement les susceptibilités de la maison de Habsbourg. En effet, le président des États-Unis, tout en consentant à faire un autre choix, notifiait au gouvernement austro-hongrois qu'il ne lui

reconnaissait nullement le droit qu'il s'était arrogé de refuser à la femme d'un ministre américain, pour cause de religion, les privilèges qu'on accordait aux femmes de ministres plénipotentiaires; que de pareils préjugés, jurant avec les idées américaines, lui paraissaient injustes; que la femme d'un ministre américain, qu'elle fût juive ou chrétienne, avait droit aux mêmes égards que ceux que la femme d'un ambassadeur de l'Autriche-Hongrie recevait à Washington.

Sans doute, la « couleur » de l'épouse du ministre d'Haïti à Washington ne l'eût pas fait exclure des réceptions de la Maison Blanche, et le président des États-Unis ne peut faire aucune distinction entre les blancs et les noirs qui entretiennent avec lui des relations officielles. Mais, en revanche, M. et Mme K.., l'objet de l'affront que leur faisait le gouvernement austro-hongrois, se seraient bien gardés de recevoir chez eux, dans leur salon, en Virginie, un nègre ou un mulâtre, et encore moins leurs femmes ou leurs filles. Un pareil acte les eût aussitôt déclassés dans la société virginienne.

On le voit, les règles de la tolérance ne paraissent pas absolues, pas plus à Vienne qu'en Amérique.

Cet ostracisme social sur le territoire de l'Union doit avoir sa raison d'être, disions-nous. C'est qu'en effet, quoique nous affirmions souvent le contraire en Europe, le noir n'est pas l'égal intellectuel de l'homme blanc. Il n'a d'abord jamais lutté énergiquement pour conquérir ses libertés; or, ces luttes-là sont celles qui ennoblissent l'homme. Il a parfois massacré des blancs, comme à Saint-Domingue, il y a fusillé des mulâtres et des gens de sa propre race, mais il n'a jamais montré des qualités militaires qui inspirassent le respect de personne. Durant la guerre de Sécession, alors qu'il

était intéressé plus qu'un autre à l'abolition de l'esclavage, il n'a jamais rendu de services sérieux à ses libérateurs. Dans des régions où une poignée de planteurs se trouvait entourée de milliers de noirs dont les forces réunies eussent pu conquérir la contrée, l'ascendant, le prestige de l'homme blanc restaient presque les mêmes. C'était toujours à peu près le même nègre que nous décrit Stanley, prêt à courber la tête en Afrique devant l'homme blanc ferme et résolu. Encore aujourd'hui, les quelques compagnies des troupes noires qui font partie de l'armée régulière des États-Unis ne sont pas commandées par des officiers noirs ou mulâtres; et pourtant le gouvernement fédéral a ouvert aux noirs les portes de son académie militaire de West-Point. Tous les officiers blancs qui commandent ces soldats nègres vous diront que, malgré une certaine opiniâtreté, ils ne possèdent pas la même énergie que le blanc, ni l'héroïsme des Peaux-Rouges attachés aux régiments américains dans le Far-West en qualité d'éclaireurs. Il en est de même des troupes noires de l'armée coloniale de l'Angleterre aux Antilles.

De plus, malgré les églises, les écoles, les institutions civilisatrices de tout genre qui couvrent depuis si longtemps les États-Unis, les nègres n'y ont encore rien produit, rien pensé, rien inventé, rien imaginé, rien fabriqué, rien créé qui vaille la peine qu'on en parle. Çà et là quelques-uns d'entre eux pénètrent jusqu'au Congrès, députés par leurs électeurs noirs; mais ils y font triste figure et, règle générale, ce sont toujours les députés blancs qui gagnent la confiance des électeurs nègres et qui revendiquent leurs droits dans les conflits continuels entre les deux races. On compte à peine parmi eux, depuis tantôt trente ans que l'esclavage est aboli, un ou

deux hommes qui aient atteint quelque réputation. Le nègre le plus intelligent, le plus influent qu'aient produit les États-Unis est certes M. Douglas, dont nous parlions plus haut. J'eus l'honneur de le connaître à l'époque où le président Grant l'avait nommé membre de la commission chargée d'étudier à Saint-Domingue la question de l'annexion de Samana ; je l'ai entendu haranguer des meetings politiques en Floride ; il était un brillant orateur, un tribun de grant talent et de plus un honnête homme. Jadis esclave, il était devenu charpentier ; il s'était élevé lui-même et était devenu aux États-Unis le représentant de la race noire. C'est à ce titre que le président lui conféra à différentes reprises des missions et des postes importants. Mais, quelle que soit la valeur de cet homme distingué, dont la célébrité n'a d'ailleurs peut-être jamais atteint les oreilles du lecteur, tant elle est restreinte, M. Douglas a été une exception. La race noire a produit çà et là d'autres hommes de quelque mérite, de quelque talent, mais ses plus brillants génies n'ont jamais été que des génies de second et troisième ordre. Si ces hommes eussent été de race blanche, on n'eût jamais parlé d'eux.

Un autre fait qui contribue en Amérique à reléguer le noir à la place qu'il occupe, c'est que, dans un pays où le travail, le savoir-faire, l'habileté, la persévérance sont si fréquemment récompensés par des succès financiers, et où par conséquent l'homme récolte souvent ce qu'il sème, le nègre ne devient jamais riche. Les neuf dixièmes des millionnaires américains sont nés pauvres et sont des parvenus ; or, l'on sait combien l'Amérique renferme de millionnaires ! Eh bien ! vous ne verrez jamais un nègre millionnaire ; je doute qu'il en existe un seul en Amérique, vous en verrez à peine qui pos-

sèdent ce que possède un bon paysan d'Europe. Insouciant, nonchalant et surtout inepte à soutenir la concurrence du blanc qui lutte constamment, le noir végète, se souciant peu du lendemain, heureux à bon marché et toujours prêt à trouver dans le fonds inépuisable de sa gaieté naturelle une consolation contre les rigueurs de ce monde.

J'ai déjà répondu à ce vieil argument des abolitionnistes intransigeants qui, proclamant une égalité d'aptitudes entre les deux races, affirmaient que tous les défauts des nègres provenaient de l'esclavage. Ils oubliaient l'existence de l'Afrique, où les noirs ont fait ce que bon leur semblait et où le tableau qu'ils nous présentent est certes bien moins flatteur que celui de l'esclavage.

Quant à la situation politique que le nègre occupe aujourd'hui aux États-Unis, elle n'est pas sans inconvénient, mais elle n'est pas dangereuse pour les intérêts futurs du pays. Chacun sait que l'abolition de l'esclavage fut non le motif de la guerre de Sécession, mais un incident grave qui succéda à la rupture de la paix. Après s'être fait une idée par ce qui précède de la force du préjugé de couleur aux États-Unis, on concevra que les Américains du Nord ne songeaient guère à entreprendre une guerre aussi formidable que celle qui convulsionna le pays, par pure philanthropie. On savait bien, dans le Nord, que le noir n'était pas l'égal du blanc. On déplorait parfois sans doute l'existence de l'esclavage, que la question nègre existât et qu'elle parût insoluble, mais personne n'aurait quitté son foyer pour aller libérer des noirs. Deux ou trois ans avant la guerre de Sécession, dans le Connecticut, qui a passé depuis pour un État éminemment patriotique, on persécutait

officieusement les gens qui parlaient d'émanciper les noirs : deux vieilles filles, par exemple, qui prêchaient cette thèse, furent littéralement « excommuniées » par les habitants, le pasteur en tête, du village qu'elles habitaient. On leur ordonna de quitter le pays. Elles refusèrent. Alors on recourut à tous les moyens possibles d'intimidation, jusqu'à celui d'empoisonner l'eau de leur puits pour leur faire abandonner leur maison. Le fait paraîtra bien extraordinaire ,si extraordinaire que certaines personnes en douteront et m'accuseront de raconter là une histoire apocryphe.

Je répondrai qu'après la guerre, l'opinion ayant tourné, ces deux vieilles filles obtinrent une pension de l'État de Connecticut, *comme indemnité de l'État pour les persécutions dont elles avaient été l'objet.* Le fait est donc historique, car l'État ne donne pas pareille indemnité sans de bonnes raisons. L'hypocrisie religieuse, si fréquente dans les États de la Nouvelle-Angleterre, a fait croire à tort en Europe que le patriotisme américain avait pour but l'émancipation des esclaves ; au fond, on se souciait fort peu de la condition de ceux-ci ; à l'exception de quelques abolitionnistes sincères et convaincus, qui n'avaient aucune influence politique, qui passaient pour des fous ou des originaux et qui étaient impopulaires avant la guerre, l'opinion publique ne demandait que l'écrasement des rebelles.

Mais l'abolition de l'esclavage s'imposait d'elle-même après l'ouverture des hostilités ; et lorsque Lincoln finit par la proclamer, cette mesure ne pouvait s'éviter. Le travail libre et le travail des esclaves ne pouvaient subsister côte à côte ; en outre il fallait ruiner le Sud, qui, en arrachant l'étendard fédéral flottant sur le fort Sum-

ter, menaçait le continent américain d'une division funeste aux générations futures du nouveau monde. La sécession eût créé en Amérique des démarcations territoriales qui eussent entraîné le militarisme européen et par conséquent la création de taxes écrasantes. Or, abolir l'esclavage, c'était enlever à jamais aux rebelles les capitaux dont ils disposaient pour maintenir leur position.

La guerre finie, on s'empressa d'organiser, de « reconstruire », suivant l'expression officielle, les États sécessionnistes, et là on se trouva en présence d'une grande difficulté. Les nègres étaient libres et étaient par conséquent des citoyens : qu'allaient-ils faire de cette arme redoutable, à deux tranchants, le suffrage universel, qui leur était confiée ? On ne se fit pas d'illusions ; on connaissait leur ignorance, leur incapacité politique et administrative, et on sentit qu'il leur fallait des chefs. On leur en envoya. Une foule d'aventuriers politiques, d'intrigants, de politiciens de carrière, d'avocats sans cause, envahirent les États du Sud ; le peuple américain inventa pour les désigner un mot qui dépeint leur caractère politique : on les appela « carpet baggers », des gens ne possédant qu'une valise, qu'un « sac de nuit », en quête de fortune politique et de tout genre de succès, et à la recherche d'une position. Étrangers à l'État dans lequel ils arrivaient « sans bagages » et dont ils voulaient accaparer l'administration, les « carpet baggers » s'emparèrent bien vite des suffrages de la race noire ; ils représentaient aux yeux de celle-ci le parti *républicain*, celui qui avait soutenu la guerre, écrasé les planteurs et aboli l'esclavage ; ils posaient partout leur candidature et ils se firent élire partout, car les rebelles de race blanche avaient perdu leurs droits politiques de par la loi.

Chose curieuse et qui dépeint la faiblesse intellectuelle du nègre, les noirs ne cherchèrent pas un instant à conserver dans leurs propres mains le gouvernement, l'administration des États où ils dominaient ; ils sentaient instinctivement que l'autorité ne leur convenait pas, qu'ils étaient incapables, et ils confièrent les rênes aux nouveaux venus de race blanche.

On sait quel fut le résultat de cette alliance entre les noirs et les « carpet baggers » ; le gouvernement fédéral aurait eu mauvaise grâce à répudier ceux-ci ; il s'en fit le complice, et alors commença cette ère de malversations, de prévarications, de scandales, qui acheva de ruiner le Sud. Les choses en vinrent au point que l'opinion publique dans le Nord finit par s'indigner de ce régime malhonnête. Plusieurs États du Sud avaient fait banqueroute ; le parti démocrate tendit la main aux anciens rebelles, qui, après tout, étaient des blancs et des compatriotes. Peu à peu les anciens planteurs, appuyés par les alliés inespérés qu'ils trouvaient au Nord, reprirent intérêt aux affaires publiques. Ils connaissaient le caractère nègre mieux que personne ; l'esclavage n'avait réellement jamais créé de haines, souvent, bien au contraire, entre les noirs et eux ; et ils reconquirent graduellement leur position politique.

Lorsque le général Grant se retira de la Maison Blanche, la plupart des « carpet baggers » avaient perdu leurs positions, leurs places et leur influence sur les noirs. Il n'est guère aujourd'hui d'États dans le Sud où les anciens planteurs, ou plutôt leurs descendants, quoique souvent en minorité, ne dirigent pas les affaires. C'est un bien pour le pays. Les aventuriers qui, durant quinze ans et plus, avaient exploité à

leur profit le suffrage universel et la crédulité politique des nègres ont disparu de la scène. La fin de quelques-uns montre jusqu'à quel point la race nègre était incapable de « self government ». Ainsi, l'ex-gouverneur de la Caroline du Sud, un certain Moses, un homme qui géra durant des années les intérêts d'un pays peuplé par près d'un million d'habitants et plus étendu que la Belgique et la Hollande, fut contraint de s'enfuir pour éviter d'avoir à rendre compte des deniers publics qu'il avait détournés. Quelques années après, il se trouvait pauvre et déchu à New-York sur le banc des accusés d'une cour criminelle, prévenu d'avoir volé une bourse ou un portefeuille contenant une somme insignifiante. Le tribunal le condamna et infligea à « l'ex-gouverneur » la punition d'un pickpocket.

Ces événements ont prouvé l'incapacité des nègres à se gouverner eux-mêmes : ils ne prétendirent d'ailleurs jamais gérer leurs propres intérêts, et le nombre des sénateurs et députés de race noire qui ont siégé au Congrès est, ainsi que nous l'avons observé plus haut, singulièrement restreint. Des districts électoraux dominés par une grande majorité nègre ont presque toujours nommé à Washington des représentants de race blanche.

Les relations entre les deux races aux États-Unis ne sont malheureusement pas toujours bonnes aujourd'hui. Le caractère hautain et parfois violent des blancs et le tempérament impressionnable du nègre ne s'accordent pas toujours. Les conflits de race sont fort nombreux au Texas, en Louisiane, dans le Tennessee, et un peu partout où le nombre inspire quelque confiance aux noirs; inutile de dire que ces conflits sont presque toujours sanglants. Il ne se passe pas de mois, pas de se-

maine sans que la presse ne rapporte quelque combat, quelque véritable bataille rangée entre les blancs et les noirs de quelque comté.

Tantôt un blanc se venge de quelque légère injure en déchargeant son revolver sur un nègre ; alors les noirs s'arment de fusils et, la population blanche prenant fait et cause pour le meurtrier, une véritable tuerie s'engage de part et d'autre. Ou bien c'est l'inverse qui a lieu, c'est le noir qui commence le désordre ; ou bien encore c'est une élection qui est la cause de tout le mal ; on vote armé, et, à la moindre alerte, les coups de feu commencent ; les hostilités durent souvent plusieurs jours, mais les blancs finissent invariablement, après avoir perdu quelques-uns des leurs, par remporter la victoire ; leur courage, leur énergie suppléent au nombre. Ou bien enfin, lorsque quelque noir a été arrêté sous l'inculpation d'un crime qui soulève l'indignation des blancs, ceux-ci se réunissent, se masquent le visage et se rendent à la prison. Là, on somme le geôlier de délivrer le coupable, on s'en empare de gré ou de force, et on le pend au premier arbre venu. Cette justice sommaire s'exécute surtout envers les nègres qui ont outragé la femme ou l'enfant d'un blanc ; ce cas se présente constamment.

Quel sera le sort probable de la race noire aux États-Unis ?

Si nous observons l'histoire des nègres depuis leur émancipation, nous verrons qu'à beaucoup d'égards ils ont certainement progressé : l'éducation a porté parfois quelques fruits ; mais, malgré tous les efforts accomplis, le nègre reste dans un état constant d'infériorité réelle. Or, la population blanche augmente si rapidement que l'élément noir, qui formait jadis la moitié de

la population, ne sera bientôt plus qu'un facteur de moins en moins important dans le développement du pays. Le jour où les États-Unis compteront cent millions d'habitants, — et ce jour n'est pas éloigné, — les gens de couleur seront encore plus faibles qu'aujourd'hui. Que sera-ce lorsque le territoire de l'Union aura doublé et triplé ce chiffre ? L'augmentation de la race blanche marche à pas de géant et rien ne l'arrêtera tant qu'il y aura de la place ; or, au dire de M. Gladstone, il y aurait place aux États-Unis pour six cents millions d'êtres humains. Le nègre deviendra donc de moins en moins important comme électeur politique et comme producteur agricole. De plus, aussitôt que les États de l'Ouest n'offriront plus autant de place qu'aujourd'hui aux émigrants européens, ceux-ci se porteront vers le Sud ; et là le nègre, ne pouvant plus vivre aussi facilement qu'aujourd'hui, ni soutenir la lutte pour l'existence de la manière indolente dont il le fait maintenant, se trouvera en présence de grandes difficultés. Alors, les plus intelligents, les mieux doués seront contraints de travailler plus et mieux ; la loi de la survivance du plus apte entrera en activité avec encore plus de vigueur qu'aujourd'hui. C'est ce que savent les Américains, pour qui la question nègre n'est plus maintenant la question vitale qu'elle fut jadis.

Nier que le nègre soit susceptible de développement est à mon avis une absurdité. Il l'est sans aucun doute, et son histoire le prouve ; car du nègre de Guinée ou du Congo que les négriers importaient en Amérique, au nègre que vous rencontrez aujourd'hui dans les rues de Washington, de Savannah, de Charleston ou de la Nouvelle-Orléans, il y a un progrès immense ; mais rappelons-nous que la race noire doit ce progrès à son

importation en Amérique et à son contact, même sous l'institution de l'esclavage, avec la race blanche. Dès que ce contact cesse, dès qu'il n'est plus soumis à l'administration des blancs, comme à Haïti, le nègre recule et retombe dans sa barbarie primitive. L'esclavage fut un bienfait pour lui, quelque rude qu'ait été cette école et quelque pernicieuse qu'ait été son influence sur les vrais intérêts de la race blanche. La situation la plus avantageuse pour lui que puissent lui souhaiter aujourd'hui ceux qui s'intéressent à son sort, est celle qui correspond à ses facultés. Le ciel le préserve en Amérique, — et surtout maintenant en Afrique, — d'un système basé de nouveau, comme à Haïti, sur les doctrines de la Révolution française.

L'opinion généralement répandue que le blanc ne peut travailler sous le même climat que le nègre, — aux Antilles, par exemple, — me paraît erronée. Cuba, St-Domingue, la Jamaïque, Porto-Rico, sont des îles montagneuses qui présenteront un jour aux émigrants non seulement des cultures très avantageuses, mais encore un excellent climat dès qu'on s'éloigne un peu de la côte. Il suffirait que les progrès de la science moderne détruisissent les effets funestes du bacille de la fièvre jaune, — éventualité très probable, puisqu'on connaît déjà le caractère de ce microbe, — pour que ces îles-là, dont la fertilité est si grande, devinssent un excellent champ d'activité pour nos futures générations. La fièvre jaune, qui est endémique aujourd'hui dans les ports, quoique inconnue dans la montagne, est réellement, avec des difficultés d'ordre politique à Cuba, à Haïti et l'infériorité numérique des blancs, le seul véritable obstacle à l'immigration dans ces contrées. Les experts affirment qu'on la fera disparaître comme

on a fait disparaître la peste et comme l'on fait aujourd'hui disparaître le choléra. Ce jour-là, la population noire des Antilles se retrouvera débordée par les blancs.

Disons enfin, pour finir, que, tel qu'il se présente à nous aujourd'hui, le nègre américain, au point de vue pittoresque et humoristique, n'est pas un être antipathique. Quiconque est suffisamment familier avec les changements plus que révolutionnaires de grammaire et d'accent qu'il a imposés à la langue anglaise, trouvera dans la gaîté naturelle du noir et dans son caractère naïf une source constante d'amusement. Un humoriste américain s'est plu à traiter le côté comique des mœurs du nègre civilisé en publiant de temps à autre les procès-verbaux d'un club imaginaire, le « Lime Kiln Club », composé exclusivement de noirs. Cette publication humoristique, très populaire aux États-Unis, se distingue par la façon comique dont elle exhibe un certain bon sens nègre qui rappelle les fameuses maximes de Sancho Pança. Il est presque impossible d'en donner une idée, vu que la connaissance des mœurs du nègre, de son jargon, de son accent, de ses aspirations tantôt ridiculement copiées sur celles des blancs, tantôt naïvement empreintes de la plus sensuelle gloutonnerie, sont indispensables à la compréhension de ces pages humoristiques. Le président du club imaginaire, « le frère Gardner, » est un vieux nègre un peu autoritaire, mais rempli du plus naïf bon sens, qui croit de son devoir de contenir les velléités de ses amis de résoudre une foule de questions embarrassantes.

— Je tiens dans ma main, dit-il par exemple un jour, une lettre de Philadelphie qui demande si l'opinion du club est favorable à la théorie que le soleil se meut. Certainement ! Le soleil bouge ! J'en suis per-

suadé. Je sais que la population blanche se figure que c'est la terre qui se meut, mais là-dessus il n'y aura jamais moyen de nous entendre avec elle. Néanmoins, mes amis, que cette question astronomique ne vous empêche pas de dormir : le soleil est là de jour, la lune et les étoiles y sont de nuit. Le Seigneur a fait le soleil pour faire croître les courges et les concombres, et le maïs, et fondre la glace devant la porte des maisons; or, le soleil a toujours fait cela, même avant l'invention de l'astronomie, et il ne ferait pas plus qu'il ne fait si chaque famille nègre avait un télescope de quatre cents pieds de long. Laissez donc le soleil en paix, et la lune aussi!... Et moins vous vous ferez de mauvais sang sur ce sujet, plus vous aurez de porc salé et de pommes de terre chez vous en hiver. »

Une autre fois, le trésorier du club se plaint que presque tous les « membres honoraires » lui ont payé leurs cotisations en pièces de quart et de demi-dollar perforées; et que, malgré les peines qu'il se donne pour faire passer ces pièces parmi le public, après en avoir rempli les trous en y introduisant du plomb, il serait bon, suivant lui, que l'on prît quelque mesure pour l'avenir à ce sujet. Le président décide qu'à l'avenir le trésorier sera autorisé à faire un escompte de mille pour cent sur les pièces ainsi mutilées qu'il recevra en paiement.

Ou encore le président, après avoir ouvert la séance, jette un coup d'œil sévère sur la salle et demande gravement que tous les membres du club qui se croient *fous* aient l'obligeance de lever la main. Personne ne bouge.

La scène se passe, — ne l'oublions pas, — à l'époque où Guiteau, l'assassin du président Garfield, plaidait

devant le jury, comme excuse, la théorie « d'insanité mentale ».

« Personne n'a su, — reprend alors le frère Gardner, — que ce gaillard-là était fou avant qu'il eût tiré sur quelqu'un. Aussi je me propose, dans l'intérêt du club, de prendre d'avance mes mesures, et je veux faire une liste des lunatiques ici présents. Que chaque assassin lève la main, je le répète, lorsqu'on fera l'appel des noms. »

Personne ne se déclarant ni lunatique « ni assassin » :

— Très bien ! continue le président nègre, que le secrétaire en prenne bonne note. *Vous vous êtes tous déclarés coupables d'être sains d'esprit...* Par conséquent que le premier d'entre vous que la police arrêtera avec une morue salée cachée sous son manteau, ou un sac rempli de volailles qu'il aura rempli chez un voisin, n'essaye pas ce jour-là d'esquiver sa responsabilité en plaidant l'état d'insanité mentale. Ce moyen-là ne vaudra rien ! »

L'ironie, on le voit, est empreinte d'un cachet essentiellement « nègre ».

Les côtés comiques du caractère de la race noire étaient encore mieux exposés par une troupe d'acteurs de race blanche qui, sous le nom de « ministrels de Californie », en avaient fait durant des années une vraie spécialité. Les deux acteurs principaux de cette troupe, MM. Birch et Backus, ont égayé durant vingt ans les États-Unis par les représentations bouffonnes qu'ils donnaient à New-York dans leur théâtre du Broadway. Sans doute, il fallait toujours comprendre les mœurs et le jargon des nègres qu'ils imitaient si bien pour apprécier « l'humour » de pareilles représentations. Celles-ci avaient un mérite très rare sur le théâtre américain, celui d'être originales et non emprun-

tées à l'Europe. Les acteurs se noircissaient le visage et les mains, épaississaient leurs lèvres par un procédé mystérieux, et assis, vêtus de redingotes, en demi-cercle sur la scène, commençaient la soirée par des chants nègres. Puis venait un dialogue, une discussion animée, entre les deux chefs de la troupe, sur n'importe quel sujet, dans lequel les bons mots, les plaisanteries nègres se succédaient comme un feu d'artifice. Le dialogue changeait tous les jours : on traitait de tout, — toujours à la nègre, — de politique, d'art, de mode, de la pluie et du beau temps, des différentes sortes de chiens ou de volailles, de n'importe quoi. Les événements du jour, depuis l'invention d'une nouvelle manière de détruire les mouches à la politique de M. de Bismark, fournissaient une mine inépuisable; et la représentation finissait par quelque pièce bouffonne, souvent une parodie de Shakespeare comprise à la nègre, ou une « Revue » grotesque dans laquelle apparaissaient des personnages en vogue. La mort de M. Backus a mis fin à cette institution originale, qui décrivait si bien, sous une apparence bouffonne, le caractère de la race noire.

Le caractère impressionnable, superstitieux, enfantin du nègre se prête en effet plus que celui d'autres races au ridicule et à la plaisanterie : la cour de Soulouque, à Haïti, nous l'avons dit, valait les scènes d'Offenbach. Puis l'enthousiasme dont il est capable dans une réunion politique ou religieuse, par exemple, dépasse toute idée. J'ai vu fréquemment des services religieux, dans des églises de Floride, durant lesquels le prédicateur, entraîné par ses sentiments, poussait après chaque phrase des cris de forcené ; les fidèles répondaient en mesure par de véritables hurlements d'enthousiasme,

se levaient de leurs bancs en gesticulant comme des fous, et l'agitation allait crescendo jusqu'à ce que la sueur coulât sur tous les fronts, que le prédicateur épuisé tombât de fatigue sur son banc, et que les fidèles des deux sexes s'embrassassent les uns les autres en criant. Il suffisait d'une description du paradis ou de l'enfer pour mettre ainsi tout l'auditoire hors de lui et faire mériter aux membres de toute une congrégation le nom de « possédés ».

Nous avons émancipé le nègre, et nous avons bien fait. Il reste à savoir, maintenant qu'il est majeur en Amérique et libéré de la tutelle que nous lui imposions, s'il saura soutenir cette lutte de plus en plus âpre pour l'existence que la Providence semble avoir imposée à toutes ses créatures. Je doute que l'issue de cette lutte lui soit généralement favorable : néanmoins, il vit aujourd'hui heureux et satisfait; plus heureux, plus satisfait que nos classes pauvres entassées en Europe sur un sol ingrat et plus restreint. Disons enfin pour terminer cette étude que les observations, peut-être trop personnelles que j'ai cru utile de communiquer dans ces pages au lecteur, n'ont d'autre prétention que celle d'être impartiales, et que, si je les ai soumises à son appréciation, c'est qu'elles pouvaient peut-être contribuer à lui présenter un tableau aussi exact que possible de la situation passée et présente de la race noire aux Antilles et aux États-Unis.

LA RACE ROUGE

AUX

ÉTATS-UNIS

On demandait un jour à un auteur américain, homme de goût et d'esprit, quelle était à son avis la plus grande, la plus belle création artistique qu'eût produite sa patrie.

« Je n'en connais qu'une seule, répondit-il, qui, tout en étant essentiellement américaine, pourrait inspirer nos sculpteurs et mériter l'honneur d'être représentée en marbre ou en bronze. C'est le *Dernier des Mohicans.* »

A mon avis, la réponse était juste. Fenimore Cooper me paraît être le plus grand artiste que l'Amérique ait produit. Il n'a dans le nouveau monde d'autre rival que Bret Harte, dont les récits californiens ont été également traduits dans toutes nos langues. Je sais que, par le temps qui court, les précieusetés, les mièvreries, les *chinoiseries* littéraires, voire même les monstruosités, sont en vogue : et néanmoins, malgré sa forme naïve et surannée, le chef-d'œuvre de Cooper se lit toujours ; et il se lira longtemps après que les élucubrations morbides qualifiées d'études psychologiques de la plupart de nos romanciers modernes auront passé de mode.

Loin de moi l'idée de vouloir prétendre faire ici un traité scientifique et complet au sujet de la race rouge. Je sais combien le monde se préoccupe peu aujourd'hui, et pour de bonnes raisons, du fatras encombrant des opinions personnelles. Des faits valent mieux, à mon avis, que des volumes de critique ; le lecteur moderne ne demande plus qu'on pense et réfléchisse à sa place, et le métier qui consiste à faire des commentaires sur autrui cède partout la place au métier plus utile d'observateur intelligent. Si je consacre par conséquent, dès le début de cette étude, quelques lignes à l'œuvre du romancier américain dont je viens de citer le nom, ce n'est nullement que je veuille exercer la profession, à mon avis fort ingrate, de « critique littéraire », et le premier devoir de l'auteur de ces lignes serait peut-être de dire ce qu'il a vu et non de parler de ce que d'autres ont dit.

Toutefois, c'est précisément ce que j'ai pu voir de l'Indien dans l'humble mesure de mes forces qui m'engage à dire ici quelques mots du romancier américain qui écrivit ce que je me permettrais de nommer l'*Iliade* de la race rouge. Et ici, avant d'aller plus loin, si je soumets au lecteur certaines expériences personnelles à l'appui de mes assertions, ce n'est pas que je prétende donner une valeur absolue à celles-ci. On ne voit que ce que l'on peut et sait voir : et je regrette plus que personne de n'avoir pas vu plus. D'autre part, les faits que j'ai recueillis et les remarques qu'ils m'ont suggérées n'ont pas la prétention d'émaner de la plume d'un spécialiste. Je les donne tout simplement comme le témoignage sincère, quoique incomplet, d'un observateur très modeste forcé parfois de fatiguer le lecteur de récits personnels pour justifier ses conclusions.

J'ai insisté dès le début sur les mérites de Cooper. C'est que j'avais moi-même, comme tant d'autres, relégué ses œuvres dans la catégorie de certains romans du genre des élucubrations fantastiques d'Alexandre Dumas père ; et ce ne fut qu'après des séjours en territoire indien, dans des circonstances favorables à des observations, que je reconnus que j'avais fait tort à l'auteur américain. Sans doute, l'intrigue de ses récits et la partie mélodramatique de son œuvre ne me fascinaient plus comme dans mon jeune âge : les péripéties romanesques du livre avaient perdu pour moi tout attrait ; mais, abstraction faite des licences poétiques permises par le goût de l'époque, la plupart des personnages de Cooper me frappaient de plus en plus par leur grande vérité à beaucoup d'égards.

J'avais eu, en 1879 et 1880, l'avantage d'accompagner le ministre de l'intérieur des États-Unis, — un ami fort intime, — dans de longs voyages d'inspection parmi presque toutes les tribus américaines. Nous avions visité durant le premier été les Sioux, les Santees, les Poncas, les Osages, les Pawnees, les Cheyennes, les Nez-Percés, les Fox, les Sax, les Kaws, les nations mi-civilisées des Cherokees, des Creeks, des Chickasaws ; nous avions vu les débris des Seminoles transportés de la Floride au Far-West, et les restes historiques des fameux Delawares, cousins des Mohicans. Puis, l'année suivante, nous vîmes les Bannocks de l'Idaho, les Piutes du Nevada, les Crows (corbeaux) du Montana et nous assistions à Fort-Keogh à la capitulation d'une horde guerrière de Sitting Bull, le dernier des grands chefs de sa race. Cette horde, composée de quinze cents Indiens qui avaient aidé Sitting Bull durant deux ans à lutter victorieusement contre les troupes

américaines, se rendait alors faute de vivres et non faute de courage : elle comprenait une foule de révoltés de toutes les tribus du Nord-Ouest ; j'y vis des Sioux, des Cheyennes, des Mandans, des Pieds-Noirs, des Arickarees, des Cœurs-d'Alène, des Gros-Ventres, et des Snakes (serpents).

Puis, profitant dès lors des quelques expériences que j'avais faites en si grande et puissante compagnie sous les auspices du gouvernement, j'ai souvent consacré ensuite mes « vacances » de l'été à flâner en simple sportsman très modeste, en société des Peaux-Rouges. Cette société, j'ose l'affirmer, en valait bien une autre. C'est ainsi qu'en 1883 je passai six semaines à pêcher, à chasser, à canoter dans une pirogue d'écorce sur les lacs solitaires du Maine avec un Indien mi-civilisé de la tribu des Penobscots. Et en 1885, je passai un été chez les Shoshones et les Arapahoes du Wyoming.

J'eus par conséquent l'occasion de voir de près le Peau-Rouge américain : ce qui ne veut pas dire que j'aie bien vu, car les impressions qu'on rapporte chez soi ne sont pas toujours justes, et je me garderais fort de prétendre, je le répète, donner à mon simple témoignage une valeur plus grande qu'il ne mérite. Toutefois, pour en revenir à Cooper, ce fut au retour de ces différentes excursions que j'appris à l'apprécier le plus.

Je ne voudrais cependant pas qu'on se méprît sur le motif de ma haute estime pour l'œuvre du romancier américain, et j'essaierai de l'expliquer.

D'abord il ne faudrait pas chercher dans l'œuvre de Cooper une analyse exacte, scientifique, du Peau-Rouge contemporain. L'indien a considérablement modifié ses mœurs et son caractère depuis le commencement de ce siècle. Le Huron canadien de 1890 ne ressemble pas

davantage aux sauvages alliés du marquis de Montcalm, que les Mac-Mahon, les Bazaine de notre époque ne ressemblent à celui-ci. Le monde se transforme tous les jours : en Amérique encore plus vite qu'ailleurs. Les Grecs d'Agamemnon ressemblaient-ils aux Grecs de Périclès? Et diriez-vous d'Homère qu'il manquait de couleur locale et défigurait son époque, parce qu'il nous a raconté des combats apocryphes sur les plaines du Scamandre et des intrigues parmi les dieux de l'Olympe? De là l'erreur que commettent certaines gens qui voient l'Indien contemporain et qui reprochent à Cooper de ne l'avoir pas compris. Sans doute, le Sioux, le Cheyenne, le Crow, qui vit aujourd'hui au centre du continent américain, dans un pays et sous un climat entièrement différents de ceux de l'État de New-York, ne vous rappelleront que vaguement à première vue les Delawares ou les Hurons de Cooper. Mais autant vaudrait reprocher à Molière ou Balzac de n'avoir pas compris les Français qui se promènent aujourd'hui sur les boulevards de Paris.

Toutefois, si Cooper avait compris la nature qu'il avait sous les yeux, il n'était peut-être pas un « réaliste » à la façon moderne. Mais les scènes qu'il décrivait et les types qu'il peignait étaient bien plus vrais, plus réels, que les personnages stéréotypés et fictifs que nous présentent par exemple depuis tantôt trente ans la plupart des romanciers parisiens. Je veux dire par là que l'Indien, le trappeur contemporain de Cooper, quelque idéalisé qu'il fût parfois dans l'œuvre de l'auteur, ressemblait bien plus à l'Indien, au trappeur en chair et en os de l'époque, que les héros des romans parisiens ne ressemblent en général aux Français que vous ou moi nous avons vus en France. Lisez l'*Ontario*,

le *Tueur de Daims*, le *Dernier des Mohicans*, et vous aurez, quoi qu'en disent certaines gens qui n'ont jamais observé ni trappeurs ni Peaux-Rouges, une idée bien plus juste et exacte de la vie sur la frontière indienne au commencement de ce siècle, que celle que se fera un Américain qui n'a jamais vu l'Europe lorsqu'il juge la société française par les œuvres de Guy de Maupassant, d'Octave Feuillet ou de M. Georges Ohnet.

Je tiens donc à repousser le reproche fait à Cooper d'avoir décrit des caractères purement imaginaires ; la vie qu'il a décrite, tout en empruntant à son imagination certaines allures héroïques, était une vie réelle. Les hauts faits d'Œil-de-Faucon se sont répétés cent fois au Far-West. J'ai eu l'occasion moi-même d'observer des types analogues. Et lorsque j'eus assisté sous la tente indienne à maint conseil, et vu, assis sur mes talons, circuler le calumet de bouche en bouche, avant l'ouverture d'interminables discours, je m'aperçus que Cooper était plus « réaliste » que je ne me l'imaginais. Le stoïcisme, la fierté, la ruse, l'intrépidité, la manie des effets oratoires, qui caractérisent les Peaux-Rouges du romancier, n'étaient réellement plus exagérés à mes yeux.

D'ailleurs, pour dépeindre les gens, il faut avoir vécu de leur vie : or, si le romancier français de nos jours vit bien plus dans le quartier latin que de la vie réelle des neuf dixièmes de ses compatriotes, Cooper, ainsi que Balzac après lui, s'était entièrement initié aux mœurs, aux coutumes qu'il décrivait. Il était grand chasseur, on le sait; il passait souvent ses automnes, en compagnie de trappeurs, d'Indiens et de guides, à poursuivre le daim dans les forêts encore aujourd'hui

solitaires des monts Adirondacks, au pied desquels il possédait des terres. Il avait été officier de marine et avait de la fortune. Un littérateur américain de mes amis, qui le voyait souvent dans son enfance, m'a parfois entretenu de la singulière impression que Cooper lui laissa. Le père de mon ami, qui était à cette époque, en 1830, le peintre le plus célèbre de l'Amérique, faisait le portrait du romancier; et Fenimore Cooper, dont la haute taille imposante et les formes athlétiques avaient été développées par une vie entière d'exercice au grand air, sur terre et sur mer, paraissait être un véritable Nemrod. Sa démarche, ses manières indiquaient un singulier mélange de trappeur et d'homme du monde.

Or, les gens que Cooper fréquentait lorsqu'il vivait à la campagne, — là où s'élève aujourd'hui la ville de Cooperstown, — appartenaient à cette classe étrange qui a précédé partout la civilisation sur la frontière indienne. Tous ces guides, ces trappeurs, ces Indiens, qui habitaient encore alors ces parages aujourd'hui si civilisés, avaient tous vécu plus ou moins de la façon que Cooper décrivait. Ce furent évidemment leurs récits racontés le soir au retour de la chasse, auprès du feu du bivouac, la pipe en main, dans la forêt, qui inspirèrent l'auteur.

Ces récits-là, — et combien n'en ai-je pas entendus moi-même de ce genre, après le repas du soir, dans les solitudes du Far-West ! — ont toujours quelque chose qui vous captive, par l'excellente raison qu'ils sont faits sur les lieux par des témoins oculaires ayant passé leur vie sur les confins de la civilisation, et ne sachant pas *poser*. Leur style est simple, naïf, naturel, car la scène de leurs aventures n'est jamais un théâtre sur

lequel on joue la comédie. Puis ils sont si habitués aux péripéties de leur existence qu'ils n'y voient plus rien d'extraordinaire. Quiconque a frayé quelques semaines dans le désert avec ces gens-là sait par expérience combien il est inutile d'ajouter à l'histoire de leurs aventures pour les rendre intéressantes.

Je crois donc que Cooper basa son œuvre avant tout sur l'observation des hommes et des lieux qu'il voyait ; or, à cette époque, la plupart de ces gens-là, les plus âgés en tout cas, avaient tous plus ou moins pris part aux terribles guerres indiennes qui précédèrent l'indépendance des États-Unis. Le pays où il vivait, — il l'a dit lui-même, — fut durant de longues années le théâtre de ces guerres impitoyables qui arrachèrent finalement à la France toute l'Amérique du Nord. Les Indiens avaient pris parti pour ou contre l'Angleterre et étaient alors constamment en campagne.

En outre, certains détails pour ainsi dire techniques, et qui passeraient inaperçus aux yeux du gros public, prouvent que Cooper étudiait bien son sujet : quiconque connaît un peu « la frontière indienne » ne saurait s'y tromper. De même qu'on reconnaît le marin à la façon dont il écrivit ses romans maritimes, de même l'on s'aperçoit bien vite, dans ses romans indiens, que l'auteur se sentait à l'aise dans les solitudes sauvages qui formaient le domaine de la race rouge. Aussi, le décor dont Cooper entourait ses personnages est-il toujours peint avec une exactitude presque méticuleuse. J'en fis un jour l'expérience au lac George, sur les rives duquel Cooper a placé les principales scènes du *Dernier des Mohicans*.

L'hôtel où j'étais descendu s'élevait sur un monticule au bord du lac : en gravissant ce tertre, je m'aperçus

que ce caravansérail, rempli ce jour-là de gens fashionables qui fuyaient comme moi la chaleur de New-York, se trouvait construit sur les anciens bastions du fort William Henry. J'ignorais le fait auparavant, car je ne connaissais pas cette contrée aujourd'hui couverte de villas et d'hôtels. On vendait là, avec l'esprit d'entreprise caractéristique du pays, des exemplaires du *Dernier des Mohicans*. Figurez-vous des Anglo-Saxons achetant pour vingt sous à Chillon le poème de lord Byron. J'achetai le livre de Cooper : il y avait vingt ans que je ne l'avais lu, et, ayant quarante-huit heures à perdre avant de retourner à New-York, je me promis d'étudier sur place les descriptions de l'auteur. Je les trouvai parfaitement exactes jusqu'aux plus petits détails.

La partie historique et véridique du livre était d'ailleurs hautement intéressante. Je me trouvais sur l'esplanade (aujourd'hui transformée en jardin) du fort dont la garnison, après avoir capitulé devant le marquis de Montcalm, avait été lâchement massacrée par ses alliés les Hurons. C'était là, dans cette plaine située à l'extrémité du lac, et où se trouve maintenant la gare du chemin de fer, que l'armée française et ses alliés, qui assiégeaient le fort anglais, avaient campé : et c'était là même, à une portée de fusil de l'hôtel, que les soldats anglais, les femmes, les enfants, et tous ceux qui constituaient la garnison avaient été traîtreusement égorgés après l'évacuation du fort, au moment où ils défilaient dans la plaine. C'était là, enfin, sur ce même bastion où je me trouvais, que Cooper avait placé, le lendemain du massacre, une scène nocturne singulièrement dramatique.

Je cite la scène : Œil-de-Faucon et les deux Mohi-

cans qui ont échappé au massacre avec deux officiers anglais dont l'un est le père, l'autre le fiancé de l'héroïne du roman, se sont réfugiés dans les ruines du fort à la faveur des ténèbres : et l'auteur nous donne le décor de la scène, après un orage qui a éclaté sur le lac durant l'après-midi. Chose étrange ! les circonstances atmosphériques où je me trouvais étaient par hasard les mêmes : et je retrouvai dans Cooper les impressions de la réalité.

« Le vent était tombé, dit-il, et les vagues du lac « se brisaient *sur la grève de sable au pied même du* « *bastion* avec une régularité moins violente. Les nuages « se dispersaient comme fatigués de leur course furi- « bonde : *les plus gros d'entre eux se dirigeaient en* « *masses noires vers l'horizon, tandis que les nuées* « *plus légères se traînaient sur la cîme et les flancs* « *des montagnes dominant le lac.*

« *Çà et là, une étoile rougeâtre brillait à travers* « *la nue, mais une obscurité impénétrable avait* « *enveloppé la vallée.* La plaine était déserte comme « un vaste cimetière, sans que le moindre soupir ni le « moindre son vinssent réveiller de leur éternel som- « meil ceux dont les cadavres gisaient là. »

Je souligne ici certaines expressions qui correspondaient exactement, ce soir-là, au paysage que j'avais sous les yeux : la grève *de sable* sur laquelle j'entendais le clapotement des vagues, par exemple, se trouve au pied du vieux bastion.

Le lendemain, je suivis encore sur les eaux bleues de l'Horicon, — c'est le nom indien du lac George, — la route que Cooper fait prendre aux fugitifs. J'atteignis ainsi le groupe d'îles où commence dans le récit la poursuite des Hurons dans leurs pirogues d'écorce. Ici

encore la description du paysage, des lieux, des distances, du maniement de ces frêles embarcations indiennes encore en usage plus au nord aujourd'hui et dans lesquelles on n'emploie que la pagaie et non la rame, tout s'accordait avec la réalité : à tel point, je l'avoue, qu'en voyant le nom du vieux chef mohican, — le Sagamore, — sur l'enseigne d'un magnifique hôtel, je faillis me demander si toute cette histoire si bien décrite était réellement apocryphe. Qui sait si dans quelques siècles les archéologues ne découvriront pas la tombe « très authentique » du dernier des Mohicans, sur l'une des îles du lac George ?

En somme, je le répète, c'est l'imagination qui fournit les péripéties d'un roman ; mais on n'invente pas certaines descriptions de mœurs, de coutumes et de lieux. On n'invente pas la nature, on ne peut que l'observer.

Le lecteur me blâmera peut-être d'avoir consacré ici tant de place à défendre le « réalisme » de Cooper ; mais il est le seul écrivain de mérite qui ait fait connaître à l'Europe le côté artistique, pittoresque de la race rouge. Or, si son œuvre avait été faite d'après les procédés employés, par exemple, par Dumas père dans ses « Impressions de voyage en Suisse », l'histoire, le passé de la race rouge serait bien plus mystérieux qu'il ne l'est. Et aujourd'hui que cette race disparaît et se fond aux États-Unis devant l'envahissement de la race blanche, il est peut-être utile de constater *de visu*, avant qu'il soit trop tard, que le romancier américain, tout romancier et artiste qu'il était, avait compris le milieu dans lequel il plaçait ses personnages.

Et il ne faut pas s'étonner que les romans indiens de Cooper soient uniques dans leur genre. L'absence d'au-

tres monuments littéraires de cette espèce en Amérique tient à plusieurs causes. En premier lieu, à l'exception de Washington Irving, les États-Unis, depuis leur fondation jusqu'à l'époque récente qui a vu l'écrasement presque complet de la race rouge, n'ont guère produit de génies littéraires qui fussent assez originaux pour saisir le côté pittoresque du monde américain. Encore Washington Irving n'avait-il pas, malgré les belles pages qu'il a écrites sur l'Ouest américain, l'expérience, la technique de ce sujet : il s'occupa plutôt de l'Europe, on le sait, que du nouveau monde. Dans un pays neuf où, durant trois quarts de siècle, l'activité de l'homme a été consacrée exclusivement à civiliser un vaste continent, on ne pouvait s'attendre à voir fleurir ces productions qui caractérisent des nations plus anciennes ; et, parmi cette population adonnée exclusivement à des occupations pratiques, les artistes étaient rares. D'ailleurs les rares esprits qui se sont occupés là de peinture et de lettres durant la période de création de leur patrie cherchaient tout naturellement leurs modèles en Europe. Aujourd'hui encore, malgré le degré de culture extraordinaire qu'ont atteint les États-Unis, la moitié des peintres américains vit et travaille pour ainsi dire en Europe, et ceux qui restent en Amérique copient le genre et les procédés du vieux monde. Je ne connais qu'un artiste américain de quelque valeur, — Thomas Moran, — parmi les milliers de peintres qui vivent et prospèrent à New-York et à Boston, qui ait jamais osé peindre le désert américain et ses paysages imposants et étranges.

Il en a été naturellement de même en littérature : le romancier américain n'a jamais osé s'éloigner du modèle littéraire qu'il emprunte à l'Angleterre. Et cette

règle n'a connu que deux exceptions qui se sont immortalisées en Europe, précisément par le motif qu'elles étaient vraiment originales : je veux parler de Cooper et de Bret Harte. Chose singulière, ces deux écrivains, qui avaient fait leur spécialité, l'un du Peau-Rouge, l'autre de l'aventurier du Far-West, qui restaient vraiment Américains, qui ne demandaient pas leur inspiration à la culture du vieux monde, qui s'écartaient de la mode et n'alimentaient pas leur génie des reflets d'outre-mer, sont les seuls écrivains américains qui soient devenus vraiment célèbres et populaires sur notre vieux continent.

Par conséquent, l'absence complète de monuments artistiques ou littéraires sur ce que l'on pourrait appeler pour ainsi dire la tombe de la race rouge en Amérique n'a rien de surprenant. Cette race qui s'éteint n'eut qu'un écrivain pour faire son épitaphe et parler d'elle au monde; de même que cette société primitive de race blanche qui marchait en Californie à l'avant-garde, en « enfants perdus », de la civilisation, et qui a disparu comme la race rouge devant le flot envahissant, n'eut qu'un romancier elle-même pour raconter ses mœurs et ses coutumes.

Il est enfin un autre motif qui explique aussi le fait de l'isolement de la race rouge, et l'absence complète de contact entre elle et les gens cultivés : c'est que les territoires où elle vit, — les *réserves* indiennes, — sont presque inaccessibles aux gens de lettres, aux artistes. L'accès en est d'abord interdit de par la loi, en vertu des traités passés avec les tribus, à tout homme de race blanche qui n'est pas l'agent ou le fonctionnaire de l'État. Puis, même avec une autorisation spéciale qui peut à la rigueur s'obtenir, cet accès à travers des step-

pes interminables, à d'énormes distances dans le désert, est aussi coûteux que difficile ; quiconque est habitué à ses aises de citadin et manie plus volontiers sa plume, sa brosse ou son crayon qu'un mustang ; quiconque est habitué à ne dormir que dans son lit et non sur l'herbe de la prairie, ne s'exposera pas volontiers aux rigueurs d'un séjour en territoire indien.

Toutes les fois que j'ai proposé à un artiste américain d'entreprendre une saison d'études en pareilles contrées, le coût, les difficultés, les mille et un inconvénients inhérents à une entreprise de ce genre, et enfin, disons-le, le mépris, l'antipathie qu'a l'Anglo-Saxon pour l'Indien ont fait échouer ma proposition. Aussi je ne connais littéralement qu'une seule classe de gens cultivés qui ait eu aux États-Unis, depuis trois quarts de siècle, des rapports avec la race rouge : ce sont les officiers de l'armée stationnés en garnison sur la frontière des « réserves indiennes ». Quant aux gens qu'un intérêt mercantile met, en vertu d'une autorisation spéciale du gouvernement, en rapport avec une tribu de Peaux-Rouges, on sait à quoi l'on peut s'attendre d'eux. Des gens d'affaires, — et quels gens d'affaires ! — ne s'occupent pas de littérature ni de peinture.

Il y a eu néanmoins des gens cultivés et sérieux qui, de temps en temps, ont eu l'occasion de séjourner parfois sur une réserve indienne : je veux parler des géologues, des naturalistes, minéralogistes, botanistes, et autres savants, voire même quelques ethnologistes, au service du gouvernement fédéral. Si nous avons quelques données précises sur l'Indien, c'est à eux surtout que nous les devons, ainsi qu'à quelques militaires. Enfin, et très rarement, quelque agent administratif, représentant les États-Unis dans un camp indien, a pu

ou su rédiger quelque rapport intelligent sur la tribu auprès de laquelle il était accrédité. Malheureusement, et le fait est connu, la classe d'employés que l'État possédait là, grâce aux mauvaises coutumes américaines en matière de service civil, a toujours appartenu à l'écume plutôt qu'à la crème des fonctionnaires. Mais comme qu'il en soit, les militaires, savants, employés ou missionnaires qui ont eu des rapports avec la race rouge ne l'ont naturellement jamais observée que dans un but spécial totalement distinct du but que se proposerait un artiste. On ne saurait demander à un colonel de cavalerie, à un géologue, à un représentant du bureau topographique de l'État, quelque cultivés que soient ces messieurs, encore moins à un agent du ministère de l'intérieur chargé d'une distribution annuelle de bétail ou de couvertures, un genre d'étude complètement étranger à leur spécialité.

Telles sont les raisons pour lesquelles les traits pittoresques des mœurs et du caractère indien sont si peu connus en Europe et même aux États-Unis. Depuis l'époque de Cooper, la race rouge s'est vue exilée par motif d'utilité publique dans des régions lointaines du Far-West : et dans l'intérêt de la paix, l'État lui-même a voulu que ces régions restassent aussi inaccessibles que possible à la race blanche. Il en est résulté que le caractère, la tournure d'esprit, les mille manifestations de l'âme, de l'être moral chez les Indiens ont été fort peu étudiés. En revanche, l'historique, les annales scientifiques de la race rouge ont fait l'objet d'une foule d'études et préoccupé plus d'un savant. Et ceci nous conduit à parler de son passé, sur lequel nous possédons, grâce à la science, des données incomplètes, il est vrai, mais nombreuses et fort positives.

La première question qu'on se pose en lisant les chroniques des conquérants espagnols qui envahirent l'Amérique est peut-être celle-ci : D'où provenaient toutes ces tribus diverses composées d'êtres humains si distincts par leur apparence physique et leurs coutumes, des populations d'Europe, d'Afrique et d'Asie ? Y eut-il plusieurs centres de création, et les premiers hommes qui respirèrent l'air du nouveau monde sont-ils nés en Amérique ? Est-ce que la théorie de l'évolution et de la sélection naturelle a pu produire en Amérique, indépendamment des autres parties du monde, un type humain analogue à celui qui naquit dans le vieux monde ?

Nous l'ignorons encore : mais il est un fait certain, c'est que l'homme américain a débuté dans son existence par les mêmes coutumes, les mêmes manifestations de force et d'intelligence que l'homme des autres continents. Partout, à l'origine, durant la période préhistorique, les outils, les instruments, par conséquent les besoins et les procédés employés pour y satisfaire, sont les mêmes. Examinez l'instrument de pierre employé par le sauvage qui habitait les lacs de la Suisse, les marais de l'Irlande, les grèves du Danemarck, les bassins des rivières de la France, et comparez-le avec l'outil du Peau-Rouge, et vous serez frappé non seulement de l'identité des formes, mais encore de l'identité des procédés qui ont servi à sa fabrication. Aussi, les mœurs indiennes qui ont presque complètement disparu aujourd'hui, mais qui existaient encore il y a quelques années, avant l'envahissement complet du continent américain par les voies ferrées, sont-elles, à mon avis, doublement intéressantes. Elles sont non seulement originales et curieuses en elles-mêmes, mais

elles nous renseignent à certains égards sur l'existence européenne de nos propres ancêtres : je citerai un exemple :

Notre âge de pierre ne nous a laissé, on le sait, aucune tradition, et si nous nous formons aujourd'hui une idée du genre de vie des gens qui habitaient les lacs de la Suisse, c'est que nous avons sous les yeux des objets façonnés par leurs mains. Notre imagination supplée ici aux lacunes de l'histoire. Or, un jour, en flânant dans un camp de Sioux, j'entendis le bruit de coups réguliers sous une tente. J'entrai sans cérémonie en prononçant la salutation sacramentelle, un Hugh ! guttural qui eût fait honneur au dernier des Mohicans. Il y avait là deux vieillards accroupis, frappant avec des marteaux sur un objet de pierre qu'ils paraissaient façonner. J'avais sous les yeux, en l'an de grâce 1880, la représentation exacte de la façon dont on fabriquait en Europe, il y a dix ou vingt mille ans, ces instruments de silex qui garnissent nos musées.

Il va sans dire que cette scène m'intéressait hautement : les deux vieillards étaient évidemment ce que nous appellerions en Europe « foncièrement conservateurs », car, dédaignant les innovations modernes au point de ne pas vouloir abandonner l'usage des armes de pierre, — et cela dans l'âge des revolvers et des fusils rayés, — ils façonnaient un tomahawk en pierre. Je m'assis par terre à côté d'eux et les surveillai durant plus d'une heure. Ici, comme en toute chose, il fallait évidemment une certaine dextérité, une certaine technique pour arriver à obtenir le résultat voulu. L'un des Indiens tenait la pierre entre ses mains, appuyée sur le sol, tandis que son compagnon, dont les longues tresses de cheveux gris tombaient jusqu'à la ceinture, appli-

quait adroitement sur la pierre des coups qui la taillaient insensiblement à la forme voulue.

J'avais vu une foule d'armes de ce genre dans le camp, enchâssées ou plutôt liées par des lanières à un manche, à la façon des haches lacustres de la Suisse. Je doute qu'il soit possible à un homme civilisé d'assister encore longtemps à une exhibition semblable des procédés employés antérieurement à l'âge du fer. Ces deux vieillards, évidemment fort âgés, appartenaient à une génération qui a presque complètement disparu aujourd'hui; ils représentaient à mes yeux l'homme primitif intelligent et adroit, capable de façonner de ses mains, bien plus habilement que nous ne saurions le faire, les ustensiles et les armes qui lui sont nécessaires, par des procédés presque oubliés.

Pour donner une idée du peu d'intérêt que portent les Américains en général aux faits et gestes de la race rouge, j'ajouterai que je racontai ce soir-là au fort voisin, à quelques personnes, la scène étrange que j'avais vue. On s'étonna de l'intérêt que je prenais à cette scène de l'âge de la pierre « qui n'avait aucune actualité ».

Aussi ai-je trouvé, tout simple touriste que j'étais, une foule de rapports entre la vie indienne que j'ai pu observer et la vie de l'Européen préhistorique décrite par les savants. Je dirai même plus : je n'ai guère compris la vie sauvage de nos ancêtres, leurs modes de chasser, de pêcher, d'utiliser la peau, les os, les cornes des animaux, de coudre leurs vêtements, etc., qu'après avoir vu à l'œuvre des aborigènes du nouveau monde. Grâce à eux, l'âge de la pierre a vécu pour ainsi dire jusqu'à l'époque du télégraphe et des chemins de fer : car, malgré l'emploi du fer et de l'acier depuis plus de cent ans, les vieilles coutumes, les vieux usages pré-

historiques se sont maintenus chez eux jusqu'à une époque toute récente.

L'existence de l'homme en Amérique, révélée au monde par la découverte de Colomb, est encore aujourd'hui un mystère; mais nous savons que les Esquimaux passèrent dès les temps les plus reculés d'un continent à l'autre par le détroit de Behring. Très probablement, les Chinois débarquèrent sur les côtes de l'Amérique du Sud : et, au dire de certains auteurs dont les arguments sont plus plausibles qu'on ne le croirait à première vue, le Mexique et le Yucatan seraient l'Ophir des anciens. Nous savons en tous cas d'une manière positive que les Scandinaves, — les Northmen ou Normans, — connaissaient les côtes du Massachussetts qu'ils appelaient le Vineland. Les chroniques scandinaves ne laissent aucun doute à cet égard : aussi, l'Amérique a-t-elle récemment élevé une statue au roi norwégien qui, le premier des Européens, découvrit le nouveau monde en l'an 1000 environ. On sait que certaines cartes conservées dans les musées d'Europe et antérieures au voyage de Colomb indiquent la présence de terres transatlantiques. Celle de Martin Behaim, conservée au musée de Nuremberg, et dont Colomb avait connaissance avant son expédition, contient, par exemple, une île au centre de l'Océan, qui se trouve désignée du nom de : *Insula Antilia*.

Lorsque les Espagnols débarquèrent dans le nouveau monde, l'Amérique contenait déjà une foule de tribus différant, il est vrai, les unes des autres à certains égards, principalement par la langue, mais possédant toutes, néanmoins, des traits communs qui leur donnaient ce que l'on pourrait appeler un « air de famille ». On a estimé à six cents le nombre des langues de

l'Amérique du Nord; mais comme la philologie n'a pas encore réussi à nous définir ce qui constitue une « langue », ce chiffre n'est naturellement qu'approximatif. Mon ignorance en philologie indienne ne me permet pas de contredire certains savants qui affirment que toutes ces langues-là sont parentes ; ce que je puis affirmer par expérience, c'est que certaines d'entre elles, le sioux et le cheyenne, par exemple, ne se ressemblent nullement, pas plus que l'allemand et le français. Le sioux est une langue musicale, rappelant parfois l'espagnol ou plutôt le hongrois, par le son, tandis que le cheyenne est une langue gutturale qui frappe votre oreille comme certains dialectes d'allemand suisse. Mais, ainsi qu'on l'a très bien observé, les langues non écrites se modifient si complètement après quelques générations, que le peu de ressemblance entre les idiomes américains ne prouve rien contre l'affinité des tribus entre elles.

Un fait également constaté, c'est que l'homme du nouveau monde fut contemporain d'animaux aujourd'hui disparus. Le lecteur qui désirera obtenir sur ce sujet si intéressant des renseignements plus précis que ceux que comporte le cadre de cette étude trouvera dans l'ouvrage de M. de Nadaillac, *l'Amérique préhistorique* (Paris, 1882), la preuve de cette assertion qui n'est d'ailleurs plus discutée par personne. Il conclura de la lecture de cet ouvrage ce que j'affirmais tout à l'heure, savoir : que les outils, instruments, ustensiles de la race rouge sont identiques à ceux de l'homme préhistorique en Europe. Quant à son antiquité, la science n'a pas encore dit son dernier mot. La Californie a fourni à cet égard des documents curieux: ainsi, dans le comté de Tuolumné, on a trouvé

d'énormes quantités d'ossements de mastodontes entremêlés d'objets en pierre portant l'empreinte du travail de l'homme. A Hormitos et à Princeton, dans le même État, l'on découvrit des mortiers en pierre, dont plusieurs avec leurs pilons, — l'un de ces ustensiles pèse 25 kilogrammes, — auprès d'os d'éléphants et de chevaux préhistoriques. Une défense d'éléphant, dans le comté Stanislas, mesurait plus de trois mètres de longueur. Partout, dans les graviers aurifères, la pioche, la pelle et le jet hydraulique ont mis à nu en abondance des produits de l'industrie humaine, voire même des ossements humains entremêlés de débris de grands mammifères fossiles. Observons que le cheval, qui avait disparu complètement de l'Amérique à l'arrivée des Espagnols, puisque ce furent eux qui l'introduisirent dans le nouveau monde, se retrouve sous la forme préhistorique dans beaucoup d'endroits.

L'une des trouvailles authentiques les plus étranges qui aient peut-être été faites fut celle d'un squelette de mastodonte dans les terrains d'alluvion d'une rivière du Missouri. Cet animal, dont les débris indiquaient une taille colossale même pour son espèce, paraissait s'être embourbé là dans un marais et son poids énorme l'avait, semble-t-il, empêché de reprendre pied. Il était incliné sur son flanc droit, et entouré de pointes de flèches en silex et de projectiles en pierre dont quelques-uns pesaient jusqu'à douze kilogrammes. Puis les chasseurs, n'osant probablement l'approcher de plus près, pour venir à bout de ce gibier redoutable, l'avaient entouré de grands feux. De gros tas de cendres d'un mètre et demi de hauteur témoignaient du subterfuge employé pour venir à bout de l'animal embourbé dans la vase.

L'année suivante, à quelques milles du confluent de deux autres rivières, non loin du même lieu, on découvrit un fémur de mastodonte avec une pointe de flèche en quartz rose, qui avait évidemment pénétré dans la chair; tout près de là, on déterra quatre autres pointes de flèches du même genre, tirées dans la même direction que la première.

Des découvertes analogues ont été faites dans les prairies de l'Iowa et du Nébraska. Il en ressort que l'aborigène d'Amérique, justifiant de tout temps la réputation de bon chasseur qu'on lui a faite, ne craignait pas d'attaquer avec les armes de pierre qu'il se façonnait les animaux les plus redoutables de la création. Aussi le talent du Peau-Rouge à venir à bout de toute espèce de gibier me paraît-il évidemment héréditaire. Dans le cas d'animaux redoutables, tels que l'ours, par exemple, la ruse de l'Indien, toujours à la fois prudent et intrépide, provient évidemment de l'instinct inné que lui ont légué ses ancêtres.

Donc de tout temps, des temps les plus reculés de la période pliocène jusqu'à nos jours, la race rouge, distincte en ceci des autres races humaines, a continué à vivre du produit de la chasse et de la pêche. J'attire l'attention du lecteur sur ce fait, qui a, selon moi, une importance énorme; car c'est là ce qui a donné au Peau-Rouge tout son caractère, c'est là ce qui le fait essentiellement différer du blanc, du nègre ou du Chinois. Étant donnée une race humaine, entièrement isolée du monde par l'Océan, vivant exclusivement de chasse durant dix ou vingt mille années, quels seront le type, le caractère, les coutumes, les qualités et les défauts de ses derniers rejetons ?

C'est ici à mon avis la note dominante dont il faut

toujours tenir compte lorsqu'on parle de la race rouge ; elle a vécu autrement que les autres races humaines ; elle a vécu là durant un nombre de siècles qui se chiffre par centaines, sans jamais fonder une ville, une organisation, un État politique analogue à ceux qui, dès les temps les plus reculés, ont existé dans le vieux monde. Je ne fais allusion ici qu'au continent septentrional de l'Amérique : nous verrons plus loin que le Mexique, l'Amérique centrale et le Pérou, différant à cet égard des États-Unis et des provinces britanniques, semblent s'être éloignés du prototype indien. Par conséquent, cette race habitant cette énorme étendue de la terre américaine qui commence à l'océan Polaire pour finir aux tropiques, qui de tout temps a vécu, subsisté par l'usage et l'emploi de certaines facultés, devait nécessairement acquérir un caractère spécial. L'Indien chassait le mastodonte et l'ours des cavernes à l'époque où nos ancêtres, vêtus et armés comme lui d'instruments de silex, vivaient en véritables sauvages. Et il a continué à vivre du produit de la chasse, sans industrie, sans commerce, sans agriculture sérieuse, sans animaux domestiques (sauf le cheval et le chien empruntés à l'Espagne), jusqu'à notre époque.

Tandis que l'homme de race blanche, l'Indou, le Chinois, modifiait peu à peu ses mœurs et apprenait insensiblement à vivre d'une autre vie, l'homme rouge, rebelle à toute innovation, continuait son existence aventureuse dans les solitudes du nouveau monde. Son arc et ses flèches, sa prudence, son courage, sa force de résistance aux intempéries, aux fatigues ; sa connaissance exacte des lieux, des montagnes, des plaines, des forêts et des fleuves, de certains signes de la nature que lui seul sait lire ; son expérience, sa familiarité

avec les habitudes des animaux sauvages qui lui fournissaient sa nourriture, ses vêtements et jusqu'à l'étoffe de sa tente, tels étaient ses moyens de subsistance. Et tandis que, dans le vieux monde, l'homme oubliait peu à peu en se civilisant les usages de ses ancêtres, l'Indien restait « Indien ». J'ai dit qu'il chassait le mastodonte sur les bords des fleuves du Missouri et sur les prairies du Nébraska : le mastodonte disparut, mais l'Indien y chassait encore le buffalo avec les mêmes procédés, les mêmes armes, il n'y a pas longtemps.

Le rouage mystérieux qui faisait avancer ailleurs l'aiguille de la civilisation paraît s'être arrêté pour ainsi dire dans les immenses étendues de l'Amérique du Nord : l'horloge du monde y a marqué toujours la même heure, depuis l'époque du mastodonte jusqu'à l'époque de la vapeur et de l'électricité. Et, au contact de la civilisation européenne, la race rouge, héréditairement vouée depuis des centaines de générations à suivre ses traditions, s'est fanée comme une plante alpestre qu'on enserrerait en serre chaude : et elle a dépéri comme l'aigle auquel on enlèverait le soleil et l'espace.

J'insiste là sur un fait qui selon moi est la clef de l'énigme du caractère indien ; et lorsque je me permettais au début de cette étude de chercher à réhabiliter le « réalisme » de Cooper aux yeux de certaines gens un peu sceptiques à son égard, c'est que lui comprenait à merveille les manifestations de l'instinct du Peau-Rouge. Ce n'est pas sans raison qu'il faisait ressortir sans cesse cette faculté innée de l'Indien de lire « comme dans un livre », suivant son expression, les signes de la nature.

On s'étonne de voir à chaque instant son héros prin-

cipal, l'éclaireur de race blanche, s'arrêter devant une trace, devant une herbe froissée, devant une empreinte sur le sol de la forêt, et prendre l'avis de son compagnon de race rouge. Mais comment l'homme de race blanche issu de civilisation européenne posséderait-il ce même instinct inné et hérité de père en fils depuis des siècles qui est, après tout, le seul capital, le seul moyen d'existence qu'ait jamais possédé la race rouge? Certes, s'il est sur le globe un exemple de l'application des lois d'hérédité qui ne puisse se discuter, c'est bien cette faculté de la race rouge de vaincre les difficultés de la nature dans les solitudes de l'Amérique, d'y supporter par exemple sous la tente, à moitié nus, hommes, femmes et enfants, les froids les plus rigoureux qui tueraient un Européen. Voyez l'intérieur d'une tente de Sioux, et vous vous direz involontairement qu'il faut être l'enfant d'un Peau-Rouge, pour y passer des hivers sans périr, par les températures polaires qui caractérisent ces parages. Vous verrez, en effet, l'enfant de race rouge, à peu près nu, se rouler dans la neige, à la porte de cette tente dont le sommet est ouvert à tous les vents pour laisser échapper la fumée, et cela alors que, couvert de fourrures de la tête aux pieds, vous sentirez votre haleine se geler pour ainsi dire sur vos lèvres.

Dès l'instant que vous avez saisi la divergence de carrière entre la race rouge et le reste de l'humanité, que vous avez réussi à vous représenter comment elle a toujours vécu, vous comprendrez aussitôt son caractère étrange. Vous vous direz logiquement qu'une race qui ne vit que de chasse ou de pêche depuis des centaines de siècles doit nécessairement posséder des qualités et des défauts complètement distincts de ceux des autres races. En premier lieu, l'homme acquerra

là une endurance que, ni la course, ni l'intempérie, ni la faim, ni la soif ne vaincront facilement; et cet endurance étant une qualité transmise par hérédité, la femme, l'enfant la posséderont à un degré surprenant.

La marche victorieuse de la tribu des Nez-Percés, par exemple, avec femmes et enfants, de l'Orégon au Missouri, sur une distance de deux mille cinq cents kilomètres, fuyant de nuit et combattant de jour les troupes américaines, n'a jamais été égalée par aucun corps d'armée ; j'en citerai, plus loin, certains détails. Puis l'homme, méprisant toute occupation domestique qui le distrairait de sa mission de pourvoyeur de gibier, s'occupera exclusivement de ce que l'on pourrait appeler « ses affaires » : il abandonnera à la femme tous les travaux même les plus rudes, tels que le charriage de bois, d'eau, la préparation des peaux, etc. Son occupation exclusive est la poursuite pénible du gibier sans lequel lui et les siens périront de faim ; or, cette occupation continuelle lui fait passer des journées, des semaines, des mois entiers, seul en tête-à-tête avec la nature. Les animaux qu'il poursuit ne se trouvant que dans des lieux peu fréquentés par ses semblables, l'Indien ne sera naturellement ni communicatif, ni expansif. Il prendra l'habitude du silence. De plus, les épreuves de son métier, les constantes déceptions, les fatigues le rendront stoïque, impassible : il apprendra à réussir par la ruse à certains moments, ou à déployer en un autre instant un sang-froid, un courage, une audace étonnants. De là ce trait du caractère indien, tout courageux qu'il soit, de ne jamais se risquer en vain : brave comme un lion, il n'est jamais téméraire et vaincra par la patience ou la feinte avec la même satisfaction que par l'héroïsme. Puis enfin l'habitude constante et héritée d'user de ses armes pour pouvoir

vivre, et le fait que le gibier qu'il poursuit appartient au premier occupant l'entraînera à se quereller avec la tribu voisine dont l'intérêt est toujours opposé à celui de la bande à laquelle il appartient. De là ces constantes guerres indiennes ayant presque toujours pour origine l'usurpation d'un territoire de chasse qu'il faut défendre les armes à la main, pour ne pas périr de faim. On se bat pour vivre, ou du moins pour empêcher telle ou telle tribu de vous enlever le buffalo, l'élan, le cerf dont on doit subsister toute l'année.

Ainsi de génération en génération les mêmes facultés physiques et intellectuelles se maintiennent, se développent; d'autres s'atrophient. L'une des scènes les plus étranges que j'ai vues fut celle d'une bande de guerriers Sioux que les troupes américaines venaient de capturer dans le Montana, travaillant à une route, la pelle en main. Ces hommes, qui venaient d'endurer durant deux ans toutes les privations, les fatigues d'une guerre héroïque, qui n'avaient littéralement presque rien mangé durant l'hiver dans les steppes désolées de ces contrées, étaient presque incapables de manier une pioche : un de mes amis, l'officier qui les surveillait, leur avait offert un dollar par jour et par tête à condition qu'ils lui construisissent cette route. Mais leurs mains ensanglantées par l'emploi de la pioche et leur maladresse au travail de terrassier firent durer singulièrement l'ouvrage : néanmoins, chacun de ces guerriers, épuisés par la pelle et la brouette, avait fait des prodiges d'endurance durant la guerre : et si on leur eût fourni des armes et des chevaux, aucune cavalerie n'en fût venue à bout à nombre égal. Des cosaques de Russie fussent morts de fatigue à leur poursuite. C'est que la vigueur physique de la race blanche diffère de la vigueur du Peau-Rouge. Voyez un « coureur »

indien franchir les distances sans boire, manger, ni dormir et comparez-le à un athlète, à un gymnaste. Leurs forces sont développées d'une façon entièrement distincte.

Enfin le fait que l'homme rouge, pour exercer son métier de chasseur, le seul qu'il connaisse, vit constamment en tête-à-tête avec la nature, a pour conséquence d'influer sur sa religion. Aussi le Peau-Rouge, quelque amateur qu'il soit de peinture, de dessin, de couleur et de représentations d'objets animés, ne connaît-il d'autre dieu que le Grand Esprit. Parmi toutes les tribus que que j'ai visitées aux États-Unis, je n'ai jamais vu une idole, une représentation de la divinité. L'Indien sera superstitieux, mais il croit fermement au créateur du monde qu'il a journellement sous les yeux : en effet, l'homme qui de père en fils vit en contact avec la création, la nature primitive, qui ne connaît guère d'autre toit que la voûte étoilée, ne saurait facilement se créer une religion distincte de celle qu'inspire la vue de cette nature même. Il possédera des talismans, des charmes, se figurant que le Grand Esprit peut communiquer son pouvoir à certains objets, mais il distinguera toujours entre la divinité toute-puissante et l'objet qui en est pour ainsi dire l'outil.

Tous ces traits du caractère indien me paraissent la conséquence logique, presque forcée de son existence. Mais si cette conséquence s'explique ainsi que je l'ai dit il n'en reste pas moins une singulière énigme à résoudre. Que l'Indien soit devenu ce qu'il est, ce n'est pas surprenant. Mais pourquoi cette existence a-t-elle toujours été l'existence d'un peuple de chasseurs ? Pourquoi la race rouge n'a-t-elle pas abandonné comme les autres cette vie au grand air ? Pourquoi aux États-Unis

ne s'est-elle jamais groupée peu à peu autour d'un centre, autour d'une ville ? Pourquoi, tandis que nos ancêtres abandonnaient insensiblement la chasse et la pêche pour l'agriculture, pour l'élevage d'animaux domestiques, l'Indien a-t-il continué à vivre comme ses prédécesseurs ?

Peut-être la disparition du gibier en Europe, en Asie, a-t-elle été si rapide que, la nécessité aidant, l'homme ait dû chercher là d'autres méthodes de subsistance que la chasse ou la pêche. En tous cas, le fait est certain que le gibier abondait encore en Amérique il y a quelques années, et qu'il a disparu plus rapidement ailleurs. Mais, quoi qu'il en soit, trop de générations se sont succédé en Amérique pour que le manque de gibier aujourd'hui réussisse à faire adopter à la race rouge une autre vocation que celle de ses ancêtres. Les tentatives du gouvernement des États-Unis de convertir les tribus indiennes en communautés agricoles ne pouvaient détruire l'instinct, le caractère transmis de père en fils depuis la période pliocène. Aussi la disparition rapide de ces tribus causée par le simple changement de leurs conditions d'existence a-t-elle marché à grands pas. Il faut rendre justice au gouvernement fédéral : si ses agents, ses fonctionnaires ont souillé son honneur par leurs fraudes, leurs vols ; si le peuple américain ne s'est jamais soucié des droits, des traités, des obligations légalement reconnues et établies, le gouvernement lui-même n'a jamais été cruel, n'a jamais manqué de bonne volonté. Ce ne sont donc pas des actes de violence, des massacres, qui ont diminué la population indienne des États-Unis.

Sans doute les guerres entre les Américains et les diverses tribus ont été constantes. Elles sont à peine

finies aujourd'hui ; mais ces tribus guerroyaient entre elles de tout temps, et, ainsi que je le disais, le fait qu'elles étaient contraintes de vivre de chasse était une source permanente et inévitable d'hostilités de tribu à tribu. Une société même mi-civilisée peut s'entendre avec ses voisins sur la propriété, la possession de terres qu'elle cultive, de troupeaux qu'elle élève : mais deux tribus d'Indiens en viendront infailliblement aux mains. Le buffalo, l'élan qui erre dans le désert forment une propriété bien peu définie, bien vague, et même lorsqu'un traité entre deux tribus a fixé les limites d'un territoire de chasse, on sait combien l'entraînement, l'excitation du métier fait oublier de pareilles stipulations ; surtout, ainsi qu'il arrive fréquemment dans ces régions, lorsque le gibier abandonne subitement, faute d'herbe ou par suite de circonstances atmosphériques imprévues, la contrée où il avait coutume de brouter, pour se transporter chez le voisin. Par conséquent, ce n'est pas la guerre, aujourd'hui de peu d'importance en réalité, qui porte un coup mortel à l'existence de la race rouge : c'est le changement des conditions, des habitudes subitement transformées. Devant le souffle civilisateur de la race blanche, la race rouge se fond comme la neige atteinte par le vent chaud du sud. Autant vaudrait vouloir transformer le « coyote » qui erre depuis des siècles sur les steppes du Far-West en un animal domestique. Le chien, qui est son cousin a vécu de tout temps, auprès de l'homme blanc : le « coyote » est sauvage et il disparaîtra comme le Peau-Rouge au contact de la race blanche.

Quelque triste que soit cette destinée, cette ordonnance suprême qui condamne la race rouge à disparaître de la surface de l'Amérique du Nord, elle n'est,

après tout, il faut bien le reconnaître, qu'une manifestation de la loi du progrès infligée aux humains. Ce que nous savons de l'histoire de notre globe nous indique une marche constante, un développement continuel des facultés intellectuelles de l'homme. Nous savons ce qu'était l'homme lacustre, l'homme des cavernes; nous savons ce que fut le Romain, le Grec; nous savons ce qu'est l'Européen moderne : l'humanité qui paraît reculer à certaines périodes de son histoire, périodes qui ne sont que des minutes dans sa carrière, n'en gravit pas moins sans cesse les degrés de cette échelle dont elle n'aperçoit ni le commencement ni la fin. Dans l'Amérique du Nord, ce progrès, arrêté, ainsi que nous l'avons vu, durant des âges dont nous ignorons la profondeur, devait infailliblement reprendre son élan. Et cette loi de la nature, irrésistible, impitoyable, infaillible comme toutes les ordonnances de la nature, devait écraser tout ce qui lui résistait : l'éternelle application de la survivance du plus apte devait avoir lieu ici comme ailleurs. La race rouge, façonnée par son éducation à des aptitudes devenues inutiles aujourd'hui avec le progrès de l'humanité, paraissait être un obstacle : et la nature la détruit sans même emprunter à l'homme une sérieuse assistance.

C'est là ce qui donne, à mon avis, à l'Indien ce caractère intéressant qu'on lui reconnaît toujours. Nous voyons encore aujourd'hui l'homme primitif, le frère cadet de nos ancêtres sauvages dont il a conservé, sous les modifications apportées naturellement par les différentes conditions de son continent, les principaux caractères. Et l'intérêt que nous prenons à notre propre origine nous engage à observer les différentes manifestations du caractère et de la vie des Peaux-Rouges.

De plus, quelque civilisés que nous soyons aujourd'hui, nous conservons souvent nous-mêmes au fond du cœur un reste de sympathie pour la vie sauvage de nos ancêtres, témoin le goût de la chasse, par exemple, qui serait une anomalie par le temps qui court, sur notre continent, si nous n'avions conservé dans notre sang un reste de sauvagerie. Le Chinois, dont la civilisation est plus vieille que la nôtre, dont les idées et les mœurs ne furent pas « barbarisées » à une époque aussi relativement récente par l'invasion des hordes qui détruisirent l'empire romain, est en réalité beaucoup moins enclin que nous à cette sauvagerie. Il est moins guerrier, moins adonné aux exercices violents, moins chasseur, moins « Indien » que nous, dont les ancêtres chassaient encore l'aurochs il y a deux mille ans. Nous aimons la nature primitive plus que lui, dont la civilisation existait déjà à l'époque où les druides célébraient leur culte dans les forêts de chênes.

J'entendais un jour sur ce sujet une réflexion très juste, que me faisait l'un des généraux les plus connus de l'armée régulière des États-Unis. Personne ne connaît mieux que lui la race rouge, car voici plus de vingt ans qu'en sa qualité de commandant en chef des divisions militaires du Far-West il dirige les opérations de guerre de ces régions. Nous voyagions ensemble sur le chemin de fer de l'Union-Pacific, et le général Miles me parlait d'un de ses éclaireurs que je connaissais, un véritable « Œil-de-Faucon ». Cet homme était né dans les États civilisés de l'Union et s'était rendu célèbre par des hauts faits qui eussent fait le bonheur de Cooper.

— Il est étrange, observai-je, qu'un homme civilisé comme lui ait pu devenir aussi « Peau-Rouge ».

— Bah! me répondit le général. Voici un quart de siècle que je vis dans ces régions et que je fraye avec des Indiens. Je n'ai jamais pu en civiliser un seul ni en faire un homme blanc; en revanche, dès que quelque bonne occasion se présente, ce sont les blancs qui deviennent Peaux-Rouges : la nature reprend le dessus.

Certes, le général M... qui passe avec raison aux yeux du peuple et des autorités américaines pour être l'officier supérieur le plus expérimenté en matières indiennes, qui a mené à bonne fin une foule de campagnes et que l'on pourrait appeler le « pacificateur du Far-West », connaissait à fond ce sujet-là. Ce « retour à la nature », presque impossible au Chinois, s'opère très facilement chez l'homme blanc : quant au Peau-Rouge, il n'en est jamais sorti. Dénouez les liens sociaux qui nous retiennent en communauté, faites tomber les mille entraves de tout genre dont nous nous sommes chargés par concession mutuelle pour nous civiliser, et vous verrez avec quelle rapidité, — étant donné un pays propre à l'épreuve, tel que le Far-West l'était encore tout récemment, — vous vous habituerez à la vie indienne. Aussi arrivera-t-il à certains hommes ce qui arrive à certains animaux domestiques sur les confins du désert : ils échappent à leur éducation et abandonnent la basse-cour pour les bois ou la montagne. On a chassé le naturel et, « quelque diable aussi nous poussant, » il revient au galop.

Toutes ces considérations, dira-t-on, s'appliquent à l'Amérique du Nord : mais au Mexique, au Yucatan, au Pérou, où d'énormes ruines attestent l'existence passée de villes importantes, et où, à en croire ce que nous ont raconté les conquérants espagnols, la civilisa-

tion existait, la race rouge s'est écartée du prototype; donc, ajoutera-t-on, si l'Indien des États-Unis et du Canada est resté vraiment Peau-Rouge dans le sens moral et philosophique du mot, celui de l'Amérique centrale a suivi une carrière différente.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet et le titre même de cette étude ne nous autorise pas à sortir du terrain déjà fort vaste des États-Unis sur lequel je dois rester. Mais la parenté entre les différentes familles de la race rouge me paraît un motif suffisant pour me permettre quelques réflexions générales à ce sujet.

En premier lieu, il est certain, en effet, que la zone chaude, — non pas les hauts plateaux, notez-le, — soit la zone des côtes mexicaines, contient des ruines de si vastes dimensions que l'existence de grandes villes à une époque reculée, dans ces parages-là, est un fait positif. Ces ruines qui se voient à Palenque, à Uxmal, à Zahi et ailleurs, sont toutes situées à de petites distances de la mer: elles rappellent aux uns le style indou, à d'autres le style égyptien; les monuments encore assez bien préservés qu'on voit là contiennent des bas-reliefs et des inscriptions « calculiformes ». L'Américain Stephens fut l'un des premiers à les examiner et à attirer l'attention du monde sur ces monuments mystérieux. Dès lors, une enquête sérieuse a continué à se faire : les ethnographes (les américanistes, ainsi qu'on appelle ceux qui font leur spécialité de cette étude-là) se sont évertués à résoudre les énigmes posées au cerveau humain par de pareilles ruines. Ces énigmes ne sont pas résolues. Le seront-elles jamais?

En effet, qui construisit ces villes, dont plusieurs doivent avoir été aussi vastes que Rome ? Quelle fut la race qui civilisa ces contrées ?

La réponse habituelle est : *les Aztecs.* Et grâce au peu de sens critique des auteurs qui racontaient, jusqu'à une époque toute récente, l'histoire de l'Amérique, comme on racontait l'histoire d'Égypte ou d'Assyrie, sans se préoccuper de la valeur des sources consultées, les récits romanesques de Cortez et de ses amis sont encore populaires. « L'empire de Montezuma, » ainsi que les Espagnols nous ont appris à nommer la communauté indienne qui s'était emparée des hauts plateaux mexicains, n'était cependant pas ce qu'on nous a représenté.

D'abord, autant il est vrai que les contrées voisines de la mer, les « tierras calentes », du Mexique renferment des ruines imposantes, autant il est positif que l'immense plateau du Mexique (sur lequel se trouve aujourd'hui la ville de Mexico) ne présente, à l'exception de l'énorme tumulus indien de Cholula, aucun monument dénotant la même civilisation. La fameuse pierre du calendrier qui se trouve à Mexico a été, on le sait aujourd'hui, apportée là dans la capitale par les Espagnols. Il en est de l'histoire du Mexique comme de l'histoire de Rome. Les archéologues modernes qui, sans se soucier de la vieille méthode, se sont rendus sur place comme Ampère et tant d'autres, et ont écrit l'histoire de Rome *à Rome*, ont réussi à distinguer le vrai du faux : ils ont de plus compris ce qu'on ne peut jamais comprendre sans avoir visité une contrée : la vie, le caractère du peuple dont on veut écrire l'histoire ; on ne saurait assez se défier des livres écrits par des gens au coin de leur cheminée, qui n'ont jamais été « sur place ».

Le travail qui a été fait à Rome, à Athènes, en Égypte, — je parle de ce travail moderne qui a refait

l'histoire dénaturée, défigurée jadis par de prétendus savants, — n'a pas été fini au Mexique. Mais il y fut entrepris par un auteur américain, M. Robert Anderson Wilson. M. Wilson était un jurisconsulte distingué qui, ainsi qu'il me le raconta lui-même, fut condamné à Washington par ses médecins à abandonner sa profession d'avocat à la cour suprême, et à aller résider, pour cause de santé, en pays méridional. On l'envoya au Mexique.

Il arriva là sans opinion faite sur l'histoire du pays: étant riche, célibataire, sans occupation, il voulut consacrer ses longues journées à s'instruire, et il lut avidement toutes les chroniques, toutes les œuvres concernant la contrée dans laquelle il était condamné à passer au moins un an. Avec l'instinct des gens expérimentés de sa profession, toujours incrédules en matière de témoignage, le vieil avocat américain, bientôt perdu dans un fouillis de contradictions, de récits apocryphes, qui le rendaient soupçonneux, résolut de tirer au clair l'histoire de la conquête espagnole. Il ne savait pas le labeur qu'il entreprenait, mais trop Américain pour ne pas se vouer corps et âme à son entreprise, il se mit à l'ouvrage. Heureusement pour lui, il savait à fond l'espagnol : puis, son père, ayant vécu longtemps chez les Iroquois (qui l'avaient adopté dans leur tribu), lui avait enseigné de bonne heure à connaître la race rouge : en sorte que M. Wilson, ayant frayé plus ou moins toute sa vie, ainsi que ses ancêtres, avec le caractère indien, possédait, outre son esprit critique d'avocat, une excellente base pour son travail.

Il y mit plusieurs années. Après avoir appris tout ce que les chroniqueurs espagnols pouvaient lui dire, il commença, leurs ouvrages et les rapports de Cortez en

main, à suivre sur place, pas à pas, l'itinéraire, la marche du conquérant espagnol. Sans lui faire grâce du moindre détail, M. Wilson, emboîtant pour ainsi dire le pas derrière Cortez, annota toutes les erreurs, toutes les contradictions, tous les mensonges. Non content de cette première enquête consciencieuse, il refit deux fois, après une année d'intervalle, cette même route, observant et annotant toujours. Puis, riche d'expérience et de données exactes, il refit l'histoire de la conquête telle qu'elle avait dû avoir lieu.

Voici quelques-unes des conclusions de la préface de M. Wilson; je cite l'auteur, car à mon avis son opinion a du poids :

« L'un des plus grands résultats de la littérature « moderne a été la séparation opérée entre l'histoire et « le conte : et ce résultat a été obtenu en appliquant à « tout récit historique les procédés habituels en cas « d'enquête. L'histoire de presque tous les pays civilisés « y a été soumise depuis longtemps; mais l'Espagne « (et par conséquent le Mexique et le Pérou, ses an- « ciennes colonies) a été une exception, grâce au des- « potisme spirituel et temporel qui empêchait ces en- « quêtes ou les rendait du moins très difficiles... L'his- « toire de «la guerre sainte de la Nouvelle-Espagne », « ainsi que l'Église catholique appelait la conquête du « Mexique et du Pérou, est restée encore aujourd'hui « telle que les moines l'ont façonnée. Leurs écrits, qui « devraient s'intituler : *La théorie romaine de la con- « quête*, passent encore pour véridiques, même parmi « nous. Ces auteurs n'écrivaient qu'avec l'autorisation « des supérieurs de leurs ordres, et sous la surveillance « de sept censeurs, dont deux faisaient partie du tri- « bunal de l'Inquisition ; et on les cite néanmoins

« comme autorités dès qu'on traite de la conquête du « Mexique. Je n'avais pas d'abord le dessein d'attirer « l'attention sur la partie fabuleuse de ces récits.... « Après mon second voyage, je compris mieux que « jamais ce que valaient ces romans historiques. Ce « fut alors que j'arrivai à la conclusion que l'empire « de Montezuma avait dû être analogue à celui des « Iroquois, lorsque celui-ci était à son apogée... Ce fut « la découverte accidentelle d'une pointe de flèche en « silex, — l'arme ordinaire des Indiens de l'Amérique « du Nord, — sur le tumulus que l'on a nommé la « pyramide de Cholula, à cause de sa forme, qui éveilla « mes premiers soupçons ; et ce fut alors que je résolus « de faire une enquête sur la prétendue civilisation de « Montezuma et des Aztecs. Il est résulté pour moi de « cette enquête la conviction qu'une grande partie des « récits faits par Cortez à son gouvernement contenait « des mensonges intentionnels, écrits dans le but d'en « imposer au roi... Comme il ne suffit pas de dénon- « cer en bloc tous ces rapports de l'époque, je me pro- « pose d'en montrer au lecteur les fautes et les erreurs « en détail, afin qu'il puisse juger si ces vieux *in-folios* « méritent leur antique réputation, et qu'il voie ce « qu'il faut rejeter comme « contes des moines ». Mon- « tezuma était un Indien et non un Maure : mon pre- « mier devoir sera donc de débarrasser son empire du « cachet mauresque et européen dont il a été affu- « blé... »

Toute cette consciencieuse enquête, qui n'est que le commencement de la reconstruction de l'histoire du Mexique, prouve à mon avis d'une façon irréfutable que les conquérants et l'Église catholique, dont l'intérêt était de grossir la valeur de leur œuvre aux yeux

du gouvernement espagnol, nous ont légué une foule de rapports mensongers. Les preuves données par Wilson et tirées en général des impossibilités physiques dérivant de la nature du pays sont fort intéressantes. Il nous montre que Tlascala qui, au dire de Cortez, possédait cinq cent mille habitants, ne fut jamais qu'un gros bourg indien ; que certaine muraille de pierre « de neuf pieds de hauteur et de vingt pieds d'épaisseur, qui s'étendait d'une montagne à l'autre devant cette ville », et qui aurait eu par conséquent dix kilomètres de longueur, n'a jamais existé et qu'elle avait été inventée pour grossir les mérites de la conquête de ce village. C'est en vain que l'auteur en cherche un vestige : croit-on de bonne foi que pareil ouvrage ne laisserait aucune ruine, même à Rome ou à Athènes, villes bien plus antiques et autrement tourmentées dans leur existence que Tlascala ? C'est encore là que Bernal Diaz fait croître du coton, alors que cette culture est impossible sur ce haut plateau de la région froide du Mexique.

Wilson nous montre enfin ce qu'était vraiment la ville de Mexico : un gros bourg indien, construit sur pilotis à la façon « lacustre ». Au dire des conquérants, Mexico était une ville immense, possédant « plus de cinq cents mosquées », de superbes édifices en pierre de taille, « supérieurs à tout ce que possédait l'Espagne ». Le luxe de la cour de Louis XIV ne saurait se comparer à celui qui devait exister à la cour de Montezuma. Cortez nous dit entre autres détails que la *cave de ses vins* était toujours ouverte à qui voulait en boire. Figurez-vous un chef indien buvant du vin à Mexico, à cette époque ! Néanmoins, après la prise de la ville, Cortez se fait construire un abri pour la nuit sur une

rue : tous ces beaux édifices, dont la destruction exigerait des années et des centaines de milliers de journées d'ouvriers, n'ont pas laissé un vestige ! Et Mexico, encore aujourd'hui, à l'exception de la cathédrale espagnole et d'un ou deux autres bâtiments publics, ne contient pas une maison en pierre de taille. L' « adobe », soit la brique séchée au soleil, s'emploie là encore le plus fréquemment pour les constructions sur pilotis.

Il serait trop long de suivre Wilson dans son enquête : lorsqu'on a lu son livre, toute illusion disparaît au sujet de l'empire des Aztecs : ils étaient venus du nord deux ou trois siècles avant la conquête, au dire des conquérants eux-mêmes ; leurs armes étaient toujours de pierre (Bernal Diaz les appelle des « navajas de piedras », des *rasoirs de pierre* emmanchés dans un bâton, comme les vieux tomahawks de la race rouge aux États-Unis). Puis toutes leurs cérémonies, leurs fêtes et une foule de détails qui échapperaient à quiconque ne connaît pas, comme Wilson, les mœurs de l'Indien du Nord, prouvent que les Aztecs étaient probablement une tribu puissante qui, poussée au Sud par quelque événement, dans sa course nomade, envahit le plateau mexicain. Un peuple civilisé sans monnaie, sans armes de métal, dans un pays où les métaux abondent, ne saurait entrer dans l'imagination d'un critique.

Mais ces ruines gigantesques, dira-t-on, qui existent près des côtes, dans la zone chaude ? Au dire de Wilson, les Aztecs ne pouvaient les avoir construites : elles étaient plus anciennes que l'invasion, et ce qu'il y a de bien plus étonnant c'est que Cortez et ses amis, qui donnent à chaque bourgade indienne de l'Anahuac,

le plateau mexicain, les dimensions d'une magnifique capitale, n'en disent pas même un mot. C'est là, à mon avis, ce qu'il y a de plus étrange dans cette histoire mexicaine. Cortez, le fait est prouvé, a passé à travers la forêt, à quelques kilomètres des ruines de Palenque, et il ne parle pas de cette ville qui a dû recouvrir un espace aussi considérable que Rome. Évidemment, Palenque, alors comme aujourd'hui, était déjà enfoui dans l'océan de verdure de la forêt tropicale qui l'avait recouverte. Des nombreuses villes ruinées du Yucatan, dont les vestiges gigantesques abondent, pas un mot dans les chroniques des conquérants. En d'autres termes, selon eux, c'est Tlascala, une bourgade assez pauvre à en juger par le pays peu fertile et rocailleux qui l'entoure, c'est Mexico, évidemment un gros village lacustre construit à la mode indienne, qui sont les grandes villes de l'empire de Montezuma. De ces villes-là il ne reste pas une pierre, pas une trace, pas un monument : et cela alors que quelques-uns de leurs bâtiments, en excellent état lors de la conquête, il n'y a pas cinq siècles, devaient surpasser les édifices de Babylone et Ninive, que, ni le temps, ni les hommes n'ont pu faire entièrement disparaître. (Observez que, dans la ville moderne de Mexico, il n'y a, en effet, d'autre monument dit Aztec que le *Calendrier,* une grande pierre apportée d'ailleurs.) Et, en revanche, de toutes ces villes des « tierras calientes », dont les nombreuses ruines attestent l'importance, nous ne savons pas un mot.

Je ne prétends pas résoudre cette énigme : j'attire seulement l'attention du lecteur sur les contradictions singulières de la légende espagnole qu'on veut nous faire respecter encore à l'heure qu'il est, et que Wilson

a battue en brèche (1). Ces ruines, situées dans les « tierras calientes », près des côtes, proviennent-elles de colonies étrangères, ou sont-elles les débris d'une civilisation indigène? Peut-être l'un et l'autre : peut-être l'élan civilisateur fut-il donné là par des étrangers, dont les descendants continuèrent la bonne œuvre. Observez, en effet, que la légende indienne d'un homme blanc, — Manco Capac au Pérou et Quetzalcoatl au Yucatan, — qui arrive soudainement sur un navire avec sa femme, et disparaît mystérieusement après avoir enseigné des arts utiles, est généralement répandue dans ces pays lors de l'arrivée des Espagnols. Wilson, peut-être moins heureux dans ses théories que dans son enquête sur les faits et gestes des conquérants, s'efforce de prouver que les Phéniciens, qui possédaient des navires à voiles et non des galères à rames, et pouvaient par conséquent transporter des cargaisons à peu de frais, connaissaient l'usage de la boussole. Il est inutile de le suivre plus loin. Quelle que soit l'origine de cette civilisation, elle n'est en tout cas pas venue des Aztecs ni de l'Amérique du Nord, d'où ceux-ci avaient émigré deux ou trois siècles avant l'arrivée des Espagnols. Et de plus cette civilisation disparut presque complètement là où elle exista avant la conquête de Cortez.

Je disais tout à l'heure que certains détails de mœurs racontés par les conquérants espagnols exigeaient, pour être bien compris, une certaine expérience des coutumes et du caractère des Peaux-Rouges. Voici un exemple entre cent qui montre combien les historiens euro-

(1) Robert Anderson Wilson. *A new history of the conquest of Mexico.* 1 vol. in-8. Philadelphia, James Challen and son, 1859.

péens, peu expérimentés en pareille matière, se sont laissé aveugler par les chroniques des moines espagnols.

Il existe parmi les nations indiennes une coutume assez étrange, caractéristique de la race rouge, et inconnue dans les institutions du vieux monde : la *nation*, formée en général par une confédération de tribus, distinctes les unes des autres, se trouve, outre cette division, *redivisée* en différents groupes ou corporations dont les membres, sortis des différentes tribus, fraternisent entre eux. Cette fraternité, qui rappelle un peu la franc-maçonnerie de la race blanche par son caractère spécial, impose certains devoirs et obligations. Une « nation indienne » renferme par conséquent une double division : celle de la tribu et celle de la corporation. Il est malaisé de comprendre à première vue le sens de cette phrase : j'essayerai de l'expliquer par un exemple. Les Suisses se divisent en Genevois, Vaudois, Bernois, Argoviens, etc... Les Iroquois se divisaient en six tribus (on les appelait les « six nations »). Mais de même que certains Genevois, Vaudois, Bernois, etc., seront indivisiblement liés entre eux par certaines lois régissant une corporation, — les lois de l'Église catholique, par exemple, ou de la franc-maçonnerie, — les Iroquois de ces six tribus différentes formaient huit corporations, huit « loges », ayant toutes pour emblème un animal : et de même que les Suisses se divisent en catholiques, protestants, etc., les Iroquois, abstraction faite de la tribu, « du canton, » se divisaient en Castors, Hérons, Tortues, Faucons, etc., liés entre eux par des liens très forts et très curieux.

Cette règle est générale dans la race rouge : ainsi les

Creeks avaient dix loges, les Delawares trois, les Ojibways treize, les Sioux en ont encore six. Chaque « loge » a son emblème : j'emploie le mot *loge* parce qu'il me paraît être le seul mot français qui rende approximativement l'idée indienne. Cet emblème, je le répète, est un animal. Or, les liens de fraternité de la loge indienne vont à l'extrême : au point d'interdire le mariage entre les ressortissants de la même loge et de considérer pareille union comme un inceste entre frère et sœur. Il va de soi qu'aucune guerre ne peut exister entre « les frères » d'une loge indienne et qu'ils se doivent dans la vie un dévouement fraternel. Ainsi, les Iroquois comprenaient dans leur confédération la tribu des Oneidas et celle des Senecas (dont il existe encore des restes dans l'État de New-York). Or, un Seneca de la loge des Castors devait en tout temps aide et secours à un Oneida Castor; un Héron Seneca était le frère d'un Héron Oneida et ne pouvait prendre femme dans cette loge : le cas serait analogue si un franc-maçon bernois ne pouvait épouser la sœur d'un franc-maçon vaudois. Il résultait de cette sorte de franc-maçonnerie entre les divers membres individuels des différentes tribus que les confédérations indiennes étaient basées sur des liens beaucoup plus forts que le lien de la fédération. Il était interdit à un Oneida de la loge des Faucons, par exemple, de tuer un Seneca appartenant à sa loge : néanmoins un Seneca de la loge des Tortues n'était pas son frère ; celui-ci était le frère de tous les Oneidas Tortues. Les relations entre Indiens de même nation étaient par conséquent assez étranges. D'après ce système, un franc-maçon genevois aurait envers un franc-maçon bernois des obligations infiniment plus graves qu'envers un catholique bernois; et celui-ci, à

son tour, serait lié envers un catholique genevois par des liens très intimes. L'Indien avait donc un double rôle; il appartenait à la fois à deux organisations sociales : s'il était un Oneida, il faisait partie de cette tribu dont tous les membres étaient ses concitoyens; mais s'il appartenait à la confrérie des Castors, il devenait le frère de tous les Castors des autres tribus.

J'ai essayé d'expliquer tant bien que mal la coutume indienne : et je rappelle ici une singulière scène décrite par Cooper dans le « Dernier des Mohicans », qui, tout incompréhensible qu'elle est en général pour les gens peu au courant des institutions indiennes, prouve combien l'auteur était initié aux mœurs de la race rouge. Les héros du roman se sont échappés du camp de leurs ennemis, les Hurons, et se sont réfugiés chez des Delawares, liés aux Hurons par des liens politiques. Ceux-ci demandent l'extradition, ainsi que nous dirions en Europe, des captifs, parmi lesquels se trouve Œil-de-Faucon et le jeune Mohican. Le « Sachem », le vieux chef des Delawares, Tamenund, préside la séance. Le représentant de la tribu des Hurons rappelle au chef des Delawares les liens politiques entre les deux tribus, et celui-ci décide la question de droit en faveur du Huron. Les Delawares livreront les réfugiés. Le dernier des Mohicans a été interrogé sur sa nationalité, mais ses réponses sont restées sans effet sur l'esprit de Tanemund qui, voulant rester neutre, a jugé le cas d'après ce que l'on pourrait appeler « le droit international ».

On dépouille le dernier des Mohicans pour le lier au poteau : tout à coup le Delaware qui va le poignarder laisse tomber son arme et paraît frappé de surprise. Le ernier des Mohicans sourit : en effet, l'image d'une

petite tortue est tatouée sur sa poitrine. Cet emblème le sauve : car il est l'emblème de la « loge des Tortues » ; or, suivant l'expression indienne que Cooper met dans la bouche du chef de la nation des Delawares : *Le sang de la tortue a couru dans les veines de beaucoup de chefs delawares.* Et le camp delaware ne livrera pas le dernier des représentants de cette loge.

Si je cite la scène de Cooper, c'est qu'elle fait admirablement ressortir la coutume indienne. On voit combien cette scène reste incomprise et paraît même absurde, lorsqu'on ne connaît pas ce double lien, — la tribu et la loge, — qui existait entre les membres d'une nation indienne.

De plus, la coutume indienne est que l'enfant suit toujours la condition de la mère, non du père, comme chez la race blanche. C'est de la tribu de la mère, non du père qu'il fait partie : encore aujourd'hui, tout fils d'un blanc et d'une Indienne fait partie de la tribu de la mère : il hérite des droits, privilèges de la famille de celle-ci. Il fait partie de la « loge » de la mère, non pas de celle du père. C'est ce que les auteurs européens n'ont jamais compris, et la preuve en est leur surprise que les successeurs de Montezuma aient été son frère et son neveu, au lieu de son fils. Cette ignorance des coutumes indiennes fait supposer à M. Prescott (dont l'œuvre est, non une histoire, mais un roman historique) que le fils de Montezuma devait être illégitime puisqu'il ne succédait pas à son père. Or, d'après la coutume de la race rouge, le droit de succession se partageait entre le frère et le fils de la sœur du défunt; et observez que Montezuma appartenant à la loge indienne de l'Aigle (à en juger par l'emblème que les Espagnols lui donnent), la succession passait à un

autre Aigle. Le fils de Montezuma n'étant pas un Aigle, puisqu'il appartient à la loge de sa mère (qui ne pouvait être la même que celle du père), la succession retournait à la ligne maternelle d'où dérivait le titre légal.

Remarquez que ce petit incident de la succession de Montezuma, raconté inconsciemment par les « moines espagnols » sans le comprendre, prouve encore une fois combien la coutume de l'Amérique du Nord régissait la nation indienne des Aztecs. Si la succession avait passé au fils de Montezuma, la chose eût paru naturelle à des Européens, mais eût été contraire à toutes les traditions indiennes.

Je m'arrête ici sur ce sujet : ces remarques, peut-être un peu arides, sur une coutume indienne si peu comprise des auteurs européens, sont naturellement fort incomplètes ; mais je me permets de les faire moins pour donner une idée exacte et détaillée de l'état de civilisation des Aztecs, que pour mettre en garde le lecteur contre des ouvrages de gens érudits en apparence sur la conquête mexicaine. La première chose à faire pour écrire cette histoire est, à mon avis, de s'initier complètement au caractère, aux mœurs de la race rouge. Les Aztecs sont partis des États-Unis : ils y vivaient, on le sait, avant d'aller au Mexique. C'est donc parmi les tribus américaines des États-Unis, dans leurs camps, qu'on doit chercher, pendant qu'il en est encore temps, à se renseigner sur certains points de leur histoire.

C'est ce que comprit l'Institut scientifique de Washington, le « Smithsonian », lorsqu'il envoya un jeune savant chez les Zunis de l'Arizona, il y a quelques années. L'envoyé du Smithsonian, M. Cushing, alla

s'établir dans cette tribu, en apprit d'abord le langage, puis, non content de se faire adopter par elle, se fit initier aux rites étranges de la corporation dont il a fini par faire partie. Il passa là plusieurs années, — sauf erreur, il y est encore, — envoyant de temps en temps à l'institution du Smithsonian et à la presse des rapports détaillés, des photographies, des descriptions exactes. L'impression que font tous ces documents est d'abord que les coutumes, les mœurs des Zunis sont d'une haute antiquité : puisqu'elles doivent ressembler beaucoup à celles des Aztecs. Évidemment les « pueblos » (villages) de l'Arizona, et les restes d'habitations appliquées pour ainsi dire sur le flanc de montagnes abruptes que l'on atteint au moyen de longues échelles n'ont jamais renfermé des populations vraiment civilisées. On aperçoit néanmoins là, vu la nature du pays qui force l'Indien à s'occuper un peu d'agriculture et à faire même de l'irrigation, un caractère moins nomade que celui des Peaux-Rouges du Nord. Situés à mi chemin entre eux et Mexico, ils ont empruntés au Nord et au Sud certains usages. Ils croient toujours au Grand Esprit, mais dans leurs cérémonies on voit apparaître des masques, — têtes d'oiseaux ou d'animaux, — qui personnifient certains génies.

La construction de ces villages de pierre et de boue séchée, car le pays étant aride n'a pas de bois ni de végétation, est curieuse. On pénètre dans les maisons par le toit qui est plat et forme terrasse, comme celui des maisons italiennes. On y grimpe par une échelle et l'on descend dans la pièce située au niveau du sol (sans porte ni fenêtre), par un trou carré, au moyen d'une autre échelle, Ce trou carré sert de ventilateur, de cheminée, à la façon des trous qui terminent toutes les

tentes des Peaux-Rouges du Nord. Les dessins des poteries, les couvertures de laine fabriquées sur des métiers primitifs, mais admirables de tissu et de couleurs, le tout ensemble rappelle étonnamment, déduction faite de leur exagération, certaines descriptions espagnoles. Des ornements en plumes, dontles conquérants du Mexique ont tant fait l'éloge, se retrouvent également çà et là. Ils ressemblent singulièrement parfois, dans leur fabrication, à la célèbre couronne de plumes, dite de Guatimozin, qui fut envoyée à Charles-Quint et qui est aujourd'hui à Paris au musée du Trocadéro. Disons en passant que cette couronne, pour avoir appartenu à un si grand « empereur mexicain », n'a rien d'extraordinaire, et ressemble tout simplement à une coiffure indienne. Je me souviens d'en avoir vu de plus imposantes dans les cérémonies des Sioux.

Les renseignements que M. Cushing a obtenus en se dévouant complètement à sa tâche ont un vif intérêt. Ainsi que je le disais en commençant cette étude, aucun contact n'existe malheureusement entre la race rouge aux États-Unis et les hommes cultivés qui pourraient étudier ses coutumes, ses idées, d'une façon un peu complète; mais M. Cushing a fait exception : il s'est fait tout à fait Indien, est devenu l'un des grands prêtres de la tribu, et a été affilié à la « loge de l'Arc », dans laquelle il a pu se faire initier après deux ans d'attente et d'épreuves. Les rites de cette loge sont secrets comme les rites maçonniques : elle contient plusieurs degrés. Dès le début, sur la déclaration qu'il voulait devenir un membre de la tribu, M. Cushing avait été adopté dans la famille d'un chef; il ne se laissa rebuter par aucun obstacle. On lui enleva ses vêtements américains, et, malgré le froid de l'hiver,

sous prétexte qu'il fallait que sa chair devînt « indienne », son père adoptif le força, par ses exhortations et ses discours, à habituer sa peau aux intempéries. Il avait dû renoncer à son hamac, couchait sur le sol, sous une mince couverture, et tomba malade d'une fluxion de poitrine qui le contraignit à rester étendu par terre durant deux mois. La tribu le comblait de marques d'affection : tout le monde lui témoignait de l'amitié; mais il fallait vivre en Indien, devenir un Zuni, non seulement pour la forme, mais en réalité, ou bien renoncer à devenir là un dignitaire, un initié aux rites religieux et secrets, et retourner parmi les blancs. M. Cushing alla jusqu'au bout : ses publications sont un document précieux, on le comprendra aisément, pour tous ceux qui s'intéressent à la race rouge. Il raconte des cérémonies, — la fête du soleil, par exemple, — qui sont fort curieuses : on se croirait en plein carnaval, à en juger par les masques étranges représentant des fantômes gigantesques surmontés de têtes à bec et à plumes d'oiseau, qui font partie des processions.

Les prêtres, qui appartiennent tous à la loge « de l'Arc », jouent un grand rôle chez les Zunis. M. Cushing en arriva à présider le tribunal des prêtres qui prononcent la peine de mort contre les sorciers et contre ceux qui sont lâches sur le champ de bataille. Il sauva la vie de deux vieillards qu'on voulait exécuter pour crime de sorcellerie. La langue est d'une telle richesse et le nombre des synonymes y est si grand qu'elle est fort difficile à apprendre. M. Cushing raconte, par exemple, la difficulté qu'il eut à appliquer correctement aux gens qui venaient dans sa chambre le simple mot : Entrez. Ce mot variait selon que la personne entrant

dans la chambre était seule, que les visiteurs étaient au nombre de deux, qu'ils étaient trois, en plus grand nombre encore, ou enfin qu'ils appartenaient tous à la même confrérie : et toute erreur, en pareil cas, était une impolitesse envers les hôtes.

D'ailleurs, si les Zunis traitèrent en frère dès le début leur nouveau compatriote, celui-ci s'est attaché à eux, paraît-il. Il vante leur bonté, leur caractère conciliant, pacifique; il n'a presque jamais vu de querelle parmi eux, et leur capacité intellectuelle l'a fréquemment frappé.

Il expliquait un jour à quelques jeunes hommes que c'était la terre et non le soleil qui tournait. Cette assertion avait causé un silence général.

« Mon frère a raison! — dit enfin l'un des Indiens, car j'ai remarqué que si je galope rapidement dans la plaine sur mon cheval, ce sont les montagnes et non moi qui ont l'air de marcher. C'est probablement la même chose avec le soleil. »

Ici encore, chez les Zunis, comme partout chez les Indiens, le signe symbolique de la croix, qui se trouve sur les ruines de Palenque et au Yucatan, apparaît. M. Cushing le retrouve dans le rite indien sur une sorte d'autel. J'ai vu moi-même fréquemment ce même signe chez les Sioux. On se souvient que le principal bas-relief de Palenque représente un prêtre en costume presque égyptien, offrant un enfant devant une grande croix latine dressée devant lui. C'est ce qui faisait dire aux Espagnols que saint Thomas avait jadis évangélisé les Indiens. Il en est de ce signe comme de la main rouge que l'on retrouve partout au Nord comme au Mexique. Cette main, aux doigts écartés et couleur d'ocre, paraît être un symbole inexpliqué.

J'ai attiré l'attention du lecteur, à propos de l'œuvre de Cooper, sur la force de résistance héréditaire que la race rouge sait opposer aux fatigues et aux intempéries auxquelles sa vie est soumise depuis tant de siècles; j'ai dit que cette force, cette habitude de plier, sans jamais se rompre, sous le poids des épreuves de la nature, doit nécessairement exister dans une race qui vit de chasse et pour ainsi dire à l'air libre depuis des âges immémoriaux. Et néanmoins cette force de résistance ne provient pas d'une vigueur véritablement athlétique. Parmi les milliers de « guerriers » indiens que j'ai eu l'occasion de voir dans le Far-West, appartenant à une foule de tribus différentes, j'en ai rarement vu qui possédassent, à en juger par leurs muscles et leur charpente, cette apparence de force si commune parmi la race blanche et la race noire. J'ai vu peu d'Indiens qui me parussent capables, par leur force physique, de lutter avec avantage avec un homme européen bien « bâti ». En revanche, l'homme blanc et surtout le nègre seraient incapables de supporter la marche, la faim, la soif, le froid et les privations comme le Peau-Rouge. Ce fait a naturellement sa raison d'être.

En effet, si, d'un côté, le Peau-Rouge a acquis ou plutôt hérité de ses ancêtres la faculté de supporter sans inconvénient des épreuves physiques et des fatigues qui terrasseraient un autre homme, sa manière de vivre, ses aliments et surtout, à mon avis, le climat du nouveau monde ont exercé sur sa race une influence physiologique incontestable. Forcé depuis des centaines de générations de vivre de gibier, et accoutumé à ne considérer l'agriculture que comme un moyen accessoire de se procurer sa subsistance, l'Indien jeûne fréquemment. Sa diète varie entre l'abondance, lorsque la

chasse est heureuse, et la misère, lorsque la saison, les conditions météorologiques ou quelque autre événement, tel que sa rivalité avec une autre tribu, ont éloigné les animaux dont il se nourrit. J'aurais dû peut-être dire « variait » au lieu de « varie », car aujourd'hui, depuis quelques années, l'envahissement du Far-West par la race blanche a converti l'Indien, de chasseur qu'il était, en pensionnaire de l'État.

Les tribus des États-Unis périraient de faim sans les livraisons annuelles de bétail que le gouvernement s'est engagé à leur faire en échange des territoires qu'ils lui ont abandonnés. Ainsi l'Indien a pris la singulière habitude de pouvoir absorber en un jour une quantité énorme de viande, qui suffirait au repas de cinq ou six hommes blancs doués d'excellent appétit : et après ce repas pantagruélique, il jeûnera sans inconvénient le reste de la semaine. J'ai souvent observé le fait et contemplé avec étonnement la puissance de « consommation » dont étaient doués des Indiens. Entre autres souvenirs, l'incident suivant donnera peut-être une idée des habitudes indiennes. Il dépeint les manières, le genre habituel au Peau-Rouge.

Durant l'automne de 1885, consacrant mes vacances à une excursion de chasse et de « flânerie », dans les régions solitaires des montagnes de Wind River, je passai six semaines sur les confins du pays des Shoshones, dans le Wyoming. Après seize jours de chevauchade constante depuis le chemin de fer, et franchissant les cinq cents kilomètres qui me séparaient de l'angle sud-est du « parc du Yellowstone », j'avais dressé ma tente au pied des Alpes magnifiques de cette région. J'avais auprès de moi deux hommes que j'avais engagés à Cheyenne, mon point de départ sur le chemin de

fer de l'Union Pacific. Et un trappeur canadien-français de mes amis m'ayant rejoint dans le camp des Shoshones, au fort Washakie, je m'établis sur la rive du Wind River, dans le pays le plus pittoresque, le plus charmant qu'il m'ait jamais été donné de visiter.

La truite abondait dans le fleuve et les torrents avoisinants : le climat de cette région élevée (2.000 mètres), beaucoup plus méridionale que celles des Alpes suisses, est l'un des plus salubres du monde. Malheureusement l'élan, le cerf étaient rares ; quant aux buffles, il n'y en avait déjà plus au Far-West; en revanche, les « pumas » étaient abondants, mais, vu la lâcheté proverbiale de la panthère américaine, je n'eus l'occasion d'en tuer qu'une seule.

Un matin je me réveillai avec une couche de neige sur ma tente; c'était la première neige de septembre. Sur l'avis du trappeur que ce temps-là était éminemment favorable à la chasse, nous montâmes sur nos chevaux et partîmes pour la montagne. Le pays était naturellement entièrement désert et relativement peu exploré; grâce au caractère du terrain, en général assez ouvert dans la Cordillère américaine, malgré de profondes ravines, on peut, on le sait, chevaucher assez facilement dans la montagne. Lorsque nous rentrâmes au camp ce soir-là, le froid était vif,— il gelait,— et la nuit était arrivée.

Au moment où je descendais de ma monture, j'aperçus un Peau-Rouge assis sur le sol devant ma tente : il avait rallumé le feu du cuisinier, et séchait silencieusement là ses mocassins mouillés. C'était un Indien d'environ trente ans, élancé, maigre de formes, à tête fine et éminemment digne d'être représentée en bronze comme type du Peau-Rouge romantique. Il eût pu servir de

modèle à un statuaire pour le « dernier des Mohicans ». Ses deux tresses noires tombaient sur sa poitrine, qu'une mince chemise de calico américain ouverte recouvrait à peine; des jambières et des mocassins brodés, confectionnés en peau d'élan, des bracelets de cuivre à l'avant-bras et au poignet; une couverture de laine bleue autour des reins et des jambes; de grands anneaux de laiton aux oreilles; une courte carabine, et un couteau dans une gaîne brodée à sa ceinture, tel était le signalement de mon hôte.

Il avait à peine tourné la tête en nous voyant arriver: j'avais emmené tous mes gens avec moi, par conséquent il avait été seul durant notre absence. Ce flegme, cette impassibilité d'un visiteur inattendu qui vous regarde à peine lorsque vous rentrez chez vous ne m'étonnaient plus, car j'avais frayé avec plus d'un Peau-Rouge.

Néanmoins, le stoïcisme de cet homme eut l'effet habituel de me faire dissimuler mes sentiments. Si tu veux avoir l'air, pensai-je, de ne pas te préoccuper d'un blanc, je te montrerai que je ne me préoccupe pas non plus de toi. Et sans paraître prendre garde à lui, ni lui faire une seule question, je me débarrassai de mon équipement de chasseur, échangeai mes gros souliers de montagne contre des mocassins (les meilleures des pantoufles) et fus rejoindre l'un de mes hommes qui préparait prosaïquement le souper. Le trappeur, après s'être éloigné un instant pour desseller et débrider nos bêtes, revint enfin près du feu. Le Peau-Rouge et lui échangèrent un signe de tête.

— Hugh! dit l'un.

— Hugh! répliqua l'autre.

Puis nouveau silence; le trappeur bourrait sa pipe

sans dire mot : l'Indien accroupi regardait les tisons sur le sol avec l'immobilité d'une statue. Je savais que la conversation allait commencer, et je m'approchai nonchalamment sans témoigner à mon hôte la moindre curiosité. La politesse indienne du désert m'obligeait à ne pas paraître trop curieux ; d'ailleurs, du moment que cet homme venait chez moi, il était censé être « mon ami ». Le questionner eût été « un manque de convenance » à ses yeux.

Enfin, le trappeur prononça quelques mots en shoshone et le Peau-Rouge répliqua par quelques paroles brèves (dans une langue « musicale », comme disait Cooper), tout en rivant toujours ses regards sur le feu. Puis le dialogue suivant que je rapporte à peu près textuellement s'engagea entre le trappeur et moi.

— Qui est-il ? demandai-je.

— C'est le gendre du vieux chef Washakie, le chef de la tribu Shoshone... C'est un brave garçon ! Je le connais depuis dix ans !...

— D'où vient-il ?

— Il est parti hier du camp shoshone, pour rejoindre la tribu qui est occupée à chasser dans la montagne. Il dit que les jeunes hommes sont partis il y a cinq jours pour une chasse de six semaines, afin de faire les provisions de viande pour l'hiver. Il avait « une affaire » qui l'a retenu dans le camp, mais il va les rejoindre. Sa tribu chasse quelque part au nord-ouest des montagnes. Il a quitté le camp hier à midi.

J'avais passé quelques jours dans ce camp de Shoshones, près du fort Washakie, avant de venir là où j'étais. Je connaissais la distance : il y avait soixante-quinze à quatre-vingts kilomètres.

— Est-il venu directement ?

— Non ; il a dû d'abord aller chercher un cheval dans une direction opposée : il n'est entré dans la montagne que ce matin, et il a passé la nuit dans un ravin, sur la rive gauche du fleuve.

Or, nous avions essayé, nous autres, d'explorer cette rive gauche : autant eût valu vouloir escalader les montagnes de la lune ; le pays n'était qu'une succession de collines abruptes, entrecoupées de ravins sans végétation, sans eau et dont les pentes rappelaient les toits des clochers.

— Demandez-lui si la route qu'il a prise n'est pas la plus mauvaise ? repris-je.

Le trappeur posa la question ; l'Indien murmura quelque chose, les yeux toujours apparemment rivés sur la cendre devant lui.

— Il dit qu'on peut passer par là, répliqua mon interprète.

L'Indien n'avait aucun bagage avec lui, et son cheval assez maigre, qui broutait près de nous, n'avait pour toute bride qu'une corde autour du cou et pour toute selle qu'un fragment de couverture rouge retenu par une sangle et sans étriers.

— Comment a-t-il pu trouver notre camp dans ce bouquet de gros arbres qui l'abrite ?

— Il était sur la montagne et a vu les tentes. Il a supposé que nous étions des chasseurs ; mais il dit que le gibier est ailleurs, là où est sa tribu en ce moment, de l'autre côté de cette chaîne.

Le froid était si vif que flanelles, gilets de laine épaisse et capote d'hiver m'en préservaient à peine. Cet Indien en manches de chemise, la poitrine et le cou nus, paraissait à son aise.

— Demandez-lui s'il n'a pas eu froid dans son ravin, la nuit passée?

Le Peau-Rouge toucha du doigt sa mince couverture.

— Il dit que non.

— Qu'a-t-il mangé? Il n'a pas de provisions!

— Il dit qu'il n'a rien mangé depuis hier à midi.

J'observai qu'il était sept heures du soir.

— Est-ce qu'il ne meurt pas de faim ?

— Il dit que non.

— Qu'est-ce qu'il aurait fait ce soir, s'il n'avait pas eu la chance de nous rencontrer?

Impassibilité toujours inaltérable de mon hôte.

— Il dit qu'il aurait couché dans un autre ravin de la montagne.

— Toujours sans manger? demandai-je.

— Il dit que oui; mais que s'il avait eu grand'faim il aurait tué un lapin sauvage avec sa carabine, et il aurait mangé... Vous ne connaissez pas ces gens-là! ajouta le trappeur en souriant.

Le souper étant prêt, je rejoignis mes hommes avec le trappeur, et nous laissâmes l'Indien près du feu. Mes Américains étaient trop Anglo-Saxons pour qu'un Peau-Rouge pût manger avec eux; mais à voir celui-ci, on eût dit qu'il sortait de table. Pas un geste, pas un regard du côté de l'énorme gigot de cerf que mon cuisinier nous exhibait.

Notre repas fini :

— Appelez donc l'Indien! dis-je au trappeur. Le pauvre diable doit être à l'agonie.

L'Indien répondant à l'appel se leva avec dignité, et, sans témoigner la moindre hâte, s'accroupit enfin devant le souper que je lui faisais servir.

— Tiens! Faucon-Noir! (c'était le nom de l'Indien),

dit le cuisinier en lui présentant la moitié d'un gigot d'antilope, reste d'un souper de la veille.

L'Indien mangeait silencieusement sans se presser le moins du monde ; le gigot d'antilope fini, on lui passa le gigot de cerf. Et le gigot de cerf de disparaître avec biscuits sans nombre, pommes de terres, tomates conservées et... un gros pot de marmelade écossaise à l'orange. Cet homme devait avoir mangé de quoi assouvir l'appétit d'une demi-douzaine d'ouvriers européens. Je sais qu'il mangea plus que nous autres réunis, qui venions de passer toute la journée à l'air vif de la montagne, à la chasse, avec un biscuit dans nos poches pour toute ressource en déjeuner.

J'avais deux tentes : celle où couchaient mes hommes et la mienne.

— Dites-lui, observai-je au trappeur, que la tente que vous occupez, vous autres, est trop peu spacieuse pour qu'il puisse y coucher ; qu'en revanche, vu le froid qu'il fait, j'ai place pour lui dans la mienne.

— Il dit que c'est inutile ; il couchera dehors, sur l'herbe.

— Dites-lui qu'il neigera peut-être encore !

Pour toute réponse, l'Indien s'enroula dans sa mince couverture et s'étendit près d'un buisson encore couvert de neige.

Lorsque je me réveillai le lendemain, il fallut casser la glace qui s'était formée sur l'eau d'un seau pour pouvoir me laver le visage. Le jour se levait : l'Indien avait disparu.

— Où est-il allé ? demandai-je au trappeur.

— Son cheval « a filé » dans la montagne, et il est allé à sa recherche.

Vers huit heures du matin, je vis revenir le Peau-

Rouge sur sa bête, trottant sans étriers du trot le plus dur qu'un cheval puisse trotter. Il avait retrouvé sa monture et venait chercher sa carabine. Nous étions prêts à partir pour une nouvelle excursion. L'Indien avala une tasse de café, prit un biscuit, et comme il suivait la même direction que nous, nous fîmes route ensemble durant quelque temps. Puis, passant sa corde autour de la mâchoire inférieure de sa monture, en guise de bride, sans étriers ni éperons, il nous quitta en murmurant quelque chose en shoshone qui devait dire *adieu!* Je le vis disparaître au galop dans une ravine dont il descendait la pente escarpée d'une allure qui eût fait dresser les cheveux sur la tête à un cavalier d'autre race. Il voulait faire ce jour-là une centaine de kilomètres à travers la montagne pour rejoindre sa tribu.

Ajoutons que quelques jours après, du haut d'une cime de la chaîne, j'aperçus au loin, dans la vallée jaunie par le soleil d'octobre, une foule de petits points noirs, errant comme des fourmis. C'était la tribu de mon hôte : trois à quatre cents Shoshones en expédition de chasse. Lorsque je les rejoignis avec mon ami le trappeur, ils avaient déjà tué environ six cents cerfs et élans, dont la viande et les peaux séchaient au soleil. Ils avaient avec eux plus d'un millier de chevaux. Le premier d'entre eux que je rencontrai fut le vieux chef Washakie lui-même, qui, ses deux longues tresses de cheveux gris tombant sur ses épaules, errait à cheval le long d'un ruisseau, sa carabine en travers de sa selle, en quête de trace de castor. Le vieux chef, — l'une des figures les plus vénérables et les plus connues de la race rouge aux États-Unis, — serra cordialement la main de notre ami commun, le trappeur, et la mienne.

Celui-ci lui ayant dit que je n'étais pas né aux États-Unis, le vieillard me prit pour un Canadien français, et son affabilité, tout en conservant la raideur du Peau-Rouge, n'en fut que plus grande. Il devait avoir quatre-vingts ans, et il chassait encore avec ce qu'il appelait « son peuple ».

Si j'ai raconté cet incident, qui n'a rien de dramatique et qui n'est qu'une impression, qu'un souvenir entre cent rapportés du désert, c'est qu'il donne, je crois, une idée plus juste de la vie de tous les jours, de la vie ordinaire d'un Indien, qu'un récit plus mouvementé.

On comprendra que cette existence si irrégulière, si émaillée d'épreuves physiques, de privations constantes, n'ait pas l'effet de développer la race : sans doute, les muscles se durcissent, mais les membres ont une tendance à être plutôt fluets que gros ; les os sont grêles, minces ; les pieds, les mains, les poignets sont de petite dimension. En outre, il se passe en Amérique un peu partout un fait physiologique qui m'a souvent frappé, et que certains savants ont relevé depuis longtemps : c'est que la race blanche elle-même, de l'Atlantique jusqu'aux frontières de Californie, où le climat change complètement, a une singulière tendance à acquérir les mêmes qualités et défauts physiques que la race rouge. Sans doute une foule de circonstances telles que le genre de vie, l'origine des parents, l'éducation, le métier, etc., rendent cette modification de race souvent presque insensible à l'œil. Mais, règle générale, malgré les soins que l'Américain prend ordinairement de son corps, malgré le fait que les habitations du peuple sont là plus hygiéniques, plus propres, sa nourriture plus substantielle que celle des basses classes du continent européen, son physique, après deux ou trois géné-

rations, n'a plus cette apparence plantureuse des émigrants anglais, irlandais, allemands, hongrois et italiens. Voyez débarquer à New-York un convoi d'émigrants : les hommes ont la démarche lourde, les membres massifs, l'œil brillant, de grosses épaules, de gros pieds ; les femmes ont les joues colorées, même lorsqu'elles n'ont plus vingt ans ; leurs formes sont amples : les uns et les autres ont le sang riche. Et comparez ces gens-là, — des cultivateurs du sol européen, — avec les « farmers » de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Iowa et de tous les États agricoles de l'Union.

Le « farmer » américain sera fréquemment haut de taille, mais quoiqu'il vive plus richement que le paysan d'Europe, vous observerez qu'il a le teint mat, jaunâtre, grisâtre, sans brillant ; les formes seront anguleuses, les pommettes déjà plus saillantes, les lèvres minces, l'œil plus perçant mais sans lustre ; et cet homme chaussera des bottes plus petites que les souliers d'une émigrante ; la main sera maigre. Sa femme et ses filles auront le teint encore plus gris que lui qui travaille au grand air : vous n'en verrez jamais possédant des joues roses. Leur santé sera plus délicate. Bref, vous reconnaîtrez immédiatement l'Européen en Amérique à son physique plus massif. Il va sans dire qu'il y a des Européens fluets et des Américains taillés en hercule ; mais la remarque dans son ensemble n'en est pas moins vraie. Je faisais un jour cette observation à l'un des médecins les plus réputés de New-York dans la spécialité des maladies du sexe féminin. « Vous avez raison, me dit-il ; mon expérience m'a prouvé que des enfants nés en Amérique de parents européens auront les os plus minces, les membres plus délicats que des enfants issus précédemment

en Europe des mêmes parents. La race blanche se modifie en Amérique. — Et sur ma question d'où provenait ce changement, le docteur N..., une haute autorité médicale dans sa branche en Europe comme en Amérique, me répliqua : « De l'air, du climat, qui sont plus secs et plus sujets à de violents contrastes de froid et de chaud. »

Je le répète, les conditions de vie étant meilleures à certains égards pour la race blanche en Amérique, il est difficile parfois d'apprécier l'influence climatérique. Et je ne veux pas dire que la race blanche *se détériore ;* j'affirme seulement qu'elle se modifie physiquement : son sang, ses chairs s'appauvrissent; ses nerfs, par contre, deviennent plus actifs, et la hauteur de la taille n'est d'aucune importance dans ce cas. La preuve de cette influence climatérique, c'est que tout animal américain (excepté l'ours gris, qui n'existe pas en Europe) est plus petit que son semblable du vieux monde. Le buffle est plus petit que l'aurochs ou que le buffle hongrois que les hordes d'Attila acclimatèrent en Italie. Le cheval français, anglais, allemand, pèsera toujours plus que le cheval américain. Le chien, le bœuf également. Les éleveurs de chevaux le savent si bien, aux États-Unis, qu'ils ne sont arrivés à augmenter la taille exiguë du cheval aborigène qu'en important des étalons d'Europe : le cheval indien est petit, on le sait.

Il en est de même des animaux sauvages, le loup le plus grand des États-Unis est plus petit que celui de Russie, le puma est plus petit que le tigre ou le lion. L'alligator, plus petit que le crocodile. Enfin, l'Amérique n'a jamais produit d'animal sauvage de très grande taille (excepté l'ours gris déjà mentionné plus haut). Je donne ces observations pour ce qu'elles valent

et je ne me donne pas pour naturaliste; mais j'affirme que mille nègres pris au hasard, ou mille Européens pèseront plus que mille Peaux-Rouges : et que ce *desséchement* des formes, cet appauvrissement existe déjà dans les campagnes des États-Unis à un degré assez perceptible. Dans le Canada français, pays essentiellement recouvert de forêts et par conséquent à atmosphère humide, la race paraît au contraire s'être fortifiée: ce serait donc surtout l'atmosphère des plaines et des hauts plateaux qui paraîtrait influer, en Amérique, sur la constitution humaine. Les côtes du Pacifique, la Californie, le Washington, l'Orégon, qui ont un climat spécial tout différent de celui de l'Est des montagnes Rocheuses, ne semblent pas présenter le même phénomène que le reste des États-Unis.

Par conséquent, l'on pourrait expliquer l'apparence relativement peu robuste du Peau-Rouge par l'effet de son genre de vie et par celui du climat, exercés depuis des siècles. Un des exemples les plus prosaïques du fait que j'ai signalé, c'est la difficulté qu'a un Européen civilisé et de taille un peu robuste à trouver dans un camp indien une paire de mocassins qui ne soit pas trop petite pour son pied ; en revanche, des Américains n'appartenant pas précisément à la classe des gens du monde trouveront là souvent, dans le cours de leurs aventures, une chaussure qui leur convient.

Mais si la taille de la race rouge est en général peu massive, — surtout celle des hommes, — son système nerveux me semble très robuste, et l'Américain de race blanche me paraît bien avoir emprunté quelque peu l'impassibilité, le stoïcisme de l'Indien. Autant le Français, l'Allemand, l'Italien, le Hongrois est bruyant dans son expansion, et autant ses sentiments se tra-

hissent sur ses traits, autant le Peau-Rouge conserve un flegme imperturbable dans les circonstances les plus critiques ou les plus capables d'exciter l'enthousiasme. Il ne s'émeut jamais : sans doute, sa vie était faite pour aguerrir ses nerfs, mais le masque de bronze qu'il revêt en toute occasion paraît parfois plus étrange que naturel. Ce n'est que lorsqu'il est pour ainsi dire « en famille » ou qu'après un souper extraordinairement abondant, il s'étend auprès du feu qui brûle sous sa tente, en compagnie de ses camarades, que vous l'entendrez rire.

Non qu'il n'apprécie pas la plaisanterie, car il en raffole ; mais son devoir paraît être avant tout de rester impassible à tout ce qui l'entoure. Et, chose étrange, l'Indien adore ses enfants : il joue avec eux ; il leur fait des petits arcs, des poupées, et leur vie lui est infiniment plus chère que la sienne ou celle de sa femme. Ses sentiments à l'égard de celle-ci sont fort peu romantiques. C'est elle, je l'ai dit, qui fera tout l'ouvrage, qui pliera la tente au moment du départ, emballera tout ce que son mari possède de hardes, d'ustensiles, etc., dans des sacs de peau, qui chargera les bêtes de somme, les déchargera, ira chercher du bois pour le feu, de l'eau pour le ménage. Elle marchera souvent à pied derrière son mari qui est à cheval. C'est elle qui tannera toutes les peaux, la seule étoffe de l'Indien jusqu'à une époque toute récente. C'est elle enfin qui fabriquera à force d'ingénuité et de patience ces vêtements, ces sacs, ces fourreaux de carabine, ces mocassins, ces gaînes de couteau tous brodés de grains de porcelaine, cousus avec du boyau de buffle ou d'élan.

Et quel goût, quel sens décoratif ne déploiera-t-elle

pas dans ces broderies exécutées toujours sans modèle et qui ne se ressemblent jamais ! Vous ne trouverez pas deux paires de mocassins de même dessin, de même couleur, dans un camp indien ; et de plus ces ouvrages si originaux, si jolis de ton et de nuance, quoique soumis à toutes les péripéties d'une vie de nomade, seront si bien faits qu'ils résisteront à toutes les épreuves ordinaires de la vie du désert.

Le tannage des peaux est d'ailleurs une opération lente et pénible ; mais la peau tannée à l'indienne est inusable et ne se rétrécit jamais après avoir été mouillée. Les tribus septentrionales ne fabriquant pas des tissus comme les Navajos, les Zunis, les Moquis du Sud, on comprend l'importance d'une peau bien préparée dont on fabrique tout, jusqu'à la tente sous laquelle on vit toute l'année. L'animal étant écorché, on étend la peau sur le sol et on la lace à de nombreux piquets pour l'empêcher de se rétrécir. La cervelle de l'animal mêlée à de la cendre sert au tannage. Plus tard, lorsque la peau est arrivée au degré voulu de préparation, il faut la froisser, la casser, la chiffonner jusqu'à ce qu'elle soit devenue souple : cette dernière opération est un ouvrage pénible pour un poignet de femme, et elle dure plusieurs jours.

Excepté le cheval et le chien à oreilles pointues, qui tient du loup et sert souvent de subsistance quand le gibier est rare, l'Indien, qui a conservé les coutumes de ses pères, ne possède aucun animal domestique. Dans toutes les tribus que j'ai visitées en 1880 et 1881 il n'y avait pas un mouton, pas un porc, pas une volaille, pas une vache. Le bétail que le gouvernement leur livrait en vertu de leurs traités se tuait immédiatement. D'une distribution de quatre cents têtes de bé-

tail que je vis faire dans un camp de Sioux, il ne restait pas une bête une demi-heure après la livraison : les animaux, lâchés dans la prairie, furent tous tués à coups de flèches devant mes yeux. L'arc, dont l'usage n'était pas encore entièrement abandonné, s'employait pour épargner les cartouches d'armes à feu ; d'ailleurs, la force d'un arc indien est suffisante pour faire pénétrer une flèche à pointe de fer dans le corps d'un taureau, jusqu'à la barbe du projectile. La rencontre d'un os arrête seule cette arme éminemment dangereuse.

Excepté quelques maigres champs de maïs, un peu de blé planté sous les auspices du gouvernement, et des courges, je ne vis nulle part des traces de culture.

On conçoit donc que, depuis que la race blanche a relégué de plus en plus la race rouge sur des territoires restreints, le seul moyen de subsistance sur lequel celle-ci puisse compter est la fourniture annuelle de provisions que l'État s'est engagé à faire, en échange des contrées ouvertes aux émigrants. De là, vu la mauvaise foi qui caractérisa si longtemps les agents de l'État, particulièrement sous l'administration corrompue du général Grant, les guerres constantes qui ensanglantèrent le Far-West. L'héroïsme déployé par la race rouge dans ces guerres interminables, qui ont duré jusqu'à présent, montre une fois de plus que, malgré les modifications de milieu et d'époque, Cooper avait bien compris la nature de l'Indien.

Si l'on veut avoir une idée des luttes de ce genre, il suffit de rappeler la guerre entre les États-Unis et la tribu des Nez-Percés. Elle est relativement récente. Je la cite comme un exemple entre beaucoup d'autres de ce qu'est une guerre indienne.

La tribu des Nez-Percés, qui a hérité son nom français des pionniers qui traversèrent les premiers le continent américain, était établie à l'est de l'Orégon ; en 1875 et 76, des difficultés commencèrent à surgir entre eux et quelques blancs qui s'étaient établis dans cette région. Le gouvernement américain, toujours maladroit, lent et mal servi par ses agents dans ses relations avec la race rouge, laissa la situation s'envenimer, tout en essayant de rester neutre. Plusieurs Indiens furent assassinés par les aventuriers que leur haine pour les Peaux-Rouges entraînait de plus en plus. La tribu se plaignit aux autorités fédérales ; celles-ci étaient impuissantes : les coupables ne pouvaient être jugés que par un jury de l'État souverain dans lequel ils résidaient ; ils furent naturellement acquittés. Les représailles commencèrent : elles furent évidemment impitoyables, car l'Indien, habituellement pacifique, devient en pareil cas un ennemi féroce. Ce fut alors que le gouvernement de Washington jugea à propos de faire intervenir le général commandant la division du Pacifique en garnison à Portland. Cet officier, — le général Howard, plus connu par son goût pour la théologie que par son sens pratique, — transmit aux Indiens l'ordre de se retirer d'un district qu'ils occupaient et qui leur appartenait réellement. Il prêchait la paix, donnant raison et tort à la fois à tout le monde. Déplorant platoniquement les actes de brigandage qui s'étaient commis de part et d'autre, tout en s'abstenant en même temps de faire rendre justice aux Nez-Percés, et contraint par son gouvernement et l'opinion publique à sévir contre les Indiens, il entra en campagne. Sa première opération fut de détacher quelques troupes sous la conduite d'un de ses lieutenants pour obliger

les Nez-Percés à se soumettre aux conditions qu'on leur dictait. Ceux-ci s'étaient partagés en deux partis. La majorité ne voulut pas prendre part aux hostilités ; en revanche, la minorité, sous la conduite d'un jeune chef, devenu célèbre dès lors sous le nom de Joseph, se prépara à la guerre.

La troupe détachée par le général Howard rencontra les partisans de Joseph dans un défilé, où, après un combat sanglant, elle fut complètement défaite : un tiers de la colonne américaine resta sur le terrain, la plupart de ses officiers furent tués et blessés. Howard se mit alors en marche : cette marche devait durer plus longtemps qu'il ne croyait. En effet, ainsi qu'il le dit dans le livre qu'il a publié sur cette campagne qui dura soixante-quinze jours, il devait faire, durant cet espace de temps, mille trois cent vingt et un milles anglais, — *environ deux mille kilomètres*, — en combattant et poursuivant l'ennemi. Les Nez-Percés avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants : les troupes de Howard les atteignirent d'abord sur les bords de la rivière de Clearwater. Le combat fut terrible : les guerriers indiens étaient inférieurs en nombre, les troupes avaient de l'artillerie de montagne, de la cavalerie, de l'infanterie. Le second jour, au moment où le général Howard croyait avoir acculé les Indiens contre le fleuve, ceux-ci le passèrent sous son nez avec armes et bagages : la cavalerie américaine essaya de traverser le fleuve ; elle n'y réussit pas. Les Indiens avaient employé un procédé fort ingénieux qui leur était connu. Étendant des peaux sur quelques branches d'arbre, ils les convertissaient en quelque sorte en radeaux. On chargeait les femmes, les enfants et les bagages sur ces radeaux improvisés ; puis on attelait avec des cor-

des quatre chevaux à chaque radeau. Chaque cheval était monté par un cavalier indien. L'attelage se lançait ainsi dans le courant et, grâce à la dextérité indienne, le radeau traversait sans sombrer.

Quelques heures après, toute la horde ennemie, mettant le fleuve entre Howard et elle, continuait sa course effrénée et dévastatrice vers le territoire d'Idaho. De l'Idaho, ils passaient dans le parc du Yellowstone, massacrant tous les pionniers, mineurs, etc., qui se trouvaient sur leur route. Chaque jour Howard croyait les avoir atteints; ses éclaireurs des deux races qui dirigeaient la poursuite apercevaient à chaque instant les Nez-Percés. Le télégraphe avait fait partir de tous les forts du Far-West des colonnes qui devaient intercepter l'ennemi. Mais les Américains avaient affaire à l'un des chefs militaires les plus habiles qu'ait jamais eus la race rouge. D'abord, au moment où Howard se félicitait avec son état-major d'avoir presque rejoint l'ennemi, Joseph, qui avait fait ce jour-là avec ses guerriers une marche surprenante pour atteindre, avant qu'on l'interceptât d'ailleurs, un col donnant accès au parc du Yellowstone, revint durant la nuit sur ses pas avec l'élite de ses guerriers. Vers minuit, il se ruait sur le camp américain et réussissait, par une ruse de guerre indienne, à enlever à la troupe tous ses mulets. La ruse était la suivante : tandis qu'il attaquait bravement le camp d'un côté, quelques Indiens, se glissant à la faveur de l'obscurité dans l'endroit opposé où l'on avait parqué le train des équipages, coupaient les cordes des mulets et créaient une panique parmi ces animaux. Au lever du soleil, l'armée américaine avait perdu ses bêtes de somme.

Heureusement pour elle, le major Sandford, qui com-

mandait la cavalerie, réussit par une charge dans les ténèbres à en recapturer une centaine. Cet officier m'a souvent raconté les péripéties de cette attaque nocturne, faite à l'indienne ; cris de guerre, coups de feu, galops effrénés à travers les buissons et les innombrables accidents de terrain, au millieu de l'obscurité, tout donnait à ce combat un aspect éminemment peau-rouge.

Fort de sa victoire, Joseph et sa horde continuèrent leur course. Deux ans après, j'eus l'occasion de suivre la trace qu'avait laissée dans les forêts et les montagnes du parc du Yellowstone la tribu des Nez-Percés. Pour se faire une idée du pays, il faudrait se représenter la Suisse avec ses pics, ses lacs, ses vallées, ses fleuves à l'époque préhistorique ; et si l'on veut compléter cette comparaison, que l'on se figure une horde guerrière avec femmes et enfants, partant, par exemple, de la Bretagne avec une légion romaine à ses trousses, traversant le Jura, se retournant là sur la colonne romaine, lui enlevant ses bêtes de somme, se frayant ensuite un passage à travers les contrées de Berne et Lucerne, entrant dans les Grisons et descendant sur l'autre versant des Alpes. Pour donner une idée de la difficulté de leur route, je dirai, par exemple, qu'après avoir suivi trois semaines « la route des Nez-Percés », nous arrivions à un ravin d'environ deux cents mètres de profondeur que ces gens-là avaient franchi. Je montai durant cette expédition, par un singulier hasard, un cheval qui leur avait été capturé deux ans auparavant ; néanmoins, ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté, en grimpant à pied et à « quatre pattes », que je parvins à me hisser sur le bord opposé du ravin. Et je doute qu'aucune cavalerie européenne eût jamais réussi à transférer chevaux et bagages à travers pareille fissure.

De l'autre côté de ces montagnes, se trouvait une autre colonne américaine, et au moment où les Indiens laissaient derrière eux les troupes du général Howard, le général Gibbon les attaquait sur leur flanc. La troupe pénétra dans le camp indien avec un élan digne de louange ; puis les Indiens se rallièrent, fondirent à leur tour sur la troupe et la forcèrent à se retirer sur une colline où elle se trouva assiégée. Le général Gibbon était blessé, plusieurs officiers tués et l'attaque américaine avait tourné en désastre. Heureusement que Howard, à qui l'on avait dépêché un éclaireur, arrivait le lendemain avec sa colonne sur les lieux. Les Nez-Percés se trouvaient à plus de mille kilomètres de leur point de départ ce jour-là. Sans donner le temps aux Américains de reprendre l'offensive après leur jonction, Joseph continua sa course à l'Est, après avoir enlevé encore une pièce d'artillerie à Howard et tué ses avant-postes.

La presse américaine racontait alors au public jour par jour les nouvelles qu'on recevait du théâtre de la guerre ou plutôt de la poursuite; on se plaignit amèrement des généraux américains qui se laissaient battre les uns après les autres par une poignée de Peaux-Rouges encombrés de femmes, d'enfants, de bagages. Les généraux répondirent avec assez de raison que le public ne savait pas ce qu'était une guerre indienne. Enfin, Joseph, toujours combattant et fuyant, se dirigea vers le haut Missouri. Il voulait le traverser, et rejoindre dans les possessions britanniques le fameux chef Sioux Sitting Bull, qui s'était réfugié là avec sa horde, après avoir massacré le général Custer et ses troupes.

La jonction de ces deux grands chefs militaires allait s'opérer, lorsque le général M... (dont j'ai eu l'occasion

de citer plus haut une remarque à propos de la facilité avec laquelle le blanc retournait à l'état *indien*) atteignit enfin Joseph avec une troisième colonne. Les Nez-Percés, — à ce que dit le général Howard dans son livre, et il en sait bien quelque chose, — avaient parcouru une distance plus considérable que lui qui avait fait 2000 kilomètres ; en effet, ils avaient à se frayer une route, à revenir souvent sur leurs pas dans les montagnes, à faire des détours pour éviter les troupes que l'on avait lancées à leur rencontre. Ces gens firent probablement environ 2500 kilomètres, battant leurs ennemis et fuyant sans laisser un seul traînard ou prisonnier. Le général M... leur livra un combat acharné : les pauvres Nez-Percés, exténués d'épreuves et de privations, se battirent encore héroïquement, mais leurs chevaux étaient à toute extrémité. Le lendemain du combat, Joseph envoya un parlementaire et capitula, livrant le premier sa carabine au général M... qui, en officier humain et en homme charitable, s'empressa de distribuer des provisions aux prisonniers.

J'ai comparé la route des Nez-Percés à celle que suivrait une horde qui, dans l'Europe préhistorique, serait partie de Bretagne et descendrait sur le revers des Alpes en traversant la Suisse dans toute sa longueur ; pour continuer encore ici la comparaison, je devrais ajouter que pareille horde, après avoir battu une autre colonne ennemie envoyée à sa rencontre en Lombardie, remontant subitement vers le nord, — c'est ce que firent les Nez-Percés, — finirait par capituler sur les frontières de la Pologne. Deux mille cinq cents kilomètres avec femmes et enfants en soixante et quinze jours !... et en battant des troupes aguerries composées de vétérans du Far-West !

Joseph et sa horde fut, comme toujours, traité avec la maladresse qui caractérise le gouvernement américain malgré toutes ses bonnes intentions. On l'expédia au nord du Texas, dans la grande réserve de « l'Indian Territory », sous un climat chaud et fiévreux. Lorsque je visitai ces gens-là, deux ans après leur soumission, en compagnie du ministre de l'intérieur, nous les trouvâmes décimés par la fièvre.

Le climat suffocant de cette région n'était guère fait pour une tribu habitant l'extrême nord-ouest des États-Unis. Joseph se plaignit amèrement, dans les « conseils » réunis à notre arrivée; le discours que je lui entendis faire, et que nous traduisait phrase à phrase l'interprète du gouvernement, était émaillé de toutes les fleurs de la rhétorique indienne. Faisant allusion aux épreuves que lui et les siens avaient supportées durant la guerre : *Le jour était noir,* — disait-il, — *et pour moi l'eau n'avait plus de goût et le pain était sans saveur. Le Grand Esprit néanmoins n'avait pas créé deux soleils, deux terres, dont l'une pour vous et l'autre pour nous. S'il n'a fait qu'une terre, c'est qu'elle était pour les deux races, la blanche et la rouge. Par conséquent, son intention était qu'elles vécussent en amis.*

Malheureusement, les massacres commis par Joseph après le début des hostilités avaient laissé un souvenir trop sanglant en Orégon pour que l'on osât y renvoyer les Nez-Percés. La population les aurait pendus. On ne les a renvoyés là que tout récemment, du moins ceux qui ont survécu au climat de la contrée où on les avait exilés.

Quant au général Howard, dont le manque de bon sens, de fermeté au début, avait contribué à cette

guerre, il se vit accuser de ne pas connaître son métier, et il écrivit pour sa défense un volume qui indique le caractère de l'homme. « Les généraux battus ont toujours tort aux yeux du public, — dit-il humblement ; — néanmoins, de quelque côté qu'on envisage cette campagne, au point de vue indien ou chrétien, elle a témoigné d'une surprenante énergie de la part de tout le monde. » Cette humilité fait honneur à un général de l'armée régulière des États-Unis ; mais le rôle ridicule et peu efficace qu'a joué cet officier, plus habile à commenter des ouvrages religieux (1) qu'à arrêter une guerre indienne, ne l'a pas couronné de lauriers aux yeux des Américains du Far-West.

L'année suivante, le chef de la tribu des Bannocks, qui avait servi d'éclaireur à Howard contre les Nez-Percés, et qui avait eu des dissensions avec lui, se souleva à son tour. Le général M... battit heureusement les Bannocks près du Yellowstone, et arrêta les hostilités. Dès lors, la guerre des Utes dans le Colorado, la reddition des Sioux révoltés sous la conduite de Sitting Bull, ont été à peu près les deux seuls événements importants de ces parages.

En revanche, au Sud, sur la frontière mexicaine, la guerre des Apaches a fourni récemment des incidents dramatiques. Le général Crook, avec lequel j'avais eu l'honneur de parcourir les solitudes du Yellowstone en 1880, accomplit là l'expédition la plus risquée qu'aucun officier américain ait jamais faite. Voyant qu'il lui serait impossible d'atteindre les Apaches qui désolaient la frontière avec ses troupes régulières, il se lança à leur

(1) Le général Howard a traduit en anglais un ouvrage de M. Merle d'Aubigné de Genève.

poursuite sur territoire mexicain avec de la cavalerie indienne recrutée chez des tribus amies. Il poursuivit les Apaches à travers le pays le plus aride, le plus désolé de l'Amérique, jusque dans la chaîne inexplorée de la Sierra Madre. Il resta absent un mois; la presse faisait circuler la rumeur qu'il avait été assassiné par ses soldats de race rouge, car on n'en avait aucune nouvelle. Après quelques semaines, le général Crook rentrait avec sa colonne indienne, et Geronimo, le chef apache, était son prisonnier. Il l'avait enfin atteint, lui avait livré un combat dans un défilé de la Sierra Madre, et l'avait vaincu sans l'aide de l'armée régulière, grâce à ses Indiens, à quatre cents kilomètres du point de départ. Les habitants du territoire demandaient qu'on pendît les prisonniers; le général Crook répondit que ces gens-là ne s'étaient rendus que parce qu'il leur avait garanti un bon traitement. La population américaine se plaignit alors à Washington, avec l'animosité qui la caractérise contre la race rouge sur les frontières indiennes. On finit par expédier les prisonniers en Floride, où ils restèrent quelque temps.

Le général Crook, que je vis à New-York au retour de cette campagne aventureuse, avait foi dans le caractère indien. Il était très aimé de la race rouge, et il haussa les épaules lorsque je lui rappelai les bruits qui avaient couru sur la trahison de ses alliés.

« Ils valent bien mieux, — s'écria-t-il, — que la plupart des vauriens de race blanche qui infestent ces pays-là, et qui se plaignent toujours des Peaux-Rouges. Et si je me suis fié à ceux-ci, c'est que je sais ce qu'ils valent. »

Un fait remarquable, c'est que tous ces officiers supérieurs, hommes d'honneur et cultivés, qui ont eu la

triste mission de combattre l'Indien, ont soutenu avec leurs adversaires des rapports beaucoup plus faciles que les « citoyens » américains. L'estime paraît réciproque, et tel chef indien qui se fera tuer plutôt que de se rendre aux autorités civiles du pays, capitulera volontiers devant le langage de certains officiers dont il connaît à la fois l'humanité et la valeur.

Il est peut-être plus facile à un Européen de se représenter ce que doivent être les péripéties d'une guerre indienne du genre de celle que j'ai esquissée tout à l'heure, que de se faire une idée un peu exacte de l'aspect journalier d'un camp de Sioux, de Crows, ou de n'importe quelle autre tribu du Nord. Exilés sur les steppes des hauts plateaux situés au centre du continent, les Indiens ont vu diminuer, d'année en année, les territoires qui leur avaient été réservés. Il ne faut pas trop blâmer ici le gouvernement de ces réductions constantes; le flot envahissant de la race blanche, montant comme une marée jusqu'aux Montagnes rocheuses, oblige l'État à chercher à obtenir toujours de nouvelles concessions, en échange de livraisons stipulées. Sans doute, l'État écoute un peu trop volontiers les suggestions intéressées des politiciens de l'Ouest; mais, il ne peut fermer à tout jamais l'entrée de ces contrées-là, et si ses agents n'avaient pas été en général des hommes sans scrupules ni conscience, la transition de l'état de chasseur à celui d'une demi-civilisation n'eût pas été si pénible à l'Indien. A l'heure qu'il est, la construction de chemins de fer à travers certaines réserves indiennes a précipité depuis quatre ou cinq ans cette transformation. Mais le spectacle que présentait un camp indien, il y a encore peu d'années, était éminemment pittoresque.

Sur ces hauts plateaux situés parfois à plus de 1500 mètres au-dessus de la mer, il ne pleut que fort rarement : aucun arbre, sauf le long des rares petits cours d'eau qui sillonnent çà et là ces déserts. Durant l'été et l'automne, la plaine présente une couleur uniforme, bronzée, jaunie par le soleil. Elle paraît plate; néanmoins elle n'est qu'une succession de collines arrondies surmontées çà et là de quelques rares rochers. Elle n'est verte qu'au printemps, après la fonte des neiges. C'est là que sévissent ces terribles tourmentes de neige glacée, ces « blizzards », comme on les appelle à l'Ouest, qui font périr parfois en quelques minutes les gens exposés à l'ouragan. Si le froid y est intense, le soleil d'été y est brûlant, comme tout soleil des hauteurs; mais l'atmosphère est légère, l'air est sain. Ces régions-là sont connues comme les meilleures stations climatériques du monde pour les gens malades de la poitrine.

Le camp s'élève toujours près d'un cours d'eau; il varie en étendue : les plus grands sont ceux des Sioux dans le Dakota. Les tentes, toutes de forme conique, étaient jadis en peau de buffle; depuis que le buffle a été complètement exterminé, l'État fait des livraisons de toile aux tribus. Les chefs occupent toujours les plus grandes d'entre elles; j'ai assisté à des « conseils » de quarante à cinquante personnes dans quelques-unes de ces demeures. Tout le monde était assis en rond, et l'on était à l'aise. La tente est fréquemment décorée à l'extérieur de peintures de tout genre; le foyer est au centre, sous le sommet du cône, où se trouve une ouverture surmontée d'une sorte de capuchon qui tourne avec le vent de façon que la fumée ne soit pas refoulée par la brise ou la tempête. L'intérieur même des tentes

est propre : l'air est naturellement pur à cause de la ventilation constante opérée par le trou d'où s'échappe la fumée. Celle-ci noircit en général le sommet du cône; et l'effet d'un camp, avec ses tentes à pointes noires et éclatantes de blancheur dans la partie basse, parfois décorées de soleils jaunes, de lunes rouges, de raies bleues, est des plus pittoresque.

Irrégulier dans ses habitudes, grâce à son genre de vie nomade, le Sioux, le Shoshone, le Crow, le Cheyenne dort quand bon lui semble, mange quand il peut, et, lorsqu'il est dans son village, s'occupe de ses chevaux, qui constituent sa richesse. Ceux-ci broutent aux environs, souvent à quelques kilomètres du camp; depuis que le gibier a à peu près disparu des plaines, ce n'est guère qu'en automne, à deux ou trois cents kilomètres de là, et dans la montagne, que l'Indien peut chasser. Alors, les hommes se réunissaient, chacun pourvu de plusieurs chevaux, et l'on partait pour six semaines ou plus, afin de faire la provision de viande pour l'hiver. Dans ces régions sèches et arides, la viande exposée quelques jours au soleil se conserve parfaitement.

Visitez un camp indien, et vous n'y verrez jamais ni rixe ni dispute. Je doute qu'il y ait une race plus « facile à vivre » sur notre globe. En cas de discussion, les chefs fonctionnent comme juges de paix, prononcent leur sentence et tout le monde paraît satisfait. Le vol n'existe pour ainsi dire pas. Chose étrange, certaines tribus sont beaucoup plus « honorables » que d'autres. Je n'ai jamais perdu le moindre objet dans mes excursions en pays indien, quoiqu'il eût été facile de me dévaliser. Néanmoins, je fus victime un jour d'un vol de peu d'importance qui, grâce à la ruse du voleur,

m'a laissé un souvenir de l'adresse des Peaux-Rouges.

J'avais dressé ma tente dans le Wyoming, près du fort Washakie, au bord d'un ruisseau qui abondait en truites, à un kilomètre environ d'un camp d'Arapahoes et à moins de distance encore d'un camp de Shoshones et du fort même. J'avais deux guides avec moi. Un soir que je revenais seul le long du ruisseau, ma ligne de pêche sur l'épaule, j'aperçus trois Indiens de tournure très pittoresque qui chevauchaient dans la plaine et dans la même direction que moi. Je piquai ma monture et les rejoignis. L'un de ces gaillards avait une figure de bandit : lui et ses compagnons étaient des Arapahoes qui rentraient chez eux; or, je savais que cette tribu ne possédait pas la réputation de « moralité » de ses voisins les Shoshones qui, selon moi, sont la perle des braves gens.

Nous nous saluâmes par un Hugh! réglementaire et, avec beaucoup de signes et un peu d'anglais, nous engageâmes une conversation tant bien que mal. Lorsque j'arrivai à l'endroit où je devais les quitter :

— C'est là votre tépée (votre tente)? me demanda le gaillard à mine de vaurien en indiquant du geste ma tente et celle de mes hommes.

— Oui.

L'Indien examinait tout en chevauchant mes pénates de chasseur qui étaient à trois cents mètres hors de sa route.

— Beaucoup de cuisine là-bas? observa-t-il en hochant la tête.

Je crus l'avoir mal compris.

— Beaucoup de viande! reprit-il.

J'ignorais le sens de cette remarque et, les laissant

cheminer, je rentrai à temps pour voir mon guide cuisinier découper, dans un gros quartier de cerf que nous avions suspendu devant ma tente, les beefsteaks qui constituaient notre ordinaire. Nous soupâmes. Je ne songeai plus à mes Indiens.

Le lendemain matin je fus réveillé par une tempête de gros mots que mon guide adressait à toute la création.

— Qu'y a-t-il? demandai-je en me frottant les yeux.

— Le quartier de cerf a disparu !... On a volé le sac de sucre !... Et je ne trouve plus le sac de café !... Que le ciel, etc.

Je compris alors ce que voulait dire mon bandit en me demandant si j'avais *beaucoup de cuisine*.

Si je cite cet incident trivial, c'est que ni mes deux guides ni moi, qui dormions à deux mètres à peine de nos provisions, n'avions entendu le moindre bruit. Le voleur s'était glissé comme une couleuvre entre nos tentes sans même effaroucher nos chevaux, toujours prêts à détaler en sentant un ours ou un Peau-Rouge, et, au risque de se faire loger une balle dans le corps, vu le peu d'égards dont on use en pareille contrée avec des visiteurs nocturnes aussi suspects, lui et ses compagnons nous avaient dévalisés. Pareille dextérité eût été impossible à un voleur civilisé, car le poids à enlever était assez considérable. Désireux de savoir comment mon bandit s'y était pris, j'amenai sur les lieux « mon voisin », un brave homme de Shoshone dont la tente s'élevait à portée de carabine de la mienne. Le Shoshone examina les lieux : je ne lui avais pas dit qui je soupçonnais. Après qu'il eut observé les abords de notre camp :

— Les Arapahoes sont tous des voleurs ! me dit-il

en me montrant une légère trace de mocassin sur la terre humide au bord du ruisseau.

Cet homme avec sa plume d'aigle sur le crâne, penché sur le gazon et découvrant cette trace presque imperceptible, me fit songer aux Indiens de Cooper. Ces gens-là ont décidément le flair, l'instinct du chien de chasse !...

Ajoutons que je rencontrai mon bandit le surlendemain à des courses de chevaux entre les deux tribus. De crainte qu'il ne lui prît fantaisie de renouveler sa visite, je m'approchai de lui et lui mis la main sur l'épaule.

— Hugh ! me dit-il.

— Voleur ? répliquai-je.

Pas la moindre expression sur son visage cuivré. Il me regardait d'un air calme et impassible.

Je frappai sur l'étui de mon revolver à ma ceinture. Son flegme m'agaçait.

— Voleur arapahoe ! lui dis-je. Une autre fois, pif ! paf !... tu comprends ?...

Même flegme stoïque ; et je lui tournai le dos.

Il avait compris.

Je ne crois pas néanmoins que les expériences que j'ai faites chez des tribus en paix avec l'État aient été les mêmes que celles de beaucoup d'Américains visitant ces contrées, non pas en amateurs comme moi, mais en pionniers, en éleveurs de bétail ou en aventuriers. Règle générale, tous les trappeurs franco-canadiens que j'ai rencontrés dans des camps indiens, faisaient le plus grand éloge de la race rouge ; en revanche, tous les Américains du Far-West répétaient ce proverbe familier : « Il n'y a de bons Indiens que ceux qui sont morts. » Mon impression est que tout homme de race blanche qui ne les exploite pas par métier, qui les

traite avec tact et convenance, et qui tient sa parole, pourrait vivre personnellement en paix avec tous les Peaux-Rouges du continent. Il est clair que lorsque la guerre est déclarée entre une tribu et l'État, il n'est pas prudent de se trouver sur sa route. Mais en temps de paix, un territoire indien est une contrée qui n'offre aucun danger à quiconque sait se conduire et voyager en pareils lieux.

Quant aux amusements de l'Indien, ils sont assez variés. Les Américains, en introduisant chez lui le funeste « whiskey » (interdit par la loi néanmoins), lui ont malheureusement déjà aussi appris à se servir des jeux de cartes. Mais les distractions naturelles à l'Indien sont la danse et les fêtes. Pour ces occasions-là, il se pare de ses plus belles broderies. Les squaws dansent toujours seules, et les hommes en font autant : les deux sexes ne se mêlent pas ; l'Indien n'est ni assez galant ni assez aimable pour condescendre à danser avec une femme : d'ailleurs, leurs danses sont différentes. Celle des hommes est plutôt une promenade circulaire au pas de gymnastique qu'autre chose ; elle est accompagnée de chants lugubres et de déclamations, car l'Indien passe volontiers sa soirée à chanter ses hauts faits.

La fête du soleil paraît être la principale de la plupart des tribus : je n'en ai malheureusement point vu célébrer ; je n'ai vu que les restes des « pavillons » élevés dans la plaine pour cette circonstance. Au dire des gens qui vivaient dans les camps que je visitais, et d'après les récits que j'entendis, les jeunes guerriers se soumettaient alors à de véritables tortures. On me montra un mât de cocagne auquel, quelques semaines auparavant, des jeunes Sioux s'étaient suspendus en pra-

tiquant des incisions dans les chairs et en insérant des lanières de peau à travers la blessure. Celui qui supportait le plus longtemps la douleur de cette suspension par les chairs se faisait une réputation de bravoure. Le principe, on le voit, ressemblait à celui qui dirigeait l'éducation des Spartiates. Étant donnée une race dont la vie n'a d'autre but que la chasse et la guerre, et pour laquelle ces deux métiers sont les seuls dont elle ait l'habitude de subsister, il est clair que l'endurance physique est le premier objet de l'éducation.

Dans les États de l'Est que borde l'Atlantique et dans lesquels Cooper avait placé la scène de ses romans, les conditions d'existence des Indiens étaient très différentes de celles des tribus qui demeurent aujourd'hui au Far-West. Le pays était couvert de forêts au lieu d'être aride; de nombreux lacs émaillaient ces régions de leurs eaux aussi bleues et limpides que celles des lacs de la Suisse : le lac Champlain, le lac George, le lac Moosehead dans le Maine. Les principales de ces nappes d'eau sont entourées de centaines d'autres réservoirs naturels de moindre étendue d'où s'écoulent un nombre infini de ruisseaux et de rivières. L'emploi du cheval devient impossible dans ces régions couvertes de végétation, et encore aujourd'hui inhabitées. C'est le canot d'écorce qui peut seul servir de moyen de transport : suffisamment léger pour pouvoir être porté à dos d'homme entre deux lacs ou deux cours d'eau, à travers la forêt, ou le long d'une cataracte et des rapides de certains fleuves, le canot d'écorce est une merveille d'industrie. Il se compose d'une carcasse légère et mince, de frêne, sur laquelle sont appliquées des larges bandes d'écorce de bouleaux. Ces bandes sont cousues entre elles avec des filaments de racine de pins, qui

font l'office du « rattan » de l'Inde, si employé en vannerie. Les coutures se calfatent avec un mélange de cendre et de résine de sapin. Le canot a sept à huit mètres de long, et se termine aux deux extrémités par une haute proue mince et pontée dans le genre des gondoles de Venise. Il ne contient pas de bancs, — l'espace entre les deux extrémités est ouvert afin de permettre de le charger sans obstacle, — quelques bâtons transversaux les remplacent tout en renforçant la carcasse. Le canot n'a pas de quille et la première tentative d'un novice pour y prendre place renverse invariablement cette frêle coquille de noix.

Peu à peu l'on acquiert l'expérience d'y entrer sans tomber à l'eau, et une fois que l'on connaît les mystères de la pagaie qui fait mouvoir rapidement l'embarcation, on finit par professer le profond mépris de l'Indien pour la yole, le canot, le bateau de la race blanche. Malgré mon peu d'aptitude pour la science de la navigation, quelques jours de leçons d'un guide indien m'apprirent à apprécier la supériorité du canot d'écorce de l'Amérique du Nord comme embarcation d'eau douce, sur tout autre genre de nef.

A titre de renseignements techniques, et pour prouver le sens pratique du Peau-Rouge dans tout ce qui concerne la « vie au grand air », je note les avantages suivants. D'abord la légèreté : un canot pareil porte une charge de mille kilogrammes et plus encore; au moindre encombrement d'une rivière par une digue de castors ou l'amoncellement de troncs déracinés, on le décharge, et comme il ne pèse pas trente kilogrammes, l'Indien le charge sur son dos comme la carapace d'une tortue, contourne l'obstacle et se rembarque plus loin. Puis cette légèreté de construction donne un tirant

d'eau si faible que le canot d'écorce tout chargé passera avec trois ou quatre pouces d'eau là où une yole de cette grandeur s'ensablerait sous le poids.

Ensuite une hache et un couteau sont les seuls instruments nécessaires à cette construction, et comme la forêt produit partout de gros bouleaux, de la racine de pin et de la résine, l'Indien se fait en deux ou trois jours une embarcation qui durera des années et qu'il pourra réparer partout. La seule précaution qu'il prendra sera de sortir son canot de l'eau à l'arrivée, et de le renverser sur la grève, afin que la vague ne l'use pas par la friction du sable et du gravier.

Enfin, dès que l'on a acquis l'expérience du canot d'écorce et de la pagaie, on peut affronter la haute vague et les coups de vent dangereux qui caractérisent tous les lacs. Placé à l'arrière, le pagayeur fera en sorte, par un léger coup de poignet, de couper la lame de face autant que faire se peut. La lame écumante glissera des deux côtés de la proue, et celle-ci se dressera avec la sécurité et la grâce du cygne.

L'un des physiciens les plus distingués des États-Unis, le professeur Mayer, du « Stevens Institute », qui passe pour la plus grande autorité en matière de ce genre, me disait avoir calculé scientifiquement la formule la plus convenable pour la construction d'un esquif capable d'affronter au besoin la tempête, et de pouvoir en même temps passer partout. Le professeur Mayer est connu en Amérique et en Angleterre par un ouvrage publié sous ses auspices, qui est un chef-d'œuvre de librairie, sur la chasse et la pêche aux États-Unis (1). « Ce qu'il y a d'étrange dans le canot d'é-

(1) Sport with Rod and Gun in American woods and waters. Edited by Alfred M. Mayer, professor in the Stevens Ins-

corce, me disait-il un jour que nous nous racontions nos expériences l'un à l'autre, c'est que l'Indien a instinctivement, sans calculs, à force de pratique, trouvé exactement la même formule de construction que moi. Ce que j'ai obtenu scientifiquement, lui l'a obtenu tout seul à forces d'expériences. Ajoutez ou retranchez la moindre chose à son œuvre, et vous aurez une embarcation très inférieure : il l'a inventée « parfaite ».

Observez que si le plus ou moins de perfection d'un canot est de peu de valeur pour nous autres, le salut, l'existence d'un Indien du Maine ou du Canada dépend de son œuvre. Malgré le scrupule que j'éprouve à fatiguer le lecteur de souvenirs personnels, l'expérience suivante que je fis durant une excursion de six semaines dans les régions solitaires du Maine donnera peut-être une idée meilleure du double rôle que joue un canot d'écorce dans la vie d'un Indien, à la chasse et par le mauvais temps.

J'avais engagé un guide de race rouge et son canot pour descendre du lac Moosehead dans le Maine jusqu'au fleuve St-John et la limite du Canada. Notre excursion dura sept semaines, et, durant tout ce voyage, nous ne devions pas rencontrer le moindre hameau. Le pays était charmant; mon guide, le meilleur chasseur de la contrée, m'avait été chaudement recommandé par un ami qui l'avait employé l'automne précédent. Arrivés de lac en lac, de cours d'eau en cours d'eau, à travers les épaisses forêts du Maine, sur le lac de « l'Aigle », à cent kilomètres environ au nord de mon point de dé-

titute of Technology. New-York. — The Century C° 1883. — Les illustrations seules de ce magnifique ouvrage ont coûté aux éditeurs plus de deux cent mille francs : ce sont les plus belles eaux-fortes produites en Amérique.

part, je campai là quinze jours avec mon Indien; il parlait tolérablement l'anglais, même un peu de français canadien; c'était un excellent garçon, silencieux, stoïque, complaisant; sa société m'intéressait; sa réputation d'expert en matière de lacs et forêts était bien méritée. Tantôt il m'initiait, dans son langage pittoresque, avec un calme toujours imperturbable, aux péripéties du métier de trappeur, m'expliquait les signes muets de la forêt, ou me racontait ses expériences.

Le jour où nous avions débouché sur le lac émaillé d'îles et entouré de forêts épaisses et désertes, sur les rives duquel nous voulions chasser, mon homme, après un examen rapide des traces de daims et de rennes (caribous), s'était exprimé sur la convenance qu'il y aurait à dresser notre tente plus loin. Le lac avait environ dix-huit kilomètres de longueur et cinq à six de largeur.

— Pourquoi aller à l'autre extrémité du lac? demandai-je.

— Parce que le gibier est là-bas.

— Comment le sais-tu?

— Je le vois par les traces. Elles vont toutes vers le Nord.

Nous allâmes par conséquent plus au Nord; quant aux traces, elles me paraissaient aller dans toutes les directions, au Sud autant qu'au Nord.

Le lendemain, par une magnifique matinée d'automne, nous traversions le lac dans sa largeur et nous remontions, toujours en canot, un étroit cours d'eau encombré de digues de castor et de branchages. Plus loin, la rivière s'élargissait et formait une petite nappe d'eau recouverte de nénuphars, de roseaux et de plantes aquatiques. Quelques truites sautaient çà et là hors de l'eau en quête de moucherons, et j'apprêtai ma ligne.

— Ho ! dit mon Indien à demi-voix.

Il considérait attentivement une plante aquatique à deux mètres du canot.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Vous voyez ?

— Je vois... la tête de la plante est rongée... C'est la même chose plus bas... Je t'en ai demandé la cause, tu m'as répondu que les rats musqués mangeaient ces feuilles-là.

En effet, tout autour de nous, des tiges sans feuilles émergeaient de l'eau.

— Ceci n'est pas un rat musqué, observa l'Indien, et, d'un coup de pagaie, il approcha le canot de la plante et cueillit la tige.

— Alors, qui l'a rongée ?

— Un « moose ».

Le « moose » (*Alces americanus*) est le plus grand cerf d'Amérique avec le wapiti : c'est à peu près l'élan des pays scandinaves.

— Comment le sais-tu ?

— Le « moose » laisse une tige plus longue que le rat...

— Tu en es sûr ?

— Ce soir nous tuerons un « moose » ! dit mon homme dont les yeux brillaient de satisfaction.

Je hochai la tête d'un air de doute. Tout autour de nous la forêt, à cent lieues à la ronde, solitaire et sans habitants ! Tuer un élan dans cette contrée me paraissait aussi difficile que de chercher une aiguille dans un grenier à foin.

— Où est le moose ? demandai-je.

— Quelque part dans la forêt.

— Et tu veux le trouver ?

— Oui ; moi, j'appelle le moose..., et le moose vient, la nuit prochaine.

Le procédé me semblait douteux. Nous rentrâmes dîner au camp. Au moment où le soleil se couchait, l'Indien entra dans ma tente.

— Prêt ! dit-il tout simplement.

Je saisis ma carabine et mon couteau de chasse. L'Indien avait placé ma couverture au fond de la pirogue, car nous allions passer la nuit en canot.

Tandis qu'il pagayait à travers le lac :

— Voici ! dit-il, quand il faudra tirer, je ferai ce signal !

Et, appuyant la main sur la pirogue, il la fit trembler légèrement.

J'avais suffisamment d'expérience pour savoir qu'au moindre bruit le gros gibier détalait, et je me promettais de déployer tout le talent voulu dans ce que l'on nomme en Amérique le « still hunt », la chasse silencieuse. J'avais d'ailleurs une assez longue pratique en pareil métier.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure du cours d'eau que nous avions remonté le matin durant une heure, la nuit tombait. L'Indien me fit un signe. La précaution était nécessaire. Je m'assis dans le fond de la pirogue, jetai ma couverture sur mes jambes et posai mon arme chargée sur mes genoux. L'Indien, qui jusque-là avait pagayé comme d'habitude, cessa tout à coup de faire clapoter l'eau sous sa pagaie, et nous entrâmes dans la rivière, muets et silencieux.

Au bout d'une heure, la nuit était devenue obscure. L'Indien se dressa alors, prit une trompette conique en écorce de bouleau, d'un demi-mètre de long, qu'il s'était fabriquée avant de partir, et dirigeant ce porte-voix vers

les collines lointaines qui apparaissaient à l'horizon comme une large bande d'encre de Chine, il jeta aux échos le cri le plus sauvage, le plus lugubre que j'aie jamais entendu ; le cri avait deux notes, deux syllabes: Oh ! ockh !

L'écho répercuta les deux notes un instant, puis tout rentra dans le silence ; la brise de nuit seule qui agitait légèrement la cime des arbres de la forêt faisait entendre le bruissement de quelques feuilles : on eût alors dit que la forêt soupirait. L'Indien renouvela ce cri une douzaine de fois, toujours à quelques minutes d'intervalle.

Puis, replongeant sans bruit sa pagaie dans l'eau, il imprima au canot un mouvement soutenu et régulier et nous continuâmes notre route. Ici, cet homme surpassa tout ce que je m'imaginais d'un Indien : sur ce cours d'eau sinueux et encombré de débris flottants contre lesquels nous aurions dû nous heurter, pas le moindre contact, le moindre effleurement qui pût révéler notre présence. A chaque instant, un gros rat musqué, nous prenant pour un tronc d'arbre flottant, se laissait atteindre par notre proue, tant notre marche était silencieuse ; puis, saisi de terreur en découvrant son illusion, il plongeait, tout épouvanté de s'être laissé surprendre, et disparaissait. Deux souvenirs de cette nuit me sont restés inexplicables : comment cet Indien voyait-il dans l'obscurité, avec le seul secours d'un léger reflet du ciel étoilé, les obstacles à éviter sur la rivière ; et comment pouvait-il manœuvrer sa pagaie sans que le bruit de la moindre goutte d'eau se fît entendre sur la surface tranquille et pour ainsi dire endormie de cette rivière étroite? Parfois, je sentais la marche du canot se ralentir soudainement; puis le canot tournait sur lui-

même comme l'aiguille d'une horloge, décrivait un arc de cercle et reprenait son élan. Je cherchais alors à percer des yeux l'obscurité de la berge, et quelques feuilles qui m'effleuraient le visage sans que je les eusse vues me montraient que nous avions tourné un coude du cours d'eau et passé près d'un arbre. La perfection de cette manœuvre muette et silencieuse était telle que, songeant ce soir-là à la meilleure manière d'en rendre compte à un ami, je proposais mentalement le pari suivant :

« Établis-toi sur un point de cette rivière, dans cette obscurité, à portée de ce canot : attends-toi à me voir passer durant la nuit ; et avant que tu t'aperçoives que je suis près de toi, j'enlèverai de ta tête le chapeau qui la couvre sans que tu aies eu le temps de dire un mot. »

Nous voguâmes ainsi durant longtemps ; notre marche était assez rapide. Puis, arrivés à un endroit où la rivière formait un lac marécageux et où la forêt s'éclaircissait, nous glissâmes entre des joncs sans faire plus de bruit que la brise légère qui faisait plier leurs têtes, et nous nous arrêtâmes.

L'Indien se leva alors encore et répéta son appel à la forêt.

Puis nous restâmes là, pareils à un tronc d'arbre échoué sur la vase du marais, et nous attendîmes.

L'attente fut longue : je doutais de notre succès. Tout à coup l'Indien fit entendre entre ses lèvres un bourdonnement léger comme celui d'un insecte. Je le regardai et il me montra d'un geste la forêt. Il avait entendu quelque chose ; malgré des oreilles exercées, je n'entendais rien. Il se leva de nouveau et répéta son cri rauque

et sauvage, avec plus de force que jamais, au moyen de son porte-voix d'écorce.

Un instant après, j'entendais dans le bois le bruit presque imperceptible du craquement d'une branche. L'élan arrivait.

Alors commença une nouvelle scène : l'Indien, en imitant le cri de l'élan femelle, avait attiré l'animal d'au moins une lieue de distance. Celui-ci cherchait à se rapprocher de nous. Nous l'entendions piétiner sur la rive comme un cheval au trot, brisant des branches sèches et plongeant parfois dans l'eau. Il décrivait un demi-cercle et était arrivé à une distance que j'évaluais par son bruit à une centaine de mètres. Mais, quoique la lune commençât à se lever à l'horizon, l'obscurité de la rive et surtout le brouillard qui couvrait la rivière et le marais ne me permettaient pas de l'apercevoir. D'un coup de pagaie l'Indien dégagea, toujours sans bruit, le canot des joncs qui nous entouraient, et poussa l'embarcation vers le coin du marais où se trouvait l'élan. La moindre maladresse, la moindre éclaboussure de l'eau nous eût trahis : et là, nouvel appel.

J'entendis alors le trot d'un énorme quadrupède, pataugeant à notre rencontre dans l'eau du marais ; puis une grosse masse grise apparut dans le brouillard, si grosse qu'elle me parut plus grande qu'un élan. J'épaulai ma carabine ; je sentis une secousse légère du canot, — le signal convenu, — et je fis feu. Au même instant, l'animal, qui avait la taille d'un cheval, fit un bond, s'abattit dans les joncs et tomba sur le flanc. L'Indien avait poussé une exclamation et se jeta à l'eau. L'animal se débattit, et je voulais terminer sa souffrance par un autre coup de feu. L'Indien m'en empêcha, car, me dit-il, j'allais gâter la peau ! Et se jetant sur

la bête, il lui plongea son couteau dans la gorge.

Ma balle, — une balle de Remington, — avait atteint l'animal à l'épaule et lui avait traversé le corps.

On comprendra qu'aucun canot à rames, ni aucun esquif de ce genre, ne se fût prêté à pareille entreprise. Le bruit des avirons, qui d'ailleurs eussent été d'un usage impossible en temps ordinaire sur un cours d'eau si étroit et encombré de bois flottant, eût fait fuir à une lieue à la ronde tous les hôtes de la forêt. Telle est la raison pour laquelle aucun Indien, même mi-civilisé, du Maine ou du Canada, n'a abandonné l'usage du canot inventé par ses pères.

Je passe à l'autre genre de service que ce même canot nous rendit cette nuit-là.

Notre « moose » était une bête énorme, pesant environ six cents kilos. Nous ne pouvions le dépecer dans l'obscurité; d'ailleurs, il était deux heures du matin; j'étais transi par le froid de cette longue nuit d'octobre, durant laquelle je n'avais pas osé faire un mouvement. L'Indien proposa de retourner au camp. Nous reviendrions le lendemain chercher notre gibier.

Nous redescendîmes donc la rivière et, une demi-heure après, nous approchions de son embouchure dans le lac. J'entendais un roulement lointain et la cime des arbres entre lesquels nous naviguions paraissait agitée par le vent. En effet, à peine débouchions-nous près du lac que je reconnus que ce roulement lointain était occasionné par les vagues, dont la cime blanche d'écume s'apercevait çà et là. La rivière avait formé un banc de sable à l'embouchure; la lame déferlait là avec une violence qui me fit peur, et l'Indien s'arrêta.

— Pouvons-nous traverser? lui demandai-je. Il regarda un instant le ciel et le lac.

— Oui, en pagayant l'un et l'autre, répliqua-t-il. Je m'installai à la proue avec la seconde pagaie du canot en main, et nous partîmes. Le canot n'avait pas avancé de vingt mètres que la lame déferlait sur la proue, remplissait l'embarcation à moitié et me couvrait d'éclaboussures. Tout en aidant l'Indien d'un coup de ma pagaie à faire face à la seconde lame qui allait nous atteindre, je lui criai de faire halte.

— C'est impossible !... Je ne veux pas continuer ! lui dis-je. — Retournons !

— Trop tard ! répliqua-t-il.

Et il lança le canot en avant. Il pagayait à la poupe, moi à la proue, et j'avais autre chose à faire que de soulever des objections en pareil moment. Les vagues arrivaient blanches d'écume : je savais manier une pagaie et, déployant toutes mes forces, nous fîmes tête à la tempête. La frêle embarcation s'élevait et s'abaissait comme une balançoire. Parfois, la force d'une vague faisait dévier notre proue ; la pression de la pagaie, agissant à la fois comme une rame et un gouvernail, redressait alors l'avant du canot et nous coupions la lame suivante de face.

Au bout d'une heure, nous débarquâmes sur l'autre rive : j'étais exténué de fatigue et la peur que j'avais éprouvée m'avait mis de fort mauvaise humeur ; d'autant plus que j'étais percé jusqu'aux os par les vagues et que je grelottais de froid.

— Tu n'es qu'un sot ! dis-je à l'Indien en mettant pied à terre. A quoi bon traverser par un pareil temps ? Pourquoi ne pas attendre le jour ?

L'Indien ne répondit rien : je fus dans ma tente et je dormis jusqu'à midi.

Ce fut lui qui me réveilla. Il souriait un peu. Les arbres de la forêt pliaient sous la tempête.

— Voyez le lac ! me dit-il avec calme. Vous avez dit cette nuit : « Inutile de traverser. » Maintenant supposez que vous soyez là-bas de l'autre côté, sans rien manger ? Alors qu'est-ce que vous faites, hein ?

Je baissai un peu la tête. S'il avait écouté mon ordre, nous étions séparés pour deux ou trois jours peut-être de nos provisions et de nos équipements. La chose eût été grave : je le sentais.

En tout cas, j'affirme qu'un canot à rames n'eût pas traversé un lac en Europe par un pareil temps. Et dès ce jour j'ai conservé une haute opinion de la sagacité d'un guide indien et de la perfection du canot d'écorce auquel sa race n'a pas voulu renoncer. Quant à notre élan, nous réussîmes à sauver sa dépouille. Sa viande, — la meilleure que je connaisse, — fut fumée et constitua la provision d'hiver de l'Indien. Et la peau, tannée par celui-ci dans la forêt, a traversé l'Atlantique avec moi, jointe à maint autre bagage. Lorsqu'elle me tombe sous les yeux, elle me rappelle l'adresse et l'habileté d'un chasseur de race rouge.

Cette faculté étonnante de savoir tirer parti par l'adresse et la ruse du monde sauvage qui l'entoure, cette habileté du Peau-Rouge, dont j'ai essayé de donner une idée par le récit précédent, à surmonter les obstacles, me paraît un trait héréditaire de sa race. Dans la forêt comme sur les steppes, à la montagne comme dans la plaine, l'Indien réussit là où l'homme de race blanche, même celui qui a passé sa vie en tête-à-tête avec la nature, n'arrive à aucun résultat. Il ne saurait en être autrement si l'on admet l'influence de l'hérédité sur certaines facultés de l'homme. Voyez l'équipement d'un

Indien toujours admirablement adapté au but qu'il veut atteindre. La légèreté, la durabilité, la force y sont combinées : dans son canot d'écorce comme dans tous les autres produits de son industrie, quelque primitive qu'elle nous paraisse, vous apercevez des qualités pratiques qui sont le fruit de longues et pénibles expériences de cent générations. De même que notre civilisation est pour ainsi dire la somme du travail de nos ancêtres multipliée par nos propres efforts, celle de l'Indien, — si l'on peut donner le nom de civilisation aux manifestations de l'homme primitif, — dérive de l'expérience et des observations de ses prédécesseurs.

Pour lui le résultat à obtenir, la « formule » à trouver dans la construction des objets, des armes dont il se sert, c'est l'efficacité combinée avec le moins de dépense de force possible. C'est qu'il importe singulièrement à un être humain, dont la subsistance et souvent la vie dépendent de la rapidité de ses mouvements, de leur continuité, de leur allure secrète, que le canot, la selle, l'arme, la corde, la pagaie qu'il emploie soient légers et résistants. Tout Européen qui a vécu de sa chasse dans les solitudes de l'Amérique sait par expérience combien l'équipement traditionnel du chasseur civilisé, qui chasse pour s'amuser et non pour éviter la faim, devient lourd, impratique, insupportable au bout de quelque temps. Passez quelques mois en compagnie indienne et vous jetterez aux orties l'étoffe européenne pour endosser un costume de peau de daim ; vous abandonnerez la selle anglaise, dangereuse et incommode, et bonne pour des gens qui ne caracolent que par plaisir, afin de dépenser une surabondance de vie et de « faire de l'exercice », pour la selle indienne du Mexique et du Far-West. Et peu à peu vous verrez l'Européen,

imitant en cela les trappeurs, chausser des mocassins comme « l'éclaireur » de Cooper.

L'exemple que j'ai cité de la guerre des Nez-Percés montre combien la cavalerie américaine, bien plus pratiquement montée et équipée cependant que toutes les cavaleries enropéennes pour une guerre pareille, est lourde et incapable de cette agilité caractéristique de la race rouge. L'étrier de bois néanmoins, muni du capuchon en usage au Far-West, qui préserve la pointe du pied des rafales de pluie et de neige, a été généralement adopté dans les garnisons de la frontière indienne. Nos dragons avec leurs étriers de fer qui ne sont pas plus durables, qui n'ont aucune protection pour la pointe du pied et dont le froid se communique aussitôt à la semelle, auraient fort à faire pour préserver leurs pieds de la gelée durant une guerre indienne en hiver. Et la plupart d'entre eux auraient déjà roulé à terre, sous les balles indiennes dans une guerre de montagne, avant qu'ils eussent eu le temps de déboucler une courroie et de sortir une carabine d'un étui. En effet, le cavalier indien, qui connaît la valeur d'une seconde en pareil cas, aura sorti son arme (suspendue par une bande de cuir sous sa main et sous ses yeux à la corne de sa selle) par un simple mouvement du bras aussi prompt qu'un éclair. Aussi, les Américains de l'Ouest, avec leur sens pratique, ont-ils singulièrement perfectionné l'équipement lourd et incommode des cavaliers d'Europe, en imitant et en copiant la race rouge.

Je l'ai dit en commençant cette étude : ce qui me frappe, m'intéresse dans l'Indien c'est que, malgré l'invasion caucasienne, il a conservé jusqu'à une époque toute récente les coutumes, les procédés de nos ancêtres européens. Je ne suis jamais sorti d'un musée

contenant des débris de l'industrie primitive des tribus lacustres de la Suisse, sans me rappeler instinctivement certains souvenirs d'Amérique. La race rouge nous a conservé, pour ainsi dire, le spectacle de la vie européenne aux temps préhistoriques : lorsque César arrêtait à Genève, sur la rive du Rhône, les hordes helvétiennes, celles-ci devaient à beaucoup d'égards se comporter comme ces tribus indiennes, contre lesquelles ont lutté tant de généraux américains. La civilisation représentée jadis par les légions romaines, comme plus tard aux États-Unis par les troupes régulières, devait nécessairement l'emporter; la loi inaltérable du progrès, qui semble imprimée sur le globe, l'ordonnait ainsi. Dans le nouveau monde, l'application de cette loi paraît avoir été d'abord fort lente, mais le temps perdu a été singulièrement vite regagné depuis un demi-siècle.

Aujourd'hui, cet espace immense qui s'étend du Missouri à la Californie, des possessions britanniques au Mexique, et qui, il y a vingt ans, portait sur les cartes des États-Unis le nom mystérieux de « Grand désert américain », — « the great American Desert, » — est devenu le champ de travail de nombreuses compagnies entreprenantes qui y élèvent du bétail, irriguent les steppes, exploitent les mines et les forêts. Avant longtemps il ne restera de la race rouge que la tradition et le souvenir.

Ce n'est plus aujourd'hui dans ces contrées envahies par la race blanche et qui, depuis dix ans, se sont autant métamorphosées que l'Europe en dix siècles, qu'il faudrait chercher ces types, ces caractères si bien décrits par Cooper. L'Indien a perdu son attrait principal en empruntant à la civilisation beaucoup de ses vices

et de sa vulgarité; le trappeur lui-même, qui vivait là il y a encore peu d'années, a presque disparu : l'espace s'est rétréci, la vie moderne l'a suffoqué, il s'est évanoui. Ainsi que me disait un jour l'un de ces hommes, que j'avais rencontré, sur le bord d'une rivière solitaire et sans nom où il chassait le castor : « le monde est devenu petit. » Et lui, qui était resté deux ans dans le désert sans voir un homme blanc, qui n'avait pas vu de farine, ni de sucre, ni de café durant tout ce long espace de temps, se proposait sérieusement d'établir une auberge.

Les contrées immenses qui s'étendent au nord de la grande république, entre sa frontière et les plaines glacées que baignent les mers arctiques, les possessions britanniques elles-mêmes subissent depuis l'ouverture du chemin de fer transcontinental, le Canadien-Pacifique, l'impulsion générale. Là encore, aujourd'hui, vous trouverez la vie primitive, les usages préhistoriques, les tribus de chasseurs, de pêcheurs; mais le flot approche, la marée monte : dans quelques années, là aussi le Peau-Rouge, le frère cadet de nos ancêtres, aura, suivant l'expression de son langage imagé et pittoresque, *enterré le tomahawk et disparu dans le grand territoire de chasse où le Grand Esprit doit recevoir un jour ses enfants de race rouge.*

JONES DE CHICAGO.

JONES DE CHICAGO

Il se nommait vraiment Jones: mais, sa mère étant une Pickwick, il signait toujours Pickwick Jones, et nous l'appelions Pick, par abréviation, pour le distinguer de mille autres Jones.

L'expression de son visage était fade: il avait des joues creuses, des pommettes saillantes, une moustache qui tirait sur le rouge et, pour comble d'infortune des cheveux frisés couleur café au lait.

Lorsque je fis sa connaissance, en 1862, il voyageait pour la maison Cauliflower et Cie, — 37, avenue Wabash, — fers et aciers. Il vendait alors des « vis magnétiques », et, comme beaucoup d'autres gens à Chicago, il semblait être né pour exercer le métier de commis-voyageur. D'ailleurs, cette profession mène à tout; car, à Chicago, la position sociale et la valeur d'un homme paraissent surtout dépendre du chiffre plus ou moins considérable de marchandises qu'il sait vendre et placer, et la plupart des gens illustres à Chicago n'ont réussi dans ce monde que parce qu'ils savaient « faire l'article ».

Au dire du prospectus illustré que m'avait exhibé Pick Jones, la « vis magnétique » avait été inventée à Boston, ainsi que la machine à peler les pommes et cent autres machines. Depuis l'époque biblique, — au dire du prospectus, — l'humanité s'était toujours servie

d'un perçoir pour perforer le bois avant d'y insérer des vis. Or, la « vis magnétique » abolissait l'usage du perçoir, car sa pointe affilée et acérée pénétrait partout à l'aide d'un simple tournevis : elle perforait d'elle-même.

Pick Jones s'était imaginé que la « vis magnétique » avait un grand avenir. Il s'y dévoua corps et âme : il était jeune alors et ne doutait de rien ; la « vis magnétique », ainsi qu'il le disait plus tard, fut la grande illusion de sa vie. Durant trois mois, il en vendit partout : dans l'Ohio, dans l'Illinois, dans le Tennessee, et même dans le Kentucky. Il paraissait triomphant.

— Tout le monde en demande ! s'écria-t-il. On ne veut plus que ça.... Mais nous avons dépensé une fortune en annonces, car j'aime les grandes affaires : je suis de Chicago, je ne suis pas né mesquin....

Il avait fait faire une affiche chromo-lithographiée qui représentait un enfant dans son berceau, criant tout éploré, et, au pied de la pancarte, se lisaient les mots suivants : « Il demande des vis magnétiques ! »

Cette réclame me parut niaise, stupide ; mais Jones m'affirma qu'il connaissait ses compatriotes et qu'elle quintuplait ses ventes.

Puis je le perdis de vue.

Un beau jour, je le rencontrai par hasard dans la rue. Il n'avait plus sa tournure pimpante d'autrefois : ses habits paraissaient fripés ; il était coiffé d'un vieux feutre, n'avait plus de boutons de chemise en diamants, et son air était vraiment piteux. Séance tenante, il m'emprunta cinq dollars, et je lui demandai des nouvelles de la « vis magnétique ».

— Ne m'en parlez pas ! répondit-il. Un fiasco complet !... Un vrai *humbug !*... Cauliflower a fait faillite,

mais c'est un malin. Il transige en ce moment avec ses créanciers à raison de quinze sous par dollar. L'idée de la vis était bonne,... elle était lumineuse,... mais elles se cassaient toutes. On appuyait sur le tournevis et puis, crac!... la vis se cassait!... près de la pointe, vous comprenez? Quand je suis retourné dans l'Ohio, les clients ont prétendu que je n'étais qu'un farceur. A Dayton, ils m'ont dit mille horreurs,... ils voulaient me lyncher... Oui, Monsieur, me lyncher !... Bref, je suis revenu à Chicago et j'ai intenté un procès à Cauliflower et Cie... Je réclame cent mille dollars de dommages-intérêts ; ces gens-là m'ont fait perdre mon temps. Cela me dérange, vous concevez; aussi, je transigerai à moins, car je ne suis pas mesquin, ajouta gravement Pick Jones. Et je songeais à me marier... Je suis fiancé, vos savez... Une jeune fille charmante, très distinguée... d'excellente famille... tout à fait supérieure... Je vous raconterai cela un autre jour... Adieu, je suis pressé!...

Et il me planta là sur le trottoir.

Je ne dirai point les différentes entreprises dans lesquelles il s'engagea ni les difficultés qui entravèrent sa carrière. Quelques semaines après notre entretien, il m'avait déjà remboursé mon argent, — car il était honnête, — et des « vis magnétiques » il avait passé à une agence de moutarde américaine.

Lorsque je le revis :

— C'est immense, cette affaire de moutarde! me dit-il. Malheureusement, nos populations rurales de l'Ouest ne sont pas encore familiarisées avec notre article... Mais j'arriverai, soyez-en sûr... Si on me laissait faire, j'irais à Washington parler à nos députés... Ce sont des ânes,... tous des avocats qui n'en-

tendent rien aux affaires. En effet, la moutarde anglaise nous écrase! Nous ne sommes pas protégés, voyez-vous !... Elle paie des droits dérisoires : on l'importe à vil prix. Que devient notre industrie nationale ?... Je demande, moi, une législation qui nous permette de donner au pays une moutarde américaine, produite et fabriquée exclusivement par des Américains et pour des Américains : je demande qu'on révise le tarif douanier. Nous gagnons à peine cent pour cent,... juste de quoi payer nos frais d'annonces et de vente... Et tout cela au profit du commerce européen, qui travaille pour rien !

C'est ainsi que Pick Jones fit à peu près tous les métiers ; je crois me souvenir qu'à une certaine époque il fut même journaliste, car, sauf erreur, il travailla deux mois dans les bureaux du *Times* de Chicago.

Un jour, il m'invita à aller le voir. Il s'était marié et demeurait avec sa femme dans une modeste petite pension, près de la 22e rue. A cette époque, les maisons de ce quartier étaient encore en bois : l'entrée de sa demeure était propre, et il demeurait au troisième, près du toit. Le jeune ménage était évidemment contraint alors à la plus stricte économie, et c'est pour ce motif qu'imitant la plupart des autres jeunes ménages de Chicago, il vivait en pension. Néanmoins, la femme de Pick Jones portait une robe de soie, avait des diamants aux oreilles et faisait pas mal de dépense.

La façon dont Pick Jones s'était marié n'avait absolument rien d'extraordinaire. Toujours la vieille histoire.

La jeune fille avait un frère ; le frère vendait des cotonnades et connaissait Pick Jones; il les avait présentés l'un à l'autre, et Pick Jones, dont le cœur était

sensible, s'était peu à peu engoué de Lucy Palmer. Alors, malgré les préoccupations de son agence de moutarde, il lui avait fait assidûment la cour, à l'américaine : c'est-à-dire qu'en sortant le soir de son bureau et après avoir avalé à la hâte un assez piètre dîner arrosé d'eau glacée et de thé vert, Pick Jones faisait toilette, mettait un faux-col propre, une cravate bleue (il adorait les cravates bleues et se figurait à tort qu'elles lui allaient à ravir), prenait ses gants neufs et allait sonner à la porte de son futur beau-père. Celui-ci avait été jadis ministre méthodiste et avait six enfants : pas l'ombre de fortune, cela va sans dire. Lorsqu'il avait perdu sa place de prédicateur, quelqu'un l'avait casé dans une compagnie d'assurances contre la grêle et l'incendie.

Et alors Pick Jones, qui s'était passé de cigares tout le jour, qui s'était contenté d'un sandwich à midi pour tout lunch, qui avait marché jusque-là au lieu de monter en tramway, — tout cela par économie, — offrait à la jeune fille un petit sac de marrons glacés ; ou bien il l'emmenait au théâtre, — à l'américaine, — et toujours au parterre, où les places coûtaient cher.

Rien n'était plus drôle que de voir le flegme avec lequel Pick Jones présentait à miss Lucy son offrande coquettement empaquetée à l'aide d'une faveur bleue ou rose.

— Comme c'est gentil, Willie ! s'écriait Lucy Palmer en jetant rapidement les yeux sur la marque dorée du sac de marrons, afin de s'assurer de sa provenance. Je vois qu'ils viennent de chez Lapierre...

Lapierre était le confiseur français à la mode à Chicago ; les marrons glacés y coûtaient bien plus cher qu'ailleurs, mais Lucy Palmer les préférait à d'autres et

Pick Jones réellement n'était pas né mesquin. Aussi lui lançait-elle un regard de reconnaissance qui récompensait le pauvre garçon des sacrifices qu'il s'imposait pour elle.

Elle possédait un certain chic, un certain genre qui captivait Pick Jones. Elle n'était pas sentimentale, tant s'en faut, — ni lui non plus d'ailleurs, — mais elle lui paraissait aimable. Et puis elle paraissait avoir sur lui une supériorité qui se manifestait par des goûts plus raffinés et qui lui imposait. La chose n'avait rien d'étonnant ; car, tandis que lui bataillait prosaïquement contre la vie, elle lisait toute la littérature courante que lisent les jeunes filles d'Amérique. Elle dévorait les revues, les journaux hebdomadaires, les publications à la mode : ses goûts, ses aspirations l'entraînaient vers cette culture qui est l'idéal de la bourgeoisie américaine. Elle nasillait, comme la plupart des Américains, mais elle affectait d'aimer la musique sans être musicienne. Le dimanche soir, on chantait des hymnes au salon, chez son père, avec le concours d'un commis pharmacien allemand qui savait jouer de l'harmonium. Puis elle parlait de Shakespeare, de bric-à-brac, des arts en général, de broderie japonaise, de peinture à la gouache, d'éventails parisiens, d'articles de mode, et faisait de l'esthétique comme on en fait dans la société de Chicago. Elle faisait comme toutes ses compatriotes, et, pour se distraire, sortait tous les jours, seule ou en compagnie de ses amies : car les femmes américaines ont inventé, pour tuer le temps, une sorte d'occupation fort difficile à comprendre pour une Européenne et qu'elles désignent du nom intraduisible de *shopping*. Il n'est guère de jeune fille dans le nouveau monde qui ne raffole de cet étrange amusement : on

visite tous les magasins à la mode, on se fait exhiber des étoffes, des chiffons, des nouveautés, des articles de tout genre ; on marchande, on critique, on compare, on convoite ; on rencontre dans les grands bazars d'autres femmes, dont on observe les toilettes et les manières. La matinée employée de cette façon s'enfuit toujours comme un rêve. Telle Américaine dont les ressources sont modiques conclura pareille tournée de trois heures en achetant pour dix sous d'épingles, tandis qu'une autre plus fortunée dépense cent dollars.

Parfois Lucy Palmer soupirait, car elle n'avait pas de fortune : elle méprisait les travaux d'aiguille et, comme bon nombre de jeunes Américaines, se vantait de ne pas savoir coudre et d'abandonner à sa mère tous les travaux du ménage. Parmi les jeunes gens qui lui faisaient un peu la cour, aucun ne lui plaisait. Les mœurs du pays lui permettaient de recevoir leurs visites et leurs attentions, et de les étudier : en général, ils étaient ennuyeux et ils oubliaient souvent sa présence au point de s'entretenir d'affaires, mais elle aimait leur société, car elle cherchait à se distraire, et sa vanité féminine ambitionnait leurs hommages. Eux de leur côté ne demandaient pas mieux que de rafraîchir un peu leurs idées dans la société d'une jeune fille fort correcte et souvent amusante. Ces rapports sociaux, si fréquents aux États-Unis entre les jeunes gens des deux sexes, n'ont aucun inconvénient entre gens raisonnables. Or, Lucy Palmer était fort raisonnable.

Deux de ses frères étaient au Texas ; ils n'écrivaient jamais, se tiraient d'affaires tout seuls, comme ils pouvaient, et on en entendait peu parler; sa sœur aînée était mariée ; la cadette allait encore à l'école ; quant à son troisième frère, Tom, celui qui lui avait fait faire

la connaissance de Pick Jones et qui vendait des cotonnades, il ne s'occupait pas d'elle : il avait trop à faire. La mère vaquait à son ménage ; le père ne voyait guère les siens qu'à table, le soir, car en dehors de son bureau il s'occupait de missions en Afrique et il se couchait de bonne heure. D'ailleurs, il parlait peu, et sa présence congelait l'atmosphère de cet intérieur déjà si froid et si américain.

Un beau jour Lucy fit son choix : par caprice, et pour changer d'existence, elle agréa Pickwick Jones, et ils se fiancèrent sans consulter personne. Puis, suivant l'usage du pays, elle notifia la chose à son père dès qu'elle fut décidée, et lui demanda froidement de ratifier ses fiançailles. C'était faire preuve de respect filial, car cette ratification était également et moralement une simple affaire de forme.

Le père l'écouta, puis il se renversa sur sa chaise et, tout en suivant de l'œil une mouche qui voltigeait au plafond, répondit d'un ton grave et placide :

— Lucy ! Je crois que Jones réussira. Il me plaît et me paraît être réellement un très bon homme d'affaires.

C'est ainsi qu'ils se marièrent, conformément aux us et coutumes d'Amérique, où les filles n'ont point de dots et où les hommes se tirent d'affaire par leurs propres efforts.

A cette époque, qui fut probablement la plus heureuse de la vie de Jones, Chicago grandissait à vue d'œil. La ville se développait en tous sens : ce qui était faubourg devenait ville, et ce qui était champ d'avoine ou marécage devenait faubourg. La population augmentait : de trois cents lieues à la ronde on accourait à Chicago pour vendre ou pour acheter. L'Europe voulait du blé ;

l'Ouest cherchait un marché, un entrepôt pour ses grains. Le moment était favorable, et Pick Jones, guidé par son instinct ou son heureuse étoile, se fit courtier d'immeubles.

Lorsqu'il rentrait, le soir, chez lui, épuisé, hébété, l'œil fiévreux, sa femme, qui ne s'intéressait jamais qu'aux résultats de ses spéculations et ne voulait pas en connaître les détails, le regardait d'un air calme et tranquille. Comme elle s'ennuyait souvent le soir dans son modeste logement de la 22e rue, et que lui-même il sentait le besoin de se distraire, il l'emmenait au théâtre. Il aimait le grotesque, les clowns et les farces; elle avait le goût plus fin, elle préférait l'opéra.

Puis ils rentraient chez eux, elle rêvant aux toilettes et aux diamants que portaient d'autres femmes plus riches qu'elle, et lui songeant à ses affaires. Et le lendemain de grand matin il courait à son bureau pour ne rentrer chez lui que le soir, à l'américaine.

Une fois il rentra plus soucieux que d'habitude.

— Lucy, dit-il à sa femme, les terrains que j'ai achetés près du parc vont se vendre à vil prix... Je crains d'être ruiné...

— Vous êtes un sot ! répliqua-t-elle en soupirant.

— Pourquoi ? demanda Jones un peu piqué.

— Parce que vous ne réussissez jamais...

Elle commença à feuilleter un livre. Lui allongea ses jambes sur une chaise, regarda sa femme et se tut.

Cette réponse l'avait peiné, quoiqu'il ne fût pas homme à se froisser pour un mot. La froideur qu'elle lui témoignait dans ce moment critique lui parut presque cruelle. Mais il n'était pas sentimental ; il alluma un cigare, sortit et alla prendre l'air.

Néanmoins, la baisse prévue sur les terrains avoisi-

nant le parc n'était qu'une fausse alerte. On avait craint un instant l'établissement de grands abattoirs dans ces parages, mais certains spéculateurs formèrent un syndicat, et les prix recommencèrent à monter. Pick Jones avait tenu bon durant la crise et, six mois après, il empochait d'énormes bénéfices.

Je ne sais s'il fut habile ou s'il eut de la chance, car les gens prennent pour habiles tous ceux qui réussissent ; mais on constata à Chicago que la fortune ne l'abandonna ptus dès lors et qu'il devint riche en dix ans. Or, tout le monde ne devient pas riche en dix ans... même à Chicago.

Il travaillait sans relâche. Enfin on m'apprit un jour que Pick Jones se construisait un véritable palais sur l'avenue Michigan, la plus fashionable de Chicago. Un architecte célèbre en avait fait les plans : cette maison coûtait une fortune.

Il m'en fit les honneurs avant qu'elle fût achevée ; c'était en automne, il avait l'air fatigué et me parut vieilli, quoiqu'il n'eût pas quarante ans. Il est vrai que nous ne nous étions pas vus depuis longtemps, car j'avais été absent.

— Voici la bibliothèque, me dit-il en me montrant une pièce dont les boiseries étaient de chêne. Ma femme en voulait une... moi je n'ai pas le loisir de lire. Vous voyez ce plafond à caissons : il coûte un argent fou... Tout est en chêne, qu'on relèvera par de minces filets dorés... Les fenêtres auront des vitraux... C'est la mode, il paraît : on dit qu'ils seront très beaux. C'est ma femme et l'architecte qui s'occupent de tout cela, car moi, je suis un homme très simple, vous savez. Je sais gagner l'argent, mais je ne sais pas l'employer, tandis qu'elle est une femme supérieure. On prétend qu'il faut

des tentures de soie dans le grand salon... Elle a choisi certaine couleur... Comment diable appelle-t-on cette nuance si fort en vogue ?

— Vieil or?

— Non, Lucy dit que la mode a changé.

— Fraise écrasée?

— C'est cela, reprit Jones d'un air hébété. Cela reviendra fort cher, car le salon est immense; mais aussi ce sera le plus beau salon de Chicago... Celui de Dickinson, dont on a tant parlé, a coûté beaucoup moins. Entre nous, je n'aime pas cette nuance, mais Lucy n'en veut pas d'autre... Je la laisse faire, vous comprenez... Il ne faut jamais contrarier les femmes : d'abord, cela ne sert à rien, elles finissent toujours par avoir gain de cause; ensuite, je ne me pique pas d'avoir beaucoup d'esprit... Mon seul talent jadis était de savoir vendre... Oui, j'étais bon vendeur. Vous vous souvenez des « vis magnétiques », il y a quinze ans?

Sa figure s'épanouit, et il partit d'un éclat de rire.

— Oh! je n'ai pas honte de mes premières entreprises, reprit-il en me frappant familièrement sur l'épaule. Pourquoi en aurais-je honte? J'ai toujours payé mes dettes, je n'ai jamais été ni malhonnête ni mesquin en affaires... Et puis, surtout, j'ai toujours été actif... C'est tout ce qu'il faut pour réussir... D'ailleurs, je ne tiens pas à la mode ni au grand monde. Pour les femmes, c'est différent! ajouta-t-il d'un air distrait en soupirant légèrement.

Nous examinâmes tout l'intérieur de la maison : les ouvriers y travaillaient encore. J'avais rarement vu une demeure plus somptueuse, même en Amérique, où certains bourgeois savent se loger mieux que bien des princes du vieux monde. Rien n'avait été épargné : les

chambres à bains, qu'approvisionnaient à chaque étage des tuyaux d'eau froide et d'eau bouillante, étaient dallées en majoliques d'Espagne; le gaz devait s'allumer dans toutes les chambres à l'électricité; les parois de la cuisine étaient en faïence blanche, par raffinement de propreté. Et le grand hall qui servait d'antichambre, avec sa cheminée monumentale, rappelait les belles salles du moyen-âge. Tout était luxueux, élégant, d'un goût parfois chargé, mais bien mieux entendu que dans les maisons européennes. On respirait là le confort et les grandes aises.

Pick Jones s'était assis sur un amas de planches, au milieu de son futur salon. Nous parlions de sa femme et de sa fille, car il avait une fille, qui s'appelait Lotta et qui ressemblait à sa mère. Puis il se tut et devint pensif.

— C'est étrange! reprit-il au bout d'un moment. Je ne m'intéresse qu'aux affaires... Cette maison ne m'enthousiasme pas, et cependant je vous ai dit ce qu'elle me coûte. Ce sera la plus belle résidence de Chicago... Mais ma femme n'est pas encore satisfaite. Elle veut retourner en Europe au printemps... Moi, je resterai seul ici, car il faut bien que quelqu'un s'occupe des affaires que j'ai sur les bras. Lotta et sa mère ne reviendront qu'en automne... Lotta adore Paris...

Tout en parlant, Pick Jones regardait d'un œil vague le soleil qui se couchait et qui illuminait de ses reflets rougeâtres les vitres des maisons voisines. Il murmurait quelque chose entre ses dents.

— Vous disiez? demandai-je...

— Rien... sinon que Lucy a des goûts bien différents des miens, et Lotta tient de sa mère... Et puis, je n'ai plus ma santé de jadis. Je baisse comme ce soleil. Au-

trefois, je voulais faire fortune... Eh bien! je l'ai faite, cette fortune, et l'argent n'a plus autant d'attraits pour moi... L'Europe ne m'a pas plu : les gens y sont mesquins... Or, moi, vous savez, je n'ai jamais été mesquin. Mais Lotta déteste Chicago... Les femmes ne sont jamais satisfaites ; il leur faut du luxe et toujours plus de luxe... Et, entre nous, le luxe m'embête, car j'ai des goûts fort simples... Mais les femmes sont si drôles...

L'année suivante, je sonnai à la porte de son magnifique palais. C'était en été et il faisait déjà nuit. La journée avait été accablante de chaleur : le thermomètre avait marqué quarante degrés centigrades à l'ombre. Des pas retentirent dans le hall somptueux qui tenait lieu de vestibule et j'entrevis derrière la porte un petit homme en manches de chemise, sans col ni cravate. C'était Pick Jones lui-même qui venait m'ouvrir.

— Vous m'excuserez, dit-il en me serrant la main, la femme de chambre est sortie, la cuisinière irlandaise est allée je ne sais où, le cocher était ivre : je l'ai envoyé se coucher... Je vous reçois sans façon... en ami... Parbleu! a jouta-t-il, plus on a de domestiques dans ce pays, moins bien on est servi...

— Et quelles nouvelles d'Europe? demandai-je à Pick Jones lorsqu'il m'eut fait entrer dans une chambre du troisième étage, la seule qu'il parût occuper dans cette résidence élégante.

— Excellentes! répondit-il en poussant un gros soupir qui semblait contraster étrangement avec ses paroles. Elles sont quelque part en France... aux bains de mer... J'ai oublié le nom : ces noms français sont imprononçables... Peu importe, d'ailleurs, car j'adresse toujours mes lettres à leurs banquiers. Les Hopkins sont aussi là-bas, au même endroit que Lucy... Vous connais-

sez les Hopkins, je crois? ajouta-t-il en se tournant vers moi.

— Il y a tant de Hopkins à Chicago!... dis-je évasivement.

— C'est vrai... Pas autant que de Jones, cependant, répliqua-t-il en secouant comiquement la tête. Le Hopkins dont je parle est John C. Hopkins, huiles et saindoux, n° 18, rue Lasalle..., celui qui a fait faillite il y a deux ans!... Ils sont aux bains de mer en ce moment.

Je crus me souvenir vaguement du gentleman en question.

— Oh! John C. Hopkins n'est pas grand'chose, continua Pick Jones, mais sa femme voit beaucoup de monde en Europe, il paraît. Du moins, ma femme et ma fille en font de grands éloges... Ce ne serait pas mon genre, vous savez. Mais les femmes sont si singulières... Vous avez été aux bains de mer en Europe? demanda-t-il subitement.

— Pourquoi cette question?

— Je voudrais savoir en quoi les bains de mer là-bas sont supérieurs à nos bains d'Amérique. On dirait vraiment que nous n'avons pas mille lieues de grève aux États-Unis, et que nous sommes à court d'eau salée de ce côté-ci de l'Atlantique! Si ma femme et ma fille étaient plus raisonnables, et qu'elles fussent restées en Amérique cet été, j'aurais pu m'accorder le plaisir de passer quinze jours auprès d'elles... Vous concevez que cette grande maison est un peu solitaire pour moi... Je suis tout seul... Et, comme les affaires chôment en ce moment, le temps me paraît bien long... Entre nous, j'ai parfois du noir.

Pick Jones allongea ses jambes et les appuya sur le

bord de la fenêtre, à la hauteur de son menton; puis, me montrant du doigt une bouteille de cognac entamée qui se trouvait sur la table :

— Servez-vous, il est excellent, reprit-il... Et puis il fait si chaud aujourd'hui ! Après tout, le seul plaisir que j'aie le temps de m'accorder, c'est de posséder le meilleur des cognacs ! Celui-ci est bon ... Je l'ai payé huit dollars la bouteille... Goûtez-le.

Il remplit mon verre et le sien et nous bûmes.

— Jadis, continua-t-il, lorsque j'étais jeune, et longtemps même après la naissance de Lotta, je ne buvais que du whiskey bon marché... Et rarement, encore !... Après tout, ce n'était pas une époque bien malheureuse. Les temps ont changé, voyez-vous. Quelle vie il y avait alors à Chicago!... Quel tas de marchandises on pouvait écouler en 68... Vous vous souvenez de 68?... Les affaires allaient si bien !... Je voyageais alors pour Johnson et Cie, vous vous rappelez, draps et lainages. Et cette année-là je leur en vendis, à moi seul, pour plus de trois cent mille dollars. C'était le bon temps...

— Tandis que maintenant ? suggérai-je...

Il avait rempli de nouveau nos verres.

— Tandis que maintenant, reprit-il, je m'ennuie à périr dans cette grande demeure. Je n'ai pas mis les pieds dans les salons, en bas, depuis le départ de ma femme. Les meubles, les glaces et les lustres, tout est recouvert d'un linceul de toile, par crainte de la poussière. C'est horriblement triste... A propos, continua-t-il en se tournant subitement de mon côté, on vous aura dit que j'ai acheté Shakespeare... Payé sept mille dollars... Il les vaut comme un sou...

— J'ignorais que vous eussiez du goût pour les chevaux, dis-je à Jones.

— J'aime à trotter vite, très vite, plus vite que d'autres : c'est pour ce motif que j'ai acheté Shakespeare. Il a encore gagné depuis que je le possède... *Il a fait 2,23* l'autre jour...

En effet, Shakespeare avait trotté quelques jours auparavant sur la piste du Jockey-Club de Chicago, et il avait parcouru un mille anglais en deux minutes et vingt-trois secondes. Ce fait avait ébahi tout le monde, car Maud S, la jument célèbre que Vanderbilt venait de payer cent mille dollars à New-York et qui était le meilleur trotteur du globe, courait le mille anglais en 2, 20.

— Deux minutes et vingt-trois secondes ! continua Pick Jones. C'est beau, n'est-ce pas ? D'ailleurs, Shakespeare se porte mieux que moi... Ce cheval me sert parfois de distraction : mais les chevaux constituent une propriété fort dangereuse, et je ne crois pas que j'en raffole... Je ne m'intéresse réellement qu'aux affaires, vous le savez,... et je n'entends rien aux chevaux.

Ainsi que la plupart de ses compatriotes, Jones ne buvait pas de vin : en revanche, il cherchait à combattre l'affaissement de son système nerveux par l'usage de boissons fortes. Je lui fis observer qu'il abusait du cognac.

— C'est le meilleur des toniques, me répliqua-t-il en dirigeant sur moi ses yeux un peu hagards. D'ailleurs, j'en sens le besoin, et il ne me fait aucun mal.

Je le rencontrai au parc quelques jours après cet entretien : il était vêtu d'un cache-poussière en toile, avait rabattu son feutre sur ses yeux pour les préserver du sable qui volait sous les sabots de son trotteur, et, juché sur sa voiture, une américaine dont les roues ressemblaient à celles d'un vélocipède, il dévorait l'espace.

Les gens s'arrêtaient pour le regarder passer comme un éclair. On souriait et l'on disait :

— Voilà Pick Jones !

Puis, lorsqu'il avait atteint l'extrémité de la longue allée où l'on exerce les chevaux trotteurs, il descendait de son véhicule, jetait les rênes à un garçon d'écurie devant la taverne où s'arrêtaient les membres du Jockey-Club, avalait un *cocktail* et revenait en ville au pas pour ménager sa bête. C'était là ce que Pick Jones appelait « se distraire ».

Quant à sa femme et à sa fille, elles parcouraient le continent européen en quête de cathédrales, de musées et de choses intéressantes; elles voyageaient à l'américaine, à l'affût d'impressions et d'emplettes de tout genre, et dépensaient sans compter. Puis, en automne, elles revinrent à Paris, où elles avaient commandé des toilettes. Lotta était jolie et elle avait fait quelque sensation dans la colonie américaine : sa mère avait retrouvé là bon nombre de connaissances, toutes enchantées d'échapper à la monotonie de la vie sociale de leur patrie. On affectait de déprécier le continent, et même l'Angleterre, mais on séjournait volontiers en Europe. Et puis le *Herald* de New-York, dont une édition paraît à Paris, avait publié l'entrefilet suivant :

« Mme Pickwick Jones de Chicago et sa fille sont à l'*Hôtel du Louvre*. Ces dames ont retrouvé à Paris de nombreux amis dans la colonie américaine; on sait que Mme Jones appartient à l'élite fashionable de la société de Chicago et que son mari a contribué puissamment au développement de cette métropole de l'Ouest. »

Puis, quelques jours plus tard, le *Figaro*, toujours bien renseigné au dire de certaines gens :

« Grande fête hier soir à la Légation américaine. Tout Pa-

ris et tout New-York s'y étaient donné rendez-vous. Parmi les invitées, la femme de l'ambassadeur chinois, la duchesse de Tourte-Crème, la marquise de Caramel et la femme du général Pickwick Jones : celle-ci accompagnée de sa fille, une charmante miss américaine dont tout le monde raffole. On nous dit que le général Pickwick Jones est un ami de la France, car il a fait ses premières armes en Crimée, sous le maréchal Saint-Arnaud. »

Pauvre Pick Jones !... L'erreur étrange que contenait le *Figaro* provenait tout simplement du fait que son reporter parlait très mal l'anglais et ne le comprenait guère mieux. Un mauvais plaisant, journaliste américain, natif lui-même de Chicago et qui connaissait personnellement Pick Jones, en avait profité pour s'amuser aux dépens du *Figaro;* et, au lieu de « raconter » Pick Jones, il avait « raconté » quelqu'un d'autre : il va sans dire qu'on ne s'aperçut de rien aux bureaux du journal.

Mrs Jones trouva l'article étrange : néanmoins, elle l'envoya à son mari.

« Sans doute les journaux français, écrivait-elle, passeront en Amérique pour être très inexacts : mais vous voyez que Lotta fait sensation. Sa robe lui allait à ravir : jupon de tulle broché d'argent, corsage de satin blanc; la note de Worth fort raisonnable, quatre mille francs, seulement huit cents dollars. »

Lorsque Pick Jones reçut le journal, lui qui ne comprenait pas le français et n'avait d'ailleurs jamais entendu parler du *Figaro*, il chercha un traducteur. Parmi ses connaissances américaines, personne n'entendait la langue de Molière, mais on lui indiqua un Allemand qui savait le français, comme la plupart des Allemands qui peuplent Chicago. Celui-ci traduisit l'article, et Pick Jones haussa les épaules.

Il répondit à sa femme qu'il s'ennuyait tout seul, qu'il ne comprenait pas qu'elle et Lotta s'amusassent si longtemps en Europe, et qu'il espérait bien qu'elles ne passeraient pas l'hiver à Paris.

« Chicago, disait-il en terminant, doit suffire à tout le monde et offre mille ressources à une jeune fille de l'âge de Lotta. »

Mais, à cette époque, Mrs Hopkins, l'amie de sa femme, se trouvait à Paris, où elle trônait dans la colonie américaine. Elle demeurait aux Champs-Élysées, donnait des fêtes, et l'on s'amusait beaucoup chez elle. On y rencontrait des gentlemen désœuvrés, des princes polonais, des petits diplomates, des jeunes gens en uniforme et des millionnaires américains. Tout ce monde était nouveau pour Lotta, qui n'avait jamais vu à Chicago que des gens sérieux et ennuyeux. En outre, elle dansait volontiers et elle s'était éprise de Mrs Hopkins.

Aussi déclara-t-elle un beau jour à sa mère qu'elle aimait réellement Paris et qu'elle voulait y passer tout l'hiver.

— Votre père n'y consentira jamais, dit Mrs Jones.

— Papa fera ce que nous voudrons, répliqua Lotta en haussant les épaules. Chicago me déplaît en hiver : je resterai à Paris, j'y suis décidée.

Et elle frappa le parquet de son petit pied d'un air mutin qui fit sourire sa mère.

— Sans doute, dit quelques jours après Mrs Jones à Mrs Hopkins, je regrette vivement de ne pas rentrer à Chicago, car rien ne vaut nos *homes* américains ; mais j'ai dû me soumettre au caprice de Lotta. Vous savez, ma chère, combien l'éducation américaine, si supérieure à tant d'égards, est défectueuse lorsqu'il s'agit de faire entendre raison à une jeune fille... Elle

a écrit tout simplement à son père qu'ellevoulait passer l'hiver ici.., et voilà ! Quant à moi, la chose m'est naturellement indifférente... Je ne suis pas responsable des fantaisies de Lotta... Elle est parfois aussi ridicule que son père.

Lorsque Pick Jones apprit la décision de Lotta, il ferma sa somptueuse demeure et alla vivre à l'hôtel. Il ne se plaignit pas ; il ne protesta point. Cependant, ses affaires allaient mal cet hiver. Il avait deux ou trois gros procès sur les bras au sujet de ses immeubles, et l'un des chemins de fer dont il était actionnaire venait de faire faillite. Tout cela le rendait morose. Il mangeait seul à table, fuyant ses anciennes connaissances, et il s'était lassé de faire trotter Shakespeare. Pour comble d'infortune, le docteur lui avait interdit de fumer plus d'un cigare par jour et de boire du cognac ; mais il s'était soumis à ce nouveau régime sans murmurer.

Un soir, il se trouva face à face dans le hall de son hôtel avec Tom Palmer, son beau-frère. Celui-ci arrivait d'Europe. Ils se connaissaient depuis un quart de siècle, depuis l'époque où tous deux parcouraient l'état d'Ohio comme commis-voyageurs ; mais leurs relations étaient rompues. En effet, Tom Palmer, fatigué de vendre des cotonnades pour le compte d'autrui, avait voulu s'établir et avait emprunté des fonds à Pick Jones. L'affaire avait mal tourné, l'argent de Jones s'était perdu, et les deux beaux-frères s'étaient brouillés. Il est probable que si Jones n'eût pas assisté Palmer aux dépens de sa propre poche, leurs relations fussent restées plus cordiales; quoi qu'il en soit, Tom Palmer, qui allait fréquemment en Europe en qualité d'acheteur pour une grande mai-

son de Chicago, avait subitement fait apparition à l'hôtel de son beau-frère.

— Pick! dit-il brusquement en lui frappant sur l'épaule, j'ai deux mots à vous dire.

Tom Palmer n'était pas méchant, mais il n'avait jamais été aimable ; sa sœur Lucy ne pouvait d'ailleurs pas le souffrir.

Pick Jones conduisit son beau-frère dans la petite chambre à coucher qu'il occupait à l'hôtel. Ils ne s'étaient pas vus depuis quatre ans et, à en juger par l'expression de leurs figures, on ne se fût guère imaginé qu'ils eussent le moindre plaisir à se revoir.

— Les affaires marchent? demanda Pick Jones d'un ton indifférent lorsqu'ils furent dans sa chambre.

— J'arrive d'Europe, répondit Tom en se renversant dans un fauteuil. Arrivé par le *Celtic*, parti de Liverpool le 8... Il y a douze jours que j'ai quitté Paris!...

Ici, Tom Palmer fit une pause. Pick Jones se demandait si son beau-frère aurait l'imprudence de lui demander encore un secours financier, et il commença à regarder le plafond d'un air vague et rêveur.

— J'ai vu Lucy ! dit Tom Palmer.

— Ah! fit Pick. Tout va bien, je présume... Il y a quinze jours que je n'ai pas reçu de leurs nouvelles. J'en attends prochainement.

Les deux beau-frères se regardèrent.

— Pick! s'écria subitement Tom Palmer, je suppose que vous n'avez jamais pu digérer le bouillon de quarante mille dollars que je vous ai fait avaler...; mais je ne vous en veux pas, n'importe.

— C'est bien heureux que vous ne m'en vouliez pas, Tom, dit Jones d'un ton sarcastique. C'est vraiment trop aimable!

— Oh! non, je ne vous en garde pas rancune, reprit Tom avec un sang-froid imperturbable. Je désire même vous rendre un service. Vous savez que vos affaires et celles de Lucy ne me regardent pas; néanmoins, si Lucy est une folle ambitieuse et prétentieuse, ce n'est pas une raison pour que je ne vous donne pas un avis. Elle et moi, nous n'avons jamais pu nous entendre. Sa vanité dépasse toute idée et, quant à votre fille Lotta, elle tient de sa mère. Bref, à Paris, nous avons échangé des propos fort désagréables et je leur ai dit des vérités.

Pick Jones regarda silencieusement son beau-frère.

— Quand une femme, continua Tom Palmer, est aussi ambitieuse, aussi obstinée, aussi capricieuse que Lucy, son mari agirait sagement en la surveillant davantage. Vous me direz que tout ceci ne me regarde pas. D'accord! Néanmoins, Pick, un homme averti en vaut deux. Or, on parle là-bas, à Paris, d'un certain mariage que je vous conseille d'empêcher. Votre fille va commettre une folie, mon ami.

Jones crut avoir mal compris.

— De quoi diable parlez-vous? demanda-t-il à son beau-frère en fronçant le sourcil.

— Je parle de votre fille Lotta. Sa mère et elle se sont lancées dans un monde étranger qui ne leur convient pas. Lotta a rencontré là une foule de petits jeunes gens, tous plus ou moins titrés et idiots, comme tant d'Européens, et leurs allures lui plaisent. L'un d'eux, je crois, s'est mis en tête de l'épouser. Votre femme a l'air ravie : elle est plus vaine qu'un paon. Si j'étais à votre place, Pick, j'empêcherais ma fille d'épouser un Français.

— J'ignore de quoi il s'agit, murmura Jones, Lucy ne m'en a rien écrit.

— Parbleu ! et c'est pour ce motif que je suis venu vous voir. Je me doutais bien que vous ne saviez rien ; on s'est soigneusement gardé de vous dire un mot de l'affaire, car vous auriez entravé tous les plans. La chose ne me regarde pas, Pick, mais si vous voulez empêcher votre fille de faire la sottise d'épouser un sot, un vaurien à l'affût de votre argent, il est temps pour vous d'intervenir.

— Lotta épouser un Européen ! s'écria Jones. Impossible ! elle a trop de bon sens !

— Vous êtes naïf, Pick, reprit Tom Palmer. Fiez-vous donc au sens commun des femmes et trouvez une Américaine qui ne se laisse pas aveugler par un titre.

Jones s'était levé de sa chaise et avait commencé à arpenter la chambre.

— Qui est cet individu ? damanda-t-il sèchement.

— Que vous importe son nom ? répliqua son beau-frère. D'ailleurs, je ne le connais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'on parle d'un mariage. Toujours la même histoire... C'est vieux comme les rues. Il épousera votre fille pour sa dot, qu'on saura vous faire débourser. Il valait bien la peine de vous donner tant de mal durant votre vie pour aboutir ainsi. Si vous n'y prenez pas garde, vous déménagerez dans l'autre monde tout seul, sans que personne vous tende un verre d'eau ; car, au dire de votre docteur, vous êtes un peu usé. Allons, coupez court aux folies de ces deux femmes.

— Et que diable voulez-vous que je fasse ? s'écria Jones en s'arrêtant les bras croisés devant son beau-frère. Elles ne veulent rien entendre.

— Ce que vous devez faire ? c'est bien simple... Coupez-leur les vivres. Quand elles n'auront plus d'argent, elles se conduiront mieux, et elles reviendront ici.

Jones pâlit légèrement et secoua la tête.

— Je ne puis faire ça, ce serait horriblement mesquin, dit-il.

— Eh bien! alors, faites ce que bon vous semble, reprit Tom Palmer en prenant son chapeau.

Il sortit, et Pick Jones continua à arpenter la chambre. Un autre homme se fût peut-être laissé entraîner à suivre l'avis de Tom Palmer. Jones n'y songea même pas. Il avait l'habitude des promptes résolutions, comme tous les grands brasseurs d'affaires. Il réfléchit durant la nuit et se décida à partir aussitôt pour l'Europe. Que sa fille se mariât avec un homme pauvre, à sa fantaisie, d'accord, mais qu'elle épousât un petit vicomte français, incapable de gagner honnêtement sa vie, un véritable saltimbanque, se disait-il à lui-même, jamais! Aux yeux d'un Américain, quelle mésalliance!...

C'était en hiver; la traversée fut, comme presque toutes les traversées de l'Atlantique pendant la mauvaise saison, pénible, désagréable, tempêtueuse. Obsédé par l'idée que ses intérêts pécuniaires à Chicago souffriraient de son absence, froissé du manque de franchise de sa femme, qui lui avait caché ce qui se passait à Paris, et tourmenté par la pensée que sa fille songeait à contracter une union mal assortie, Pick Jones s'était fait remarquer à bord par son air morose et taciturne. Suivant l'usage, on jouait gros jeu au fumoir: ses compatriotes s'attablaient là autour d'un tapis vert, brassant les cartes durant dix heures d'horloge et avalant des *coktails* à l'américaine; on pariait de fortes sommes sur le chiffre des milles parcourus par le navire en vingt-quatre heures; on se racontait ses affaires et l'on causait d'argent. Dans d'autres circonstances, Pick Jones eût passé son temps ainsi fort agréa-

blement, car il ne dédaignait ni les cartes ni le jeu national du *poker*, si fort en vogue en Amérique. Mais il avait mauvaise mine ; il se sentait malade et s'abandonna au spleen.

Il n'avait pas eu le courage d'annoncer son départ à sa femme; elle eût été probablement blessée d'une résolution si brutale. Il y avait huit mois qu'il n'avait pas vu sa famille et, lorsqu'il descendit du fiacre qui l'avait amené à l'*Hôtel du Louvre*, il avait le sourire sur les lèvres. Il grimpa l'escalier tout heureux.

Malheureusement, Mrs Jones était une femme nerveuse.

— Willie ! s'écria-t-elle en le voyant, vous, à Paris !... Et ne pas m'avoir télégraphié ! Vraiment, vous êtes absurde !... Ces surprises me brisent.

Ces paroles de bienvenue furent dites d'un ton si tranchant que Jones crut de son devoir de s'avouer coupable.

— Sans doute, répondit-il, sans doute, j'aurais dû vous prévenir, mais le temps m'a manqué.

Quant à Lotta, elle embrassa son père d'un air câlin.

— Venez-vous pour affaires, papa..., ou seulement pour nous voir ? demanda-t-elle.

Puis, comme son père ne répondait pas :

— Oui, s'écria-t-elle avec un gros soupir, c'est naturellement pour quelque affaire en Europe, pour quelque compagnie qui veut emprunter de l'argent...

Elle remarqua que son père était souffrant, qu'il avait vieilli, et elle en fit l'observation à sa mère.

— Votre père ne veut pas se soigner, dit celle-ci en soupirant. Il ne veut jamais écouter un conseil... Toujours ce maudit argent qui tue les hommes en Amérique !

Pick Jones avait l'habitude de ne jamais contredire sa femme ; il jeta un coup d'œil sur le charmant appartement qu'elle occupait avec sa fille et se hasarda à remarquer en souriant que les femmes américaines n'avaient jamais trop d'argent et qu'elles savaient l'employer.

— N'importe, dit-il, vous avez toutes deux excellente mine ; le climat d'Europe paraît vous avoir convenu...

Il lui semblait, en effet, que sa femme avait rajeuni et que sa fille était devenue fort jolie.

Soit qu'il craignît de les blesser en avouant le vrai motif de son voyage, soit qu'il fût trop prudent et rusé en affaires pour dévoiler sa pensée, Pick Jones se garda bien de parler de son entrevue avec Tom Palmer.

Et, durant trois semaines, il étudia et observa la situation. Il avait rencontré à l'hôtel un ancien ami, John Davis, de Cincinnati, qui s'en allait en Orient.

— Expliquez-moi, lui dit un jour Pick Jones, pourquoi les femmes américaines s'entichent de Paris, tandis que nous autres...

— Question de se faire faire des robes, uniquement, grommela Davis.

— Bah ! On en fait d'aussi élégantes à Chicago pour la moitié du prix... On peut tout faire à Chicago... Moi, je ne voudrais pas vivre en Europe, pas même y être enterré. Rien ne vaut nos *homes* américains. Parlez-moi d'être chez soi !...

— Nos *homes* américains sont des *humbugs* ! murmura John Davis. Je ne sais ce qu'est le vôtre : peut-être votre femme est-elle plus raisonnable que la mienne... Cela se peut... Mais je veux vous donner un conseil. Au lieu de vous morfondre ici comme vous le faites,

emballez vos effets, emmenez votre femme et votre fille et prenez le prochain steamer....

— C'est facile à dire! répliqua Jones, mais elles ne veulent pas en entendre parler.

— Oui, je connais ça... J'ai passé par là. Moi aussi j'ai épousé une femme très supérieure. Elle était de bonne famille. Son père était droguiste à Peoria, dans l'Illinois. Quand nous nous établîmes à Cincinnati, je n'étais que simple commis : j'avais deux mille dollars par an, juste de quoi vivre... Nous avions loué une petite maison dans le faubourg, un gentil *home*. Au bout de six mois, il fallut déménager : la rue était trop solitaire. Je pris un appartement en ville ; au bout d'un an, ma femme l'avait en horreur : il n'était pas assez élégant. Bref, il n'est pas un quartier de Cincinnati que nous n'ayons habité... Je gagnais de l'argent, néanmoins. Un jour que ma femme se plaignait de son sort : « Choisis un terrain, lui dis-je, j'y bâtirai une maison. » Je construisis un palais, un vrai palais... J'espérais y vivre en paix !... Au bout de huit mois, son ménage la fatiguait... La maison était trop grande, vous comprenez !... Alors nous allâmes vivre à l'hôtel. Elle s'y ennuyait... Et maintenant, elle s'est mise en tête de voir la Palestine... Depuis que nous sommes mariés, nous avons déménagé vingt-quatre fois !... Une vie de Juif-Errant !

— Si seulement ma femme et ma fille consentaient à aller en Palestine ! murmura Jones en soupirant.

— Oui, je sais, répliqua Davis. A votre place, je ne consentirais jamais au mariage dont on parle... Ceci entre nous, Jones... Vous êtes un brave homme, et je vous parle à cœur ouvert... Je vous donne là un conseil d'ami. Coupez court, emmenez votre fille à Chicago, partez !

Le lendemain, Pick Jones proposa une promenade à sa fille ; il avait l'air grave. Elle prit son bras ; le temps était sec et radieux ; un beau soleil d'hiver réchauffait l'atmosphère. Lorsqu'ils eurent passé l'arc de l'Étoile, et que la foule des promeneurs fut moins dense :

— Lotta ! dit le père, songeriez-vous sérieusement à épouser un Européen ?

— Si j'avais de l'inclination pour lui, certainement, répondit la jeune fille d'un air fort décidé. Pourquoi aurais-je des préjugés ?

— Je ne crois pas, reprit Jones, que je sois un homme à préjugés ; mais je n'aime pas les Européens... J'ai tort peut-être... mais leur mode me déplaît... Ici on se marie pour l'argent ; on est petit, mesquin, et la moitié des hommes que l'on rencontre seraient incapables de gagner leur vie à Chicago... Les gens titrés sont pires que des juifs... Voici bientôt un mois que je suis à Paris : je n'y ai vu que des vicomtes ou des gens décorés. Parole d'honneur, depuis que je suis en France, je suis tout fier de m'appeler simplement Jones et d'être Américain !

— Oui, je sais que vous adorez Chicago ! répliqua Lotta d'un ton un peu piqué.

— Oh ! je ne conteste pas votre droit de vous marier à votre gré, Lotta, continua Pick Jones ; vous êtes libre de choisir qui bon vous semble...

— C'est ce qu'a fait ma mère, dit Lotta. Ce privilège me paraît très naturel.

— Très naturel, en effet, dit Jones en soupirant.

Il y eut une pause, et ils marchèrent un instant en silence.

— Ce jeune homme ne me plaît pas, Lotta, je vous parle à cœur ouvert... Je crois que c'est une mauvaise

étoile qui l'a guidé vers vous. Il est parent éloigné des Bourbons, à ce que prétend votre mère. J'eusse préféré qu'il eût une profession, qu'il fût bon dentiste, par exemple....

Lotta sourit.

— Oui, cela eût mieux valu! reprit son père. Non que je ne désire pas vous voir établie et mariée, mais je n'aime pas les gens titrés. J'aime mieux un gentleman dans le sens américain du mot, un digne et honnête homme, fier d'être quelque chose par lui-même, et non de descendre de quelque mauvais drôle... D'ailleurs, ces titres français ne valent rien... Il n'y a plus de noblesse en France, puisqu'il n'y a plus de fiefs... En Angleterre, c'est un peu différent.

Lotta se mordit les lèvres, et ses yeux bleus prirent une expression étrange :

— Je savais bien que vous ne me donneriez pas de dot, répliqua-t-elle. Je l'ai dit à ma mère, qui prétendait le contraire... Vous tenez à conserver votre fortune intacte... Très bien! ajouta-t-elle, je ne me marierai pas...

Un nuage passa sur le visage de Pick Jones, et il laissa échapper de son bras la petite main gantée de Lotta, qu'il avait serrée involontairement un instant contre sa poitrine. Puis ils marchèrent une centaine de pas en silence.

— Vous vous êtes trompée, Lotta! reprit son père d'une voix calme. J'ai beaucoup travaillé dans ma vie, mais je ne tiens pas à l'argent autant que vous le croyez. Je vous donnerai une dot. Je ne suis pas né mesquin! Puisque vous le désirez, vous épouserez cet homme. Les vicomtes courent les rues en France, et les dollars ne se ramassent pas sur les trottoirs à Chicago. Je

vous donnerai la moitié de ce que je possède, trois cent mille dollars, un million et demi de francs environ : c'est plus que ne valent à mon avis tous les titres européens, mais vous aurez de quoi vivre tous les deux. Le reste de ce que je possède ira à votre mère. Car, moi, je suis un homme simple, ainsi que vous savez, et je vis avec rien... D'ailleurs, je me sens malade... Je ne ferai pas de vieux os ! Je le sens. Je ne tiens pas à cette maison que nous avons bâtie à Chicago ! Je la vendrai.

Lotta ne répondit rien.

— Après tout, continua son père, qui sait s'il ne vaut pas mieux arranger cette affaire de mon vivant ? Toutefois, Lotta, répondez-moi franchement : Aimez-vous cet homme ?

Lotta se taisait toujours.

— Répondez-moi. Les affaires sont les affaires, et maintenant que nous nous sommes entendus, il est clair que je ne reviens pas en arrière. Mais l'aimez-vous ?... Et lui, vous aime-t-il ?

Lotta s'arrêta, et regardant son père :

— Papa, dit-elle, je me sens nerveuse aujourd'hui. Ne parlons pas de ceci en ce moment ; j'en causerai avec vous, quand je serai mieux. Rentrons, le froid est intense !

Ils rentrèrent. Pick Jones s'en fut dans sa chambre. Le courrier d'Amérique était arrivé pendant sa promenade, lui apportant des lettres et des journaux. Tandis qu'il se plongeait dans la lecture du *Times* de Chicago, sa fille était entrée dans la chambre de sa mère. Elle enleva son chapeau et ses gants et les jeta sur la table d'un geste de mauvaise humeur.

— Enfin vous voilà ! dit Mrs Jones. J'ai cru que vous ne reviendriez jamais... Le jeune homme attend au salon

depuis une demi-heure. Je ne puis le recevoir, ma toilette n'est pas prête... Allez! Il attend.

— Mon Dieu, qu'il attende ! son temps n'est pas si précieux ! répliqua Lotta en fronçant les sourcils.

Sa mère la regarda d'un air étonné.

— Mais vous êtes donc folle ? murmura-t-elle.

— Non, je suis nerveuse.

— Ah ! je comprends. Votre père a refusé... Oh ! cela lui ressemble... cela lui ressemble !

Lotta lança à sa mère un regard presque dédaigneux.

— Vous vous trompez! s'écria-t-elle, papa a consenti. C'est moi qui hésite, ma décision n'est pas prise.

Quinze jours après, Mrs Hopkins accourut presque effarée à l'hôtel où demeuraient les Jones.

— Que viens-je d'apprendre? dit-elle à Lotta. Vous l'avez refusé, lui, un si beau parti !

Lotta fixa froidement ses jolis yeux bleus sur le visage de son amie, et d'un ton léger :

— Oui! dit-elle. Il me plaisait, mais je ne l'aimais pas.

— Quelle folie ! reprit Mrs Hopkins. Une des meilleures familles du pays!

— Il y avait un revers à la médaille! répliqua Lotta en haussant les épaules. D'ailleurs, mon père est riche. Mon mari eût vécu à ses dépens... Je suis trop indépendante pour accepter une pareille position. Je ne me marierai pas à l'européenne. Je suis très fière, vous savez, et *lui* ne l'était pas.

— Et vous allez partir ? demanda Mrs Hopkins.

— Pour Nice... Papa abhorre Paris, et le docteur prétend qu'il est trop malade pour traverser l'Atlantique avant l'été. Maman consent à aller à Nice.

En effet, Mrs Jones, après maintes difficultés, avait

consenti à quitter Paris. Elle ne comprenait pas que sa fille eût refusé de se marier, mais, n'osant s'en prendre à Lotta, dont le caractère très décidé ne tolérait guère la critique, elle dirigeait ses flèches sur son mari, qu'elle accusait d'avoir influencé sa fille.

— Sans votre arrivée en Europe, lui disait-elle d'un ton aigre, tout se serait bien passé. Vous n'êtes pas un homme du monde, vous ne connaissez pas les exigences de la société; vous avez été plongé toute votre vie dans l'atmosphère d'un comptoir, et vous ne comprenez pas qu'une femme ait des aspirations plus élevées que les vôtres. Vous avez détourné Lotta d'un brillant mariage, dont tout le monde eût parlé à Chicago; vous lui avez inculqué vos petitesses et vos calculs. Vous avez littéralement brisé son avenir...

Pick Jones haussait les épaules en entendant ces reproches.

— Lotta a su se conduire, répliquait-il, et elle a eu conscience de sa propre valeur. Une jeune fille de Chicago qui se respecte n'épouse pas un homme sans profession, qui n'entend rien aux affaires et qui n'a d'autre stock dans le monde que des manières françaises. Moi, je suis fier de ma fille. La fille de Pick Jones vaut la fille d'un grand-duc, entendez-vous ?... En outre, elle est Américaine, ce qui à mes yeux veut dire beaucoup. Elle n'épousera jamais un Européen !

Ces discussions n'étaient jamais violentes, mais toujours fort aigres. Malgré l'état délabré de sa santé, Pick Jones n'admettait pas qu'on critiquât sa fille. D'autant moins que celle-ci avait consenti à retourner à Chicago en automne, et cette résolution le comblait de joie.

. . . .

Le printemps s'écoula.

Puis, durant l'été, je débarquai moi-même en Europe, et je rencontrai par hasard Mrs Jones à Genève, dans la rue. Elle était seule et sortait d'un magasin de bric-à-brac.

— Nous arrivons d'Italie, me dit-elle en réponse à mes questions. Oui, nous allons très bien... Lotta a eu beaucoup de succès à la Riviera. Les Hopkins y étaient... Le pays est charmant. Nous y retournerons l'hiver prochain.

— Et Pick ? demandai-je.

Elle me jeta un regard étonné ; puis, d'une voix très grave et de l'air le plus naturel du monde :

— Comment ! vous ne savez donc pas ? s'écria-t-elle. Mon Dieu ! ce pauvre Pick ! Quelle perte nous avons faite !... Nous l'avons expédié à Chicago en avril, par petite vitesse jusqu'au Hâvre. J'avais fait faire une bière en métal, car il a insisté pour être enterré en Amérique. C'était une idée fixe !... Hélas ! heureusement qu'il a été transporté sans accident.

J'appris plus tard qu'il y avait eu peu de monde à l'enterrement à Chicago, les funérailles ayant été maladroitement fixées à un lundi. Or, le premier jour de la semaine, les gens sont toujours fort occupés dans les comptoirs.

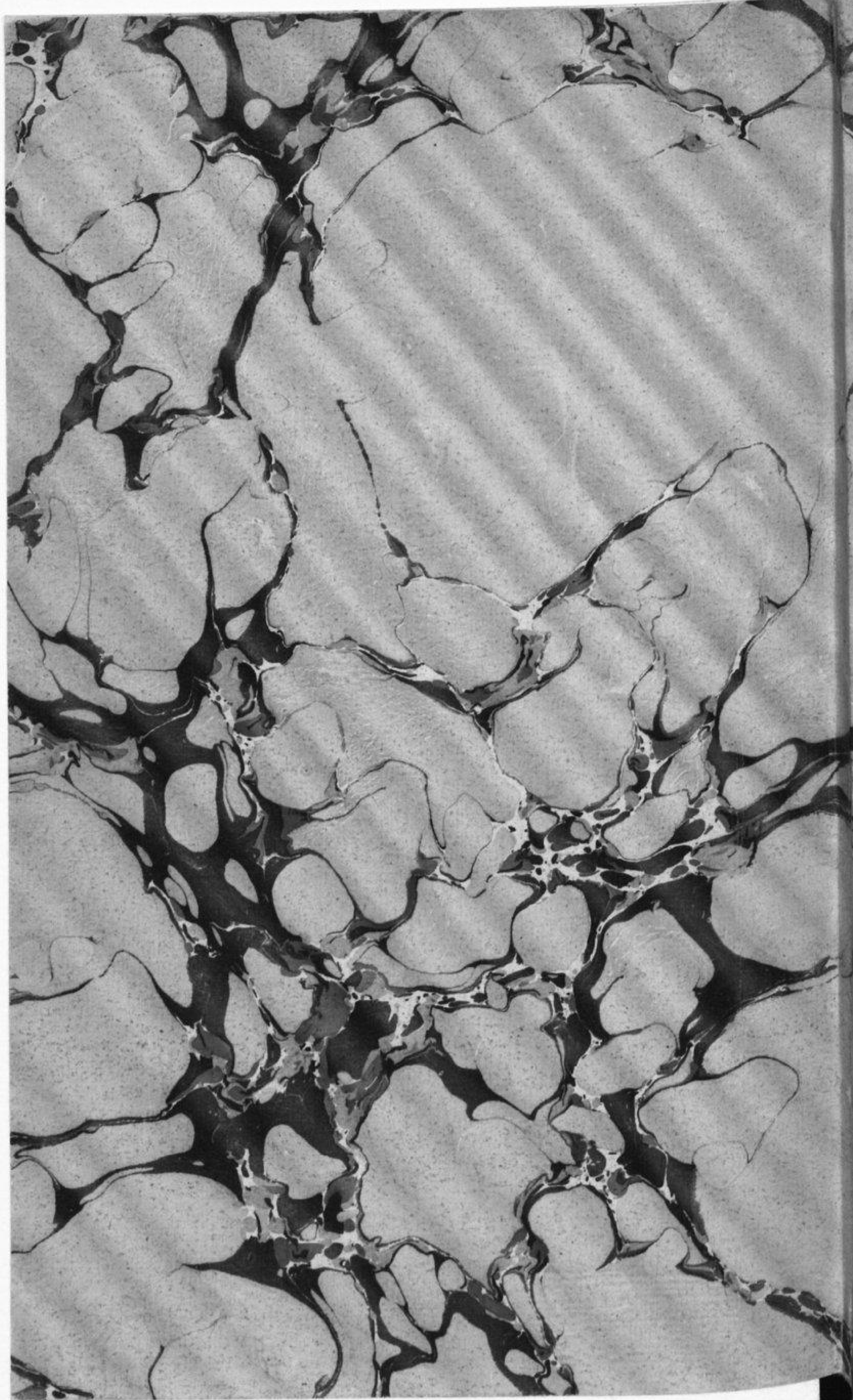
Mais on cite encore parfois son nom là-bas, lorsqu'on parle de gens *qui ont joliment réussi*.

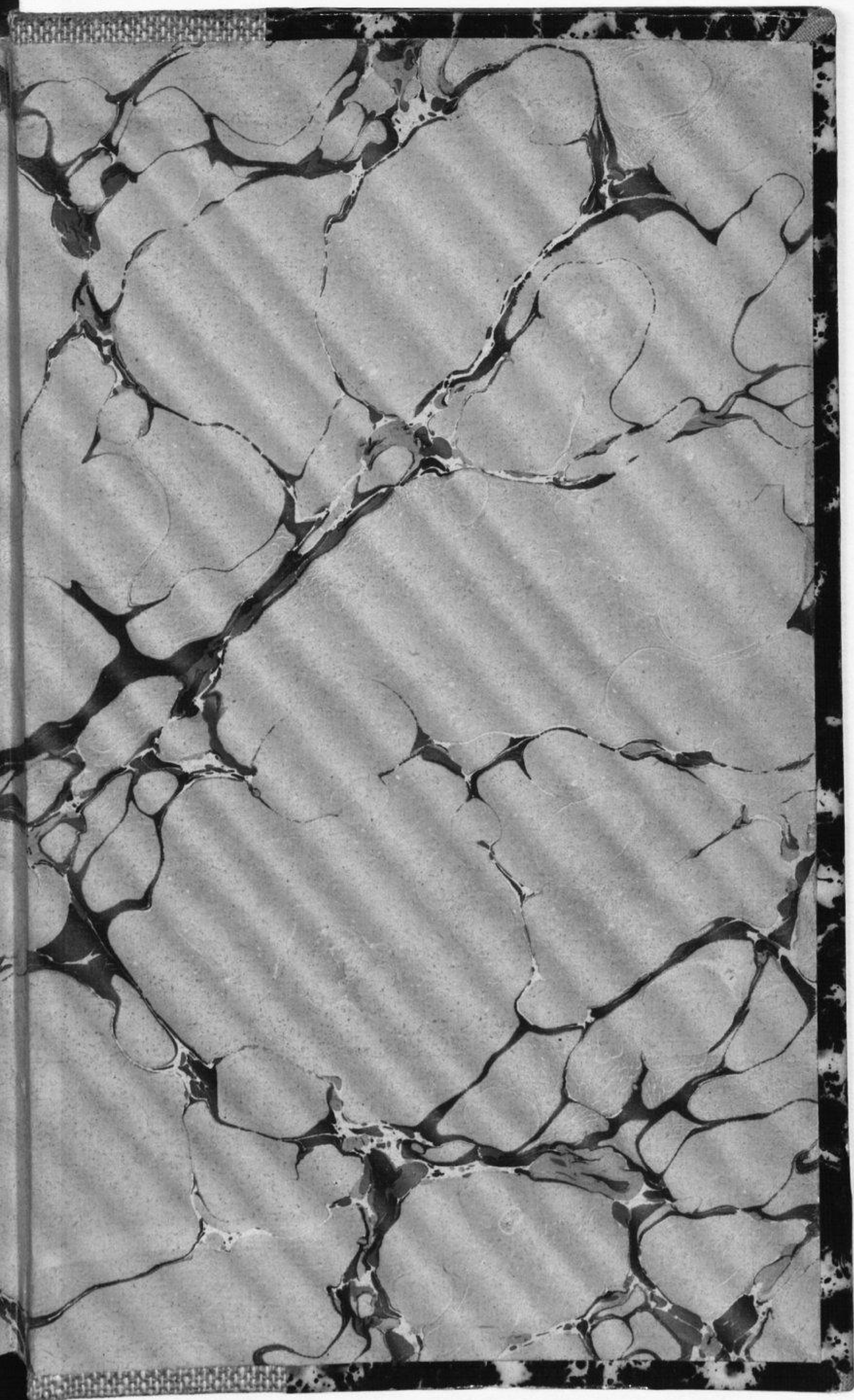
TABLE



A LA MÊME LIBRAIRIE :

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7511 00614198 3